il
pe
gr
il
su

il
ap
de

VOYAGES PITTORESQUES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

EUROPE.

AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur prendra pour guide les Tables; et quand il battra l'ouvrage, il aura le plus grand soin de mettre un papier blanc sur chaque figure, pour empêcher que le coup de marteau ne fasse maculer la couleur des gravures sur le papier serpente.—A moins qu'au lieu de battre l'ouvrage, il ne préfère le mettre fortement à la grande presse, ce qui pourrait suffire pour abattre le grain du papier et le foulage de l'impression.

Comme en tête de chaque gravure il y a écrit Europe, Asie, Afrique, etc., il lui sera facile de reconnaître promptement à quelle partie du monde appartiennent les figures, et de former ensuite les deux volumes, à l'aide des Tables.



Frontispice de l'Europe.



dans les quatre Parties du Monde

contenant

La collection complette des habillemens de tous les Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amerique, et des Sauvages de la mer du Sud.

Extraits des Voyages de l'Auteur, et de ceux de Bougainville, Cook, la Peyrouse, choiseuil Gouffier, Guis, Wilson, Stedman, Fortis, Forrest, Hauway, Carver, Méars, Weld, Tunberg, Townson, Murphy, Norden, Niebur, &c. &c. et autres voyageurs Célébres.

Accompagnés d'un Précis géographique et historique de leurs mœurs, usages, commerce et Religion.

Par J. G. St Sauveur

ancien Vice Consul de France en Hongrie et dans le Levant

Paris, chez Mme Bocquart Libraire, rue de l'Eperon N.° 1,
vis-a-vis la rue du Cimetiere St André des Arcs.
Et chez Barba Libraire, Palais du Tribunat,
Galerie derriere le Théatre Français N.° 51.

VOYAGES PITTORESQUES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

OU

TROISIÈME ÉDITION DE L'ENCYCLOPÉDIE DES VOYAGES,

CONTENANT les Costumes des principaux Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, et des Sauvages de la mer du Sud; gravés et coloriés avec soin.

ACCOMPAGNÉS DE SIX CARTES GÉOGRAPHIQUES;

SUIVIS d'un Précis historique sur les Mœurs de chaque Peuple;

PAR J. GRASSET SAINT-SAUVEUR, ancien Vice-Consul de France en Hongrie et dans le Levant.

TOME PREMIER,

Contenant les Peuples de l'Europe.

CET Ouvrage forme 2 volumes, qui contiennent 160 *planches*, doubles, *vu que chacune représente l'Homme et la Femme d'un Peuple, ce qui donne* 320 *figures.—Six Cartes géographiques; savoir, Mappemonde, et Cartes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique septentrionale et méridionale.*

A PARIS,

CHEZ Madame veuve HOCQUART, Libraire, rue de l'Éperon, n°. 1, vis-à-vis la rue du Cimetière Saint-André-des-Arcs.

1806.

L'EUROPE.

L'Europe est la première, la plus belle et la plus puissante partie de la terre. Au nord elle a pour frontières des montagnes de glace; au sud elle est bornée par la Méditerranée et le détroit de Gibraltar : là elle touche à l'Afrique; à l'est, elle est séparée de l'Asie par la mer Noire, le fleuve du Don et des montagnes; enfin l'Océan la borne à l'ouest. Ses mesures sont 1050 lieues de longueur depuis l'extrémité de la province de Dwina, en Russie, jusqu'au cap Saint-Vincent en Portugal; 800 lieues seulement en largeur, depuis le cap Matapan, en Morée, jusqu'au Nord-Cap, en Norwège; plus de 4500 lieues de côtes sur la mer de l'Océan, 700 sur la Baltique, 3000 sur la Méditerranée. — 356,000 lieues carrées forment son étendue, tant en continent qu'en îles. — Sa population est évaluée à environ 153 millions d'habitants. — L'Europe est toute dans la zone tempérée septentrionale, excepté quelques terres de son extrémité nord, qui appartiennent à la mer Glaciale. — Les principaux fleuves qui l'arrosent sont en plus grande quantité que dans aucune partie du monde. On y compte le Danube, le Rhin, le Rhône, la Garonne, la Loire, la Seine, le Tibre, le Pô, l'Escaut, le Guadalquivir, le Tage, le Tanaïs ou Volga, et le Don. Le plus considérable est le Danube. — Les plus hautes montagnes, sont les Alpes, les Pyrénées, l'Apennin, le mont Hécla, et le Gibel. — Nous diviserons l'Europe en cinq parties. — L'Europe septentrionale, qui comprend la Norwège, la Suède, la Russie; l'Europe centrale, qui renferme la France, l'Allemagne et la Pologne; l'Europe méridionale, qui donne l'Italie et la Turquie; l'Europe orientale est toute occupée par la Russie. Le Portugal, l'Espagne, et les trois Angleterres appartiennent à l'Europe occidentale.—Quant à ses îles, les deux mers qui circonscrivent l'Europe en baignent plus de trois cents, parmi lesquelles on distingue l'Islande, au nord dans l'Océan; dans les mêmes eaux de l'ouest, l'Irlande, l'Ecosse et l'Angleterre proprement dit. A l'est de l'Espagne, dans la Méditerranée, se trouvent en pleine mer Mayorque et Minorque, la Corse et la Sardaigne. Au midi sont la Sicile, Malte, Candie, Negrepont, et toutes les îles qui forment l'Archipel de la Grèce. — L'Europe ne produit d'hommes que d'une seule couleur. On assure que le nom qu'elle porte est phénicien d'origine, *Uroppa*, qui signifie *visage blanc*. Dans les temps

primitifs, l'Europe n'était connue que sous le nom de la *Celtique* : on appelait ses habitants *Celtes* ou *Celtibériens*.

L'Europe est la mère de tous les arts et de toutes les sciences : c'est la patrie des grands-hommes. Elle a conquis l'Amérique, et la tient sous son joug avec autant de facilité que l'Empire romain tenait la Corse et la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européens ont faites en Asie, en Afrique, alors il faut convenir que les Européens surpassent les autres nations par leur bravoure autant que par leurs connaissances, leur philosophie, leur esprit, leur industrie, leur amour pour les lettres, les sciences et les arts agréables et utiles. — Les deux langues les plus répandues, et qu'il est presque honteux de ne pas savoir, sont la latine et la française.—La religion chrétienne y est professée par-tout, à l'exception de la Turquie.

TABLE

DES PEUPLES de l'Europe contenus dans ce premier Volume.

Habitants de Paris,

CAPITALE DE LA FRANCE.

LA FRANCE est un des plus grands Etats de l'Europe : elle est bornée, au nord, par la Manche et la Hollande, à l'est par l'Allemagne, la Suisse et les Alpes, au sud par la Méditerraée et les Pyrénées, et à l'ouest, par l'Océan. Elle est située entre le 42e. deg. 50 min. lat. nord, et le 51e. degré 30 min., et s'étend du 23e au 26e. degré de longitude ; Sa superficie est de 30,202 lieues carrées. Sa population est de 33 millions d'habitants, ce qui donne à peu près mille habitants par lieue carrée. Placée au milieu de la zone tempérée septentrionale, la France jouit d'un air pur et tempéré. Encâdrée par les Alpes, la Méditerrannée, les Pyrénées et l'Océan, son terroir offre le spectacle d'une culture soignée, coupée par nombre de rivières et diversifiée par plusieurs montagnes, quantité de collines, de belles vallées et de vastes plaines. — La nature et les soins des hommes ont fait de la France, le pays le plus délicieux de l'Europe. Toutes les productions indigènes de cette partie du monde, s'y trouvent en abondance; et après avoir pourvu à la consommation intérieure, refluent par les voies du commerce chez l'étranger. Ses montagnes ne sont point désertes; ses plaines sont couvertes de maisons, et ses côteaux sont plantés de vignes qui valent des mines d'or : de nombreux troupeaux paissent dans ses marais et ses pacages: ses côtes sont poissonneuses. Toutes les ressources de l'industrie y sont ouvertes, et toutes les espérances de la nature peuvent s'y former. La soie et la meilleure huile d'Europe se trouvent en abondance dans ses contrées méridionales. L'eau-de-vie, le sel, la cire, le gibier, le miel, le safran, etc., rien ne lui manque : bois de chauffage, bois de construction, tout se réunit pour animer son commerce et le favoriser. Le fer, le plomb, le cuivre, le charbon, se trouvent aussi dans son sein, et les paillettes d'or que l'on recueille sur les bords de plusieurs de ses rivières, annoncent qu'elle possède aussi des mines de ce métal. — Quant aux plantes, nous avons à cet égard, tout ce que nous pourrions desirer de l'étranger. On trouve les simples les plus rares sur le mont d'Or en Auvergne. Le romarin, le serpolet, le tamarin, la marjolaine, le genêt si commun sur les montagnes de la Provence, exhalent les plus douces odeurs, et en animant l'imagination par les sens, donnent l'idée d'un nouvel Eden. — Tandis que des montagnes immenses défendent la France de plusieurs côtés, les deux mers lui ouvrent ailleurs pour le commerce, les routes de toutes les parties du monde. Que de

ports, de places fortes et de commerce, ne compte-t-elle pas sur le canal de la Manche et sur l'Océan, depuis l'Escaut jusqu'à l'Adour ! et sur la Méditerranée, depuis Perpignan jusqu'à Antibes.

Avec tant d'avantages, il serait impossible que le commerce ne fût point florissant en France; mais il n'y fleurit pas seulement comme dans certains États, où il n'y a que quelques places de commerce, tandis que le reste languit. Tous les départements sont en activité, par-tout il y a des manufactures ou des établissements favorables au commerce. Des routes commodes traversent la France dans tous les sens: les rivières communiquent d'une province à l'autre, l'industrie et le besoin des hommes: des canaux ont été creusés pour unir les deux mers, et les postes établies de distance en distance, transportent rapidement et sûrement, le voyageur d'une frontière à la frontière opposée. Enfin, la France est peut-être le pays ou la nature et l'industrie se sont mieux entendues pour le bonheur de l'homme: trouvons-nous heureux d'être nés dans son sein !

Le courage, les qualités du cœur et de l'esprit, ont toujours distingué les Français, et leur ont donné une réputation avantageuse chez toutes les nations. Le monde a retenti de leurs exploits; leurs livres sont lus partout, et portent dans l'Europe entière les noms de leurs grands-hommes et le plaisir de parler leur langue. Leurs goûts même et leurs modes, passent chez leurs voisins et y servent de modèle. Favoris de la nature, ils sont gais et francs, légers et généreux, actifs et *sagaces* : plus entreprenants qu'opiniâtres, ils commencent avec ardeur et ont souvent fini avant que d'avoir prévu. Ils sont de toutes les nations quand ils imitent, et Français quand ils inventent. Les grands efforts leur coûtent moins qu'aux autres nations, parce qu'ils sont impétueux et qu'ils aiment la gloire. Aucun genre de célébrité ne leur est étranger : philosophie, poésie, musique, peinture, agriculture, art militaire, manufacture, tout leur a donné des grands-hommes, tout a concouru à la gloire, et au bien de leur patrie.

Paris, autrefois *Lutetia* est la capitale de la France, et tient le premier rang parmi les villes de la terre. Il y a déjà long-temps que Charles-Quint disait, en sortant de la voir, qu'il avait vu le monde. Ce fut depuis qu'elle devint effectivement un abrégé de l'univers. Toutes les fortunes, en venant s'y engloutir, lui donnèrent un lustre et une magnificence que sa position n'annonçait pas à ses premiers habitants. Sa population est considérable, et surpasse ce que sa grandeur promet par le nombre de familles qui peuvent se loger dans chaque maison, qui ont cinq, six, sept, huit et neuf

étages. C'est là qu'on voit monstrueusement réunis ce qu'il y a de plus magnifique et de plus misérable. Là, sont selon l'idée de Mercier, les riches et voluptueux appartements de Sybaris à côté des cases hideuses des Lapons; les extrémités se touchent. On dirait, si j'ose m'exprimer ainsi, que la misère a trouvé du plaisir à s'accrocher à la richesse, comme un insecte se crampone après l'écorce du chêne, le roi des forêts. Le Français du grenier et celui du premier étage, ne se ressemblent guère, et ce dernier lui-même ressemble bien peu au possesseur de l'hôtel voisin. Paris est un monde où vivent cent peuples différents, avec des mœurs variées à l'infini, et chaque état, chaque fortune, chaque quartier a les siennes.

Cette ville a ses édifices, comme son monde, selon les lieux; et l'on a trop souvent fait la comparaison des faubourgs Saint-Marceau et Saint-Germain, pour que nous le répétions. Ses principaux édifices sont : le Louvre, le Luxembourg, les Tuileries et le Palais du Tribunat. Les lois, les arts, le commerce, se partagent ces différents palais, l'orgueil n'y a rien. Nulle part on ne trouve des monuments aussi riches, élevés aux arts et aux sciences. La Bibliothèque Impériale offre en imprimés et en manuscrits tout ce que l'on peut desirer de plus précieux. Quoi de plus magnifique et en même temps de plus agréable que le Jardin des Plantes! C'est là qu'au milieu des travaux de l'illustre Buffon, on croit respirer son génie. Quelle galerie pourra-t-on comparer dorénavant à notre muséum de Peinture, ce recueil inestimable des chefs-d'œuvre que nous devons en partie à nos talents, en partie au succès de nos armes? Ces merveilles de l'art qui attiraient l'étranger à Rome, le conduiront maintenant dans les murs de Paris, et en lui donnant du relief, contribueront à sa richesse. O Charles-Quint! si tu revenais dans nos murs, que dirais-tu aujourd'hui?

La Seine divise Paris en trois parties; la partie du nord, la cité au milieu et la partie du midi, et forme dans son cours de superbes quais qui laissent voir en même temps une partie de sa grandeur et de sa magnificence. Paris était déjà célèbre du temps de Jules-César. On lui donne aujourd'hui dix lieues de tour, et près de 700,000 habitants. Il est le siége du Gouvernement; l'Empereur et Roi habite le Palais des Tuileries; le Sénat, le Luxembourg; le Corps-législatif, le Palais Bourbon; et le Tribunat, le ci-devant Palais-Royal. Il y a un hôtel des monnaies et une banque impériale, dont l'activité ne le cède en rien à celle d'aucune ville de l'Europe — Le Palais-Royal a été converti par le dernier duc d'Orléans, en un magnifique *Bazar*, où se trouvent les boutiques les plus riches, où l'on vend les parures et les bijoux que la mode invente et fait oublier chaque

jour. C'est le rendez-vous des étrangers : auprès, sont les principaux théâtres, Français, Italien et l'Opéra. Paris a de nombreux hospices consacrés au soulagement de l'humanité. Le plus magnifique est l'hôtel des militaires invalides, fondé par Louis XIV. L'hospice du Val-de-Grace destiné aux militaires malades, et celui de la Charité viennent ensuite. L'Hôtel-Dieu est trop resserré au centre de cette immense cité. L'ingénieuse Charité de Saint-Vincent-de-Paule y a fait ouvrir un asile aux enfants trouvés, auparavant abandonnés. La Salpêtrière reçoit les femmes, et Bicêtre est tout à la fois maison de force, et sert de refuge aux pauvres âgés et valides. Le commerce de consommation de Paris est immense. Il est facilité par des routes nombreuses qui y aboutissent : la Seine d'un côté y conduit le bois, le vin, les grains et la farine, et de l'autre les productions de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie. A Paris on distingue la manufacture des Gobelins et ses teintures, et celle des draps écarlates de Julienne, des tapis de la Savonnerie et du poli des glaces du faubourg Saint-Antoine. L'orfévrerie, la bijouterie et l'horlogerie y sont très-estimés. Les fabriques de gazes, rubans et fleurs artificielles et de modes, d'ouvrages d'ébénisterie et de meubles, de papier de tenture, ses instruments de mathématiques et d'astronomie ont plus de perfection que ceux du reste de la France. Sa chapellerie et sa coutellerie occupent avantageusement un grand nombre d'ouvriers. Le Parisien est industrieux et inventif, leger, laborieux, amateur de plaisirs, mais inconstant dans ses goûts; les hommes et les choses y cèdent impérieusement à l'empire de la mode. Paris est dans une très-belle situation sur la Seine qui le traverse et qu'on passe sur plusieurs ponts d'une magnifique construction. Il ne le cède à aucune ville du monde pour sa beauté, ses bâtiments somptueux, son industrie, son commerce, ses lumières, l'amour de ses habitants pour les sciences, les lettres et les arts, et enfin pour ses nombreux établissements formés pour les progrès des connaissances humaines, ou consacrés à conserver les productions de la nature et du génie.



[illegible] les principaux [illegible] l'Opéra [illegible] l'Hôtel des [illegible] Val-de-Grâce [illegible] et [illegible] Paris est [illegible] Il [illegible] d'un- [illegible] monuments de [illegible] que ceux du reste [illegible] l'empire de la mode. [illegible] que le [illegible] et qu'on [illegible] pour les [illegible] établissements [illegible] genre.

Europe. L'An 1806. Emp. Français.

J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Habitans de Paris



Ouvrières et Marchandes de Modes
de Paris.

Europe. L'An 1806. Emp. Français



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Ouvrieres et Marchandes de Modes de Paris.

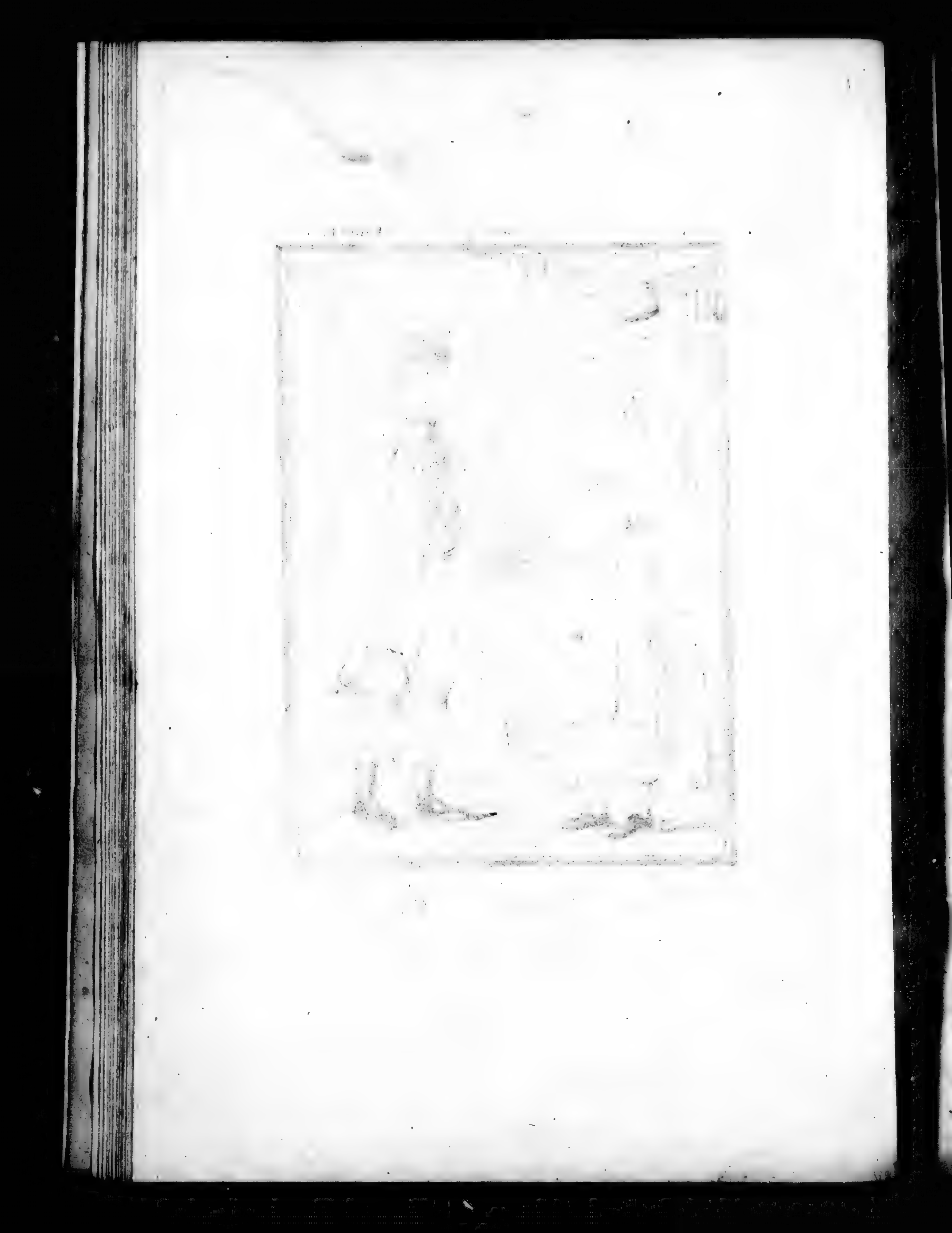


Europe. L'An 1806. Emp Français.



J. G. St Sauveur del. Labrousse j.e sculp.

Porteur d'eau et Marchande de la Halle de Paris



Habitans du pays de Caux.

CAUDEBEC, ville du département de la Seine-Inférieure, ci-devant Normandie, est commerçant, riche et bien peuplée. Il est situé auprès d'une montagne près de la Seine.

Dieppe est plus fort, plus riche et plus commerçant. Sa position est sur la Manche, avec un bon port formé par la rivière d'Arques. Ce port est un de ceux où l'on s'embarque ordinairement pour l'Angleterre. Il se vend dans cette ville beaucoup de harengs, de merlans, de maquereaux, etc. Les dentelles que l'on y fait sont renommées : année commune, il s'en débite pour six cent mille livres tournois. On y travaille aussi fort délicatement l'ivoire.

A peu de distance l'un de l'autre, l'on trouve Yvetot, Montivilliers, Arques, Neufchâtel, Gournay, Eu, Aumale, et le Hâvre-de-Grâce, ville très-commerçante et bien bâtie, peuplée de 18000 ames, à l'embouchure de la Seine.

Tout ce pays en général est beau et extrêmement fertile. Rien de plus riant sur-tout que la campagne au milieu de laquelle est situé le bourg d'Yvetot. Les plus beaux paysages de l'école flamande n'offrent point de sites plus pittoresques. On ne fouille point dans des carrières profondes pour y chercher des matériaux propres à bâtir. Le bois, la paille et de la terre détrempée suffisent à la construction de maisons commodes et bien closes : peintes en dehors d'une couleur qui tranche avec la verdure des champs, elles offrent le coup-d'œil le plus agréable. Chaque petit domaine est palissadé ainsi et ombragé par quantité d'arbrisseaux, dont le fruit n'enivre point comme celui de la vigne; et on n'en est pas moins gai en s'abreuvant de cidre et de bière.

Il faut parcourir les guinguettes pendant les quatre foires qui s'y tiennent tous les ans, pour prendre une idée des femmes cauchoises, d'une figure moins intéressante à Yvetot qu'à Caudebec. Leur costume n'est pas plus heureux; mais une extrême propreté, le desir de plaire, l'amour de la parure, et quelque peu de coquetterie président à leur

toilette. Voici à ce sujet un trait de caractère. Beaucoup d'entre les filles d'Yvetot qui aiment à *piaffer* (expression du pays), pour peindre leur prétention en fait de parure, ne gagnant pas assez pour fournir aux frais de leurs ajustemens, prennent sur la longueur de leurs chemises, de quoi leur donner l'ampleur nécessaire au tour de gorge, et au rang de manchettes attachées à la naissance du bras, selon leur usage bizarre : en sorte que ces chemises descendent à peine jusqu'à la ceinture, mais aussi on n'a point ménagé l'étoffe lors de la coupe des manches.

En général, les mœurs ne sont pas aussi pures qu'on serait en droit de l'attendre à la campagne. A quelques pas d'Yvetot, il est un lieu de plaisir qu'on appelle *Zigue-Zague*, espèce de labyrinthe dans lequel le fil de la sagesse est sujet à se rompre.

Un usage digne de remarque, c'est que les femmes entr'elles s'embrassent sur le front. On ne se donne point de baisers sur la joue.

La plupart des filles passent leur jeunesse à filer du coton. On paie leur journée en proportion de leur habileté depuis quatre sols jusqu'à douze sols. Ce gain suffit difficilement à la toilette des fêtes.



[illegible]

Europe. L'An 1805. Emp. Fran.



J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Femmes Cauchoises.

Habitans de la Rochelle
et des Sables d'Olonne.

La Rochelle est située sur l'Océan, et a pris son nom de sa position; car autrefois c'était une citadelle sur une roche, qui fut élevée pour servir de rempart et d'empêchement aux courses des pirates saxons. Cette ville qui n'était rien à sa naissance, est aujourd'hui une des plus belles de l'Empire français. Elle a cinq portes. — Les rues sont larges et droites, les maisons sont bien bâties et sont soutenues par des arcades et des portiques qui méritent l'attention des voyageurs étrangers. La place du château est vaste et quarrée; le Mail se trouve avantageusement situé. Le port de forme ronde, défendu par deux grosses tours distantes seulement de sept toises l'une de l'autre, peut avoir quinze cents pas de circuit. Il est commode et très-sûr. Tous les vaisseaux, excepté ceux de haut bord, peuvent y entrer, la mer ayant un reflux de plus de quatre toises. Tous les ans, les Suédois, les Danois, les Hambourgeois, les Anglais et les Hollandais y envoyent plusieurs vaisseaux pour y charger des vins, des eaux-de-vie et du sel.

On raffine dans cette ville une prodigieuse quantité de sucre brut tiré des Iles. Son commerce consiste encore en papiers, en toiles et en serges qu'on transporte en Amérique.

Cette ville a vu naître dans son sein plusieurs savans. Les femmes y sont aimables et laborieuses. Elles pourraient mettre un peu plus de goût dans leurs ajustemens; mais des vertus domestiques sont préférables, et elles en ont.

Sables d'Olonne.

Les Sables d'Olonne forment une partie du territoire appelé ci-devant province du Poitou, et désigné aujourd'hui par le département de la

Vendée. — On dit les Poitevins des Sables un peu moins gais, et d'un esprit moins délié que le reste de cette province. Qu'importe? s'ils ont conservé la franchise et la bonhomie de leurs premiers ancêtres. S'ils sont un peu plus sauvages, un peu moins ouverts que leurs compatriotes environnans, c'est peut-être que l'inconstance des flots de la mer qui baigne ce rivage leur a appris à ne pas trop compter sur les hommes plus inconstans encore.

La ville dite Sables d'Olonne a son port sur l'Océan. — Il est naturellement fortifié par une chaîne de roches, appelées dans le pays *Barges d'Olonne*, et distantes de la côte d'une lieue. Une invasion sur notre territoire, dans cette partie, serait d'autant plus difficile qu'on ne découvre ces rochers que pendant la basse-mer; elle monte à Olonne de 16 à 18 pieds.

Le territoire, comme l'indique son nom *les Sables*, est généralement stérile, sur-tout à Chalans et à Chataigneraie. On trouve quelques bons pâturages à Montaigu.

Les habitans de cette contrée sont d'un beau sang; les hommes y sont robustes, et les femmes y ont beaucoup d'agilité.

Une pièce du costume de celles-ci est remarquable: c'est leur fraise, composée d'un grand nombre de grosses nattes de laine qui retombent en forme de rochet d'évêque sur les épaules, le dos et le sein. Une agrafe retient cette espèce de parure, qui fait ressembler une femme des Sables d'Olonne à l'oiseau connu des naturalistes sous le nom de *Coaquar*.

Olonne est situé au milieu des marais où la mer se répand dans les gros tems. On y recueille beaucoup de sel; on y fait un peu de pêche. Il y a un quai très-long. Jadis on vit échouer sur la grève de grandes baleines blessées sur des côtes de la Biscaye.


Europe

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Europe | L'An 1805. | Emp. Fran.



J. G. St Sauveur del. — Lachaussée jne sculp.

Femme de la Rochelle | Femme des Sables d'Olonne

Habitans des Vosges.

Les Vosges forment une longue chaîne de montagnes qui traversent dans toute sa longueur la haute et basse Alsace, et la séparent de la Lorraine. Ce pays est peu connu; on n'a presque jamais pénétré dans l'intérieur. Tous les livres géographiques sont bien incomplets sur cet article : on n'y lit presque rien.

Cette chaîne de montagnes occupe un espace de plus de 50 lieues; on n'y rencontre que des roches et des bois immenses : il n'y a pas de sol plus inégal et plus fatigant pour le voyageur qui prendrait à tâche d'en donner la topographie. On y trouve des mines de fer : les carrières fournissent ces belles pierres avec lesquelles sont bâties les nouvelles maisons de Strasbourg : les plus belles viennent des environs de Rodeau. Ceux qui ont la manie des vues pittoresques s'arrêteraient ici à chaque pas, et ne seraient embarrassés que du choix des sites. On ne monte pas, il faut gravir, et auparavant d'arriver à la cime de la moindre de ces montagnes et de ces rochers, il faut reprendre haleine plus d'une fois; mais aussi une fois parvenu au sommet, on est bien dédommagé. Du haut de ces rochers on découvre toute l'Alsace; on voit le Rhin dans toute sa beauté : ce n'est que villes et villages, forêts et plaines; en un mot c'est l'aspect d'un grand et beau jardin. Il y a des chutes d'eau à plusieurs étages. La cascade qui tombe à 3 ou 4 lieues de Phalsbourg, dans un bassin creusé par la nature, a plus de 100 pieds de hauteur : le bruit en est affreux; les eaux qui s'en précipitent forment plusieurs ruisseaux qui vont vivifier nombre de hameaux, qui sont honorés par les villageois reconnaissans, du nom de rivières.

On y voit répandus çà et là nombre de ruines de châteaux aussi anciens que curieux : le voyageur rencontre plus d'un antre qui lui sert d'asile sûr contre les incursions des animaux et des bandits.

Framond est un grand village situé au bas des Vosges; il donne son nom à la montagne la plus élevée de celles qui l'environnent. Il y a là une superbe forge occupant au moins trois cents personnes; c'est dans ces montagnes qu'on trouve une grande quantité de mines de

fer. Le fer de rebut sert à fondre des poëles dont il se fait un très-grand débit dans toute l'Alsace.

Montzig est un bourg à peu de distance de Rodeau : on trouve dans les ruisseaux qui le baignent un poisson dont la chair est exquise ; il est tout blanc, mais une fois dans l'eau bouillante, il devient bleu.

Les Vosges servent de retraite à beaucoup de sangliers très-sauvages : on y voit peu de cerfs, mais beaucoup de lièvres et une immensité d'oiseaux. L'hiver on y trouve une foule de renards et de loups : ces loups une fois forcés par la faim, sont hardis et entreprenans ; ils pénètrent, sans que rien ne les arrête, dans les villes et villages.

Les habitans des Vosges ont pour tout aliment du lait et des pommes de terre. Au lieu de chandelles, ils se servent d'un bois appelé en allemand *welkolder*, dont la clarté est éblouissante. Sitôt que la nuit est venue ils vont se coucher : mais auparavant, quoique sans lumières, ils font des contes entr'eux, parlent de l'avenir et jamais du passé. Ils croient aux vampires : ils se couchent pêle-mêle, femmes, enfans, vieillards, tous ensemble, dessus de simples nattes de jonc recouvertes de quelques peaux de mouton. — Dès que l'aurore paraît, ils sont d'abord sur pied. Ils sont très-sales : l'intérieur de leur cabane est infecté ; elle n'est supportable qu'à eux seuls ; ils ne se déshabillent jamais, et ne connaissent point les chemises : en un mot ils sont aussi sauvages dans leur physique que dans leur moral. Quand on voyage parmi eux, il faut se décider à passer les nuits, comme il m'est arrivé, dans des troncs d'arbres ; ils n'admettent jamais d'étrangers dans leurs maisons souterraines. La terre mêlée avec de la paille hachée leur sert de mortier : leurs cahutes sont couvertes de fumier ; elles n'ont point de fenêtres : deux trous en forme de cheminées, voilà le seul jour que reçoivent leurs habitations creusées en terre de 12 à 15 pieds. Une échelle leur sert d'escalier, à la manière de Robinson Crusoé.

Les Vosgiens vivent très-long-tems quoiqu'ils soient toujours dans l'humidité. Quand leurs cabanes sont remplies d'eau par les avalasses et les pluies, ils s'asseoient alors sur leurs tables, les jambes croisées comme les Turcs. Ces tables ne sont autre chose que des monceaux de terre surmontés d'une ou de deux mauvaises planches. Ils sont tous frères ; leur religion est celle des anabaptistes.

Dans chaque cabane, en tout tems, il y a sur la table un large

fromage et un couteau dans le milieu; quiconque a faim peut aller en prendre un morceau, quand bien même il ne serait pas de la même famille. Ce fromage est délicieux, il est jaune, laiteux, et a des yeux comme le gruyères : quand ils ont de la viande, ils la mangent avec ce fromage qui leur tient lieu de pain. Ils dansent au son d'une musette; ils ne font que des sauts, des bonds, mais toujours en cadence. — Ils fument des feuilles de chêne, comme les Nègres de l'Amérique. Un d'entr'eux leur sert de médecin, c'est ordinairement le plus âgé : ce vieillard fait à l'entour de son malade les mêmes singeries pratiquées par les jongleurs des nations sauvages. Ils cuisent leurs viandes au bout d'un bâton, à l'imitation des Morlaques, et la mangent demi-crue, comme les cannibales. Ils ont en vénération les vieillards, et se font un devoir de les nourrir. — Les enfans vont nus ordinairement; quelquefois ils sont revêtus d'une petite souquenille noire.

Il y a parmi eux des notables; ceux-ci ne s'occupent qu'à couper du bois : les jeunes gens conduisent les bestiaux, et se nomment pâtres : ils ont tous des fusils. Les montagnards qui habitent le pied des Vosges, vont faire la traite avec de ces Vosgiens qui ne sont jamais sortis du fond de leurs vallons, et qui jamais n'ont vu d'autres maisons que leurs cabanes. Ces montagnards leur apportent des armes à feu et des marchandises qu'ils échangent pour des pelleteries de moutons, lièvres, etc. Le Vosgien connaît peu l'argent.

Ils ressemblent tous à des voleurs : ils ont presque tous les cheveux et la barbe rousse, le visage basané et horrible par les taches de rousseur. Ils ne se rasent jamais, mais se coupent la barbe avec les ciseaux qui leur servent à tondre les moutons; de sorte que toujours ils semblent avoir une barbe de quinze jours.

Les montagnes retentissent de l'écho de leurs coups de sifflets, signe de ralliement entre les bergers; ils se souhaitent ainsi le bonjour sans se voir, et la manière dont ils modulent leurs sons, ferait croire qu'ils se comprennent, et que chaque son veut dire une parole : ce charivari commence dès la pointe du jour. Au lieu de cor, ils font usage d'une longue trompette faite d'écorce de saule. Ils ne connaissent ni la richesse, ni la misère; sans ambition, ils ne sauraient être malheureux.

Leurs femmes sont assez jolies, mais elles portent un caractère sauvage qui quelquefois les enlaidit. Jaloux à l'extrême, le Vosgien

est très-leste à se servir du couteau pour venger ses amours. Ils mettent leur couteau dans la manche de leur habit; et, chose qui paraîtra toujours incroyable, ils s'en servent pour punir leurs enfans : ils leur donnent un ou deux coups de couteau, suivant la faute qu'ils ont commise.

Les femmes ont pour vêtement d'abord une petite jupe et un corset d'un noir si mal teint, que leur corps ressemble à celui d'une négresse; par dessus est un autre jupon et corset sans manches, bordé d'une lisière de drap écarlate : leurs cheveux, toujours courts, sont recouverts d'un bonnet noir surmonté d'un petit morceau de toile blanche d'une finesse extraordinaire; à leurs souliers elles ont un gros clou au lieu de talon.

Les hommes portent habituellement de grandes culottes et gilet de toile d'un vert sâle; pour chaussure des brodequins faits de jonc, qu'ils ne quittent jamais, à moins qu'ils ne tombent en pourriture. Ils portent une ceinture de cuir à l'entour des reins, où ils attachent leur couteau et leur pipe. Les pâtres ont toujours avec eux des chevaux qui leur servent à courir après leurs bestiaux lorsqu'ils prennent la fuite : ces pâtres sont méchans, grands braconniers et voleurs; ils sont si lestes, que chargés de tout leur attirail, ils sautent, à l'imitation des écuyers anglais, sur leurs chevaux au moment qu'ils sont en course.

D'après ces détails qui paraîtront étonnans, bien des lecteurs se demanderont pourquoi l'Alsacien n'a pas encore fait le tableau de la vie domestique de ces hommes qu'il semble ignorer, et dont il est si voisin : est-ce défaut de curiosité ou de courage?

s. Ils met-
i paraîtra
s : ils leur
qu'ils ont

un corset
négresse;
rdé d'une
ont recou-
e blanche
os clou au

t gilet de
de jonc,
riture. Ils
attachent
des che-
prennent
leurs; ils
, à l'imi-
u'ils sont

cteurs se
de la vie
il est si



J. G. S. Sauveur del. Labrousse sculp.

Homme & Femme des Vosges.

Habitans de Strasbourg.

Strasbourg est une des plus anciennes villes de l'Empire français ; elle est grande, belle, bien peuplée et très-forte. Capitale de toute l'Alsace, elle est agréablement située sur la rivière d'Ill qui la traverse près du Rhin. — Strasbourg existait chez les Celtes sous le nom d'Argentorate, long-tems avant la naissance de Jésus-Christ, et formait le centre d'une peuplade, dite *Tribocquet*. Son enceinte renfermait alors un bois consacré à Esus, qui était le Dieu de la guerre, où les peuples voisins, et sur-tout ceux de la Basse-Alsace, venaient offrir des sacrifices ; ils faisaient même souvent couler le sang humain sur ses autels. Ce bois était l'unique objet de leur culte ; car les Germains, comme l'observe Tacite, croyaient que ç'eût été dégrader la Majesté Divine, en la renfermant dans des temples, et en la représentant sous une figure humaine : ils donnaient simplement le nom de leurs divinités aux bois qu'ils leur consacroient. Dès que les Romains furent maîtres d'Argentorate, ils coupèrent le bois consacré à Esus. Ils y bâtirent un temple, où on lui érigea des autels, sous le nom de Mars, et où les statues des différens Dieux commencèrent également à recevoir de l'encens.

Clovis, roi des Francs, après la victoire qu'il remporta sur les Allemands en 496, jeta les premiers fondemens de la cathédrale, comme pour annoncer sa foi aux Germains par un monument éclatant de sa piété, et pour les inviter par-là à imiter son exemple.

Argentorate, ruinée alors par les Barbares, ne consistait qu'en quelques cabanes ou chaumières dispersées çà et là ; la fondation de l'église cathédrale contribua à relever ce principal endroit des Tribocques : elle attira dans ses environs plusieurs habitans qui y bâtirent des maisons, et formèrent la première enceinte d'une nouvelle ville, qui prit, sous les rois de la première race, le nom de Strasbourg.

Les maisons de Strasbourg sont assez mal bâties, point de goût, aucune uniformité ; elles sont hautes et basses, et il ne faut pas s'étonner de voir dans une même rue sept à huit maisons de quatre et cinq étages, entremêlées d'une vingtaine d'autres qui n'en ont qu'un ou deux. Les

toîts sont tous faits à l'imitation de ceux des granges, en pointe ou en cône, ayant tous presque la même hauteur que le corps solide de la maison : ils sont en outre garnis d'une si grande quantité de petites lucarnes, qu'on est toujours tenté de croire que ce sont des colombiers : point d'alignement; toutes les rues, à l'exception de deux ou trois, sont tortueuses et semblent être l'entrée de quelque labyrinthe, qui toujours aboutit sans garde-fou, sans un qui va-là, à un canal où l'étranger ira à coup sûr se jeter, pour peu qu'il sorte la nuit clause : la ville est cependant éclairée par des reverbères. Mais chaque citoyen, aujourd'hui, quand il bâtit, est obligé de suivre un alignement prescrit, et de construire en pierres : car toutes les maisons étant en bois, cela devenait très-dangereux pour le feu; témoin l'incendie qui consuma, le 7 septembre 1782, presque tout le côté gauche du faubourg appellé Saverne. Mais la bâtisse va lentement; l'Alsacien met trop de réflexions à gagner son argent, pour le dépenser comme un Parisien.

L'intérieur des maisons de Strasbourg, et généralement dans tous les villages de l'Alsace, est d'une propreté ravissante : rarement voit-on des cheminées; on se sert de poëles de fonte qui se tirent d'un village de Lorraine appellé Framont, à vingt lieues de Strasbourg : les tuyaux sont faits de manière qu'on les croirait tout d'une pièce; ils sont avec cela tortillés, les uns en serpent, les autres en cor-de-chasse : ils n'ont besoin que de voir le feu pour échauffer l'appartement. Ces poëles ont une espèce de pied-de-stale en taule, ce qui devient très-commode pour chauffer une quantité de choses nécessaires au ménage : ces poëles, dans certains endroits, sont entourés d'un grand grillage de bois, à grands carreaux très-propres à faire sécher, à peu de frais et en très-peu de tems, une lessive entière : ces sortes de poëles sont à très-bon marché, et point mal sains.

Les lits, en Alsace, sont pour l'ordinaire tous de plumes; au lieu de converture, on a sur les pieds un grand oreiller d'aigledon.

Il y a à Strasbourg deux canaux, l'un appellé le canal de la Bruche, et l'autre le canal des Français.

Le canal de la Bruche est de la plus grande utilité pour le transport des matériaux de construction : il a été creusé à cet effet en 1682, lorsqu'on bâtit la citadelle.

Le canal des Français est connu sous le nom de Petit-Canal, et a été creusé, dans l'origine, pour l'écoulement des eaux lors de la fondation des fortifications de la citadelle : il parcourt, sur une longueur de deux lieues, le Ruprechtsau et tombe dans la rivière d'Ill, au-dessous de cette île.

Le Ruprechtsau est une petite île formée par un bras du Rhin, et appellée l'Ile de Robert, et en allemand *Ruprechtsau*, du nom de Robert Bock, qui l'habitait vers 1200. C'est une agréable promenade, le rendez-vous des beautés de la ville, comme le sont à Paris les Tuileries et les Champs-Elisées.

On trouve encore beaucoup d'autres promenades charmantes, telles que les Contades, le Broglie : à l'extrémité de cette dernière était la salle de comédie.

Il y a à Strasbourg deux boucheries, la grande et la petite : la grande est bâtie sur la rivière d'Ill : tous les bouchers sont obligés d'y tuer leurs animaux qui auparavant sont visités. Les bœufs sont assommés, égorgés et dépouillés sur un grand grillage à petits carreaux qui donne sur l'eau ; les immondices qui y tombent sont emportées par le courant, et ne laissent aucune infection. L'animal ensuite est lavé par une trentaine de sceaux d'une eau pure et limpide, puisée sur le côté opposé où tombent les ordures. Une manutention aussi sage devrait bien avoir lieu ailleurs encore qu'à Strasbourg, à Paris sur-tout.

La situation de Strasbourg, entre la France, l'Allemagne et la Suisse, la fertilité et les richesses de l'Alsace, la proximité du Rhin qui communique à la ville par une rivière navigable d'un côté et un canal de l'autre, pourraient lui procurer les avantages d'un commerce considérable.

Dans presque toute l'étendue de l'Alsace, on cultive du tabac qu'on envoyait en Allemagne et en Russie.

Le chanvre y est d'une qualité unique : une corde grosse comme le petit doigt tirera ce qu'une corde à puits de Paris ne tirera pas.

C'est à Strasbourg qu'est l'entrepôt de ces délicieuses carpes du Rhin.

On est extrêmement recherché et gourmand pour certains mets délicats ; plus d'une fois l'on a vu servir sur la table d'un simple particulier des pâtés faits de langues de carpes, de foies de loches et de queues d'écrevisses, etc. évalués la pièce à 400 liv. tournois.

Les Strasbourgeoises auraient le droit de se passer de parure; et c'est du costume des Strasbourgeoises que toutes les beautés du monde pourraient attendre de nouveaux charmes.

Les Alsaciennes en général ont une taille svelte, figure agréable, point blasardée, haut montée en couleur: grands beaux yeux bien fendus, vifs, ardens, nullement éteints, aussi lascifs que provoquans: la beauté de leur col paraît en entier. Les cheveux tressés ne dérobent rien aux amateurs de la belle nature: leur gorge, toujours en état d'adolescence, est couverte d'un beau mouchoir noir qui n'en laisse paraître qu'autant qu'il en faut pour le tourment de certains curieux.

Ce tableau ne regarde que l'Alsacienne dont le goût ne s'est pas gâté en imitant follement nos modes, nos fantaisies parisiennes; il appartient à celles qui, toujours sages, fidelles sans coquetterie aux mœurs climatiques du pays, ne cherchent qu'à suivre les principes de cette nature toujours simple, toujours nature.

En Alsace, comme en Allemagne, on voyage à très-peu de frais au moyen des chariots de poste, espèce de longues charrettes recouvertes, contenant près de vingt personnes: je ne parle pas des divers désagrémens qu'on y éprouve par le genre des sociétés et l'incommodité de la voiture suspendue sur des chaînes.

Schilicaim est un village à une lieue de Strasbourg, situé dans les commencemens de la forêt d'Egelsheim. Cette forêt, longue de six à sept lieues, se perd dans les Vosges. Ses habitans, hommes, femmes et enfans, travaillent tous à la toile; ils en fabriquent de très-belles qui se donnent à très-bon marché. Une chose admirable est l'extrême propreté qui règne dans les maisons et même les rues; les paysannes Alsaciennes sont ennemies jurées de tout ce qui respire la mal-propreté.

On va dans ce village en partie de plaisir: les amans langoureux et honteux y trouvent de petits cabinets propres à receler leurs amours tendres et lubriques: les aubergistes en général y sont très-complaisans. Les beignets y ont une sorte de réputation.

r G.

arure; et c'est
monde pour-

gréable, point
n fendus, vifs,
la beauté de
rien aux ama-
olescence, est
qu'autant qu'il

s'est pas gâté
; il appartient
mœurs clima-
e cette nature

eû de frais au
s recouvertes,
ivers désagré-
modité de la

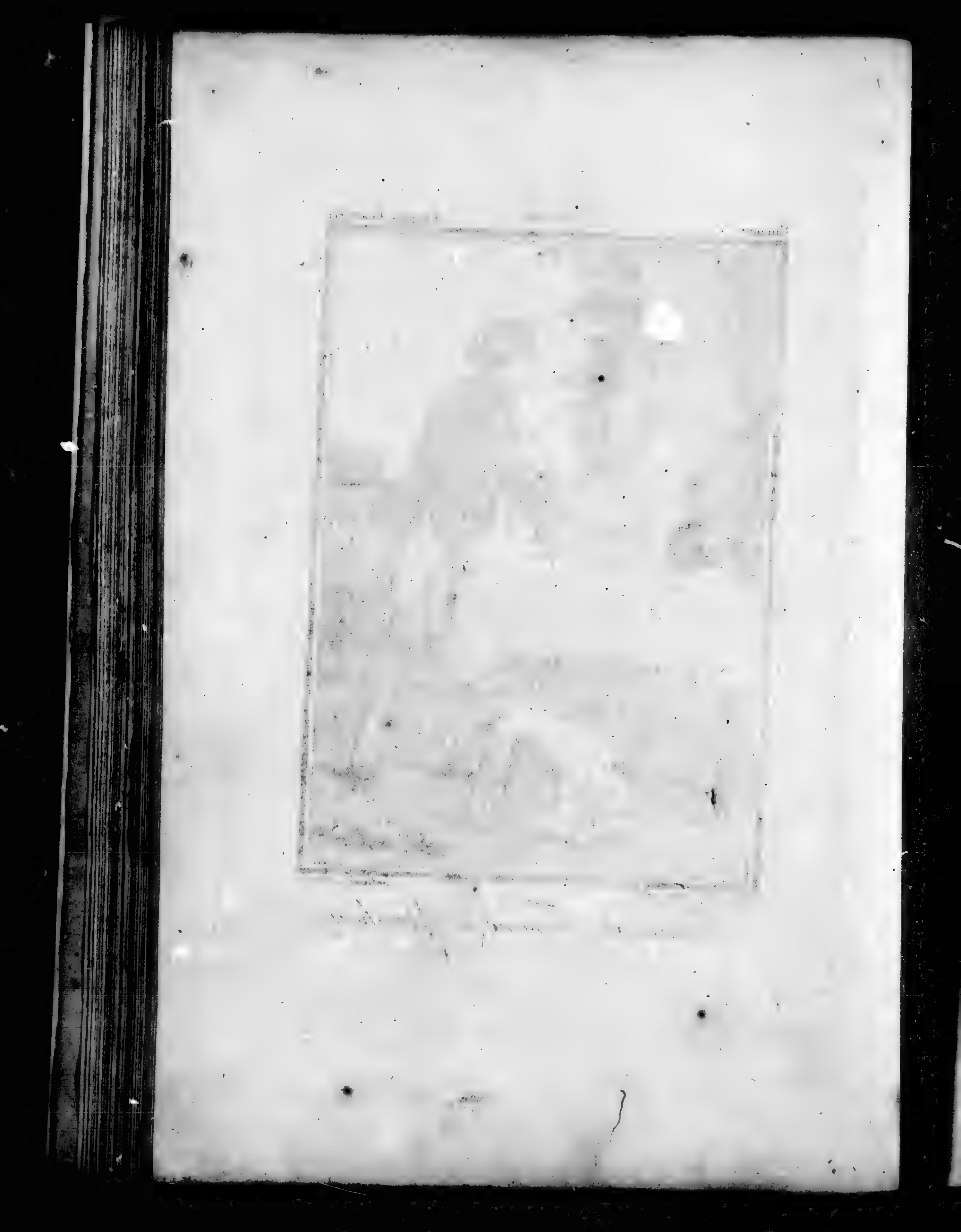
situé dans les
e de six à sept
emmes et en-
belles qui se
rême propreté
s Alsaciennes
.
angoureux et
leurs amours
-complaisans-

Europe L'An 1805. Empire Français.



J. G. S. Saveur del. Labrousse sculp.

Homme & Femme de Strasbourg




Europe

Europe L'An 1805. Emp. Français.



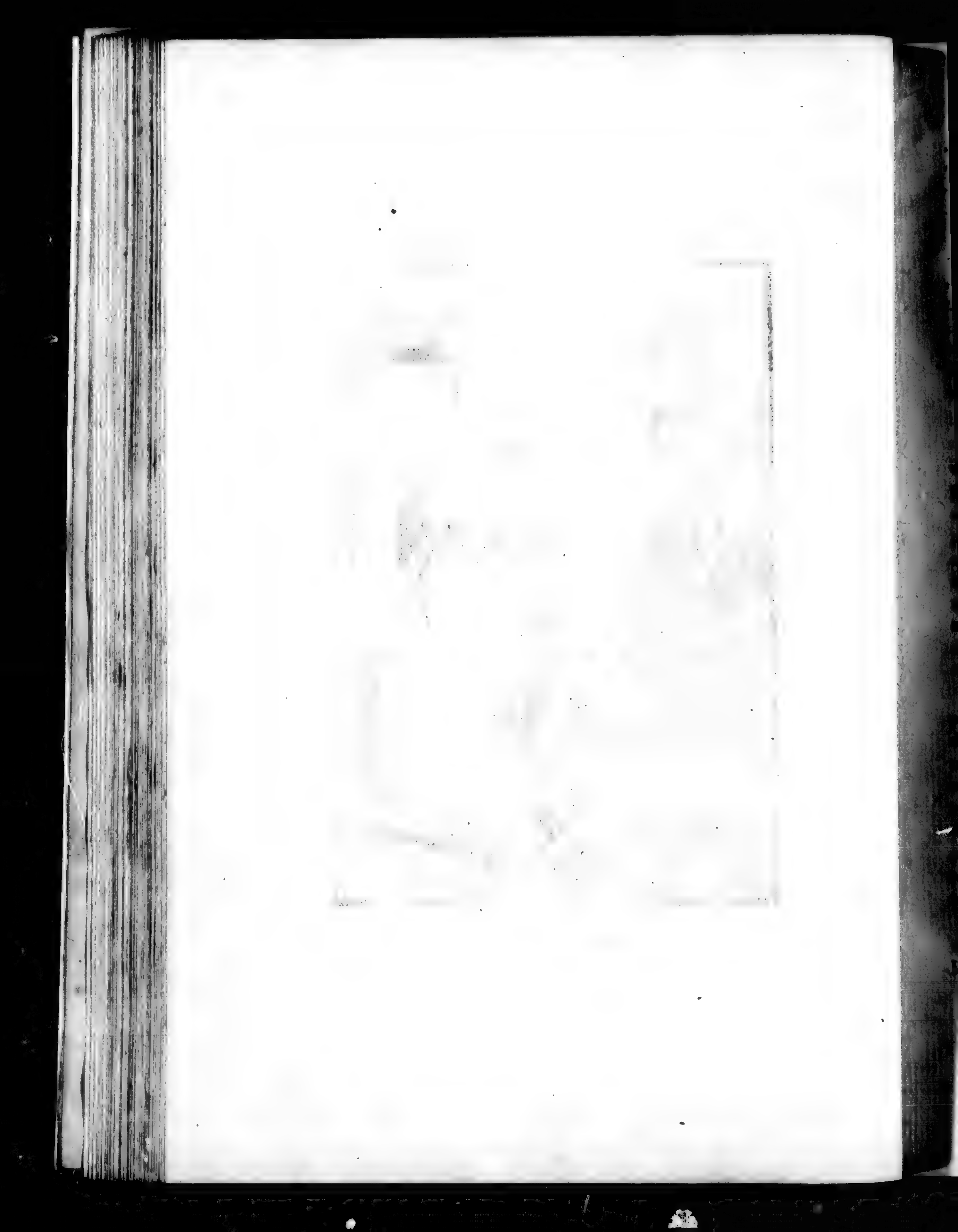
Laitiere & Bourgeoise de Strasbourg





J. G. S. Sauveur del. Lachaussée, j.ne Sculp.

Servantes de Strasbourg



Habitans d'Angoulême.

L'Angoumois, formant aujourd'hui le département de la Charente, 'étend le long de la rivière de la Charente, qui en traverse une partie. Borné au nord par le Poitou, il est limité au levant par le Limousin, u midi par le Périgord, et au couchant par la Saintonge.

On lui donne vingt-deux lieues d'étendue.

Ce pays est fertile en blés, en vins, en fruits, en simples et en chanres : on y nourrit beaucoup de bestiaux, et on y fabrique beaucoup de apier; il est arrosé par la Charente en divers sens. — On trouve aussi ans ce pays la *Touvre*, petite rivière qui se jette dans la Charente. Elle rend sa source à deux lieues d'Angoulême, au pied d'une montagne : ette source sort de trois gouffres, dont l'un s'est ouvert avec un fracas orrible, lors du tremblement de terre qui a renversé Lisbonne. Cette vière nourrit d'excellentes truites saumonées, et donne des écrevisses quantité. On y avoit établi plusieurs papeteries qu'on a été obligé abandonner, parce que de petits insectes appelés Mânes, qui sont dans s eaux, tachoient le papier.

Angoulême, ville capitale, dominée par un château très-fort, est lacée sur le sommet d'une montagne, entourée de rochers, au pied esquels coule la Charente. Un parapet construit autour, et garni de caons, forme une promenade aussi pittoresque que commode : d'un côté sont d'immenses forêts, des chemins creux, des rochers escarpés et erds, qui donnent une perspective des plus agréables. De l'autre on voit e vastes plaines, traversées par les routes de Paris et de Bordeaux : tout paysage est égayé par des prairies inégalement coupées par la Charente, et qui se communiquent par une multitude de petits ponts de bois, us peints de diverses couleurs.

Angoulême a été la patrie de plusieurs hommes de lettres, recommanbles par leurs talens et leur science, tels que Balzac, Girac, Thevet géographe, renommé par dix-huit ans de voyages de long cours, et

Marguerite de Valois, sœur de François I, et épouse de Henri IV, dont nous avons un recueil de jolis contes.

Cette ville a près de onze mille habitans, tous actifs, vigilans et s'adonnant au commerce, dont les principaux objets sont le papier, le safran, le sel, le bois, l'eau-de-vie et le fer battu. On y fabrique de ce beau papier qu'on appelle *papier d'Angoulême*, et si recherché par les Hollandais. Elle est à vingt lieues de Limoges, vingt-cinq de la Rochelle, et cent vingt-huit de Paris.

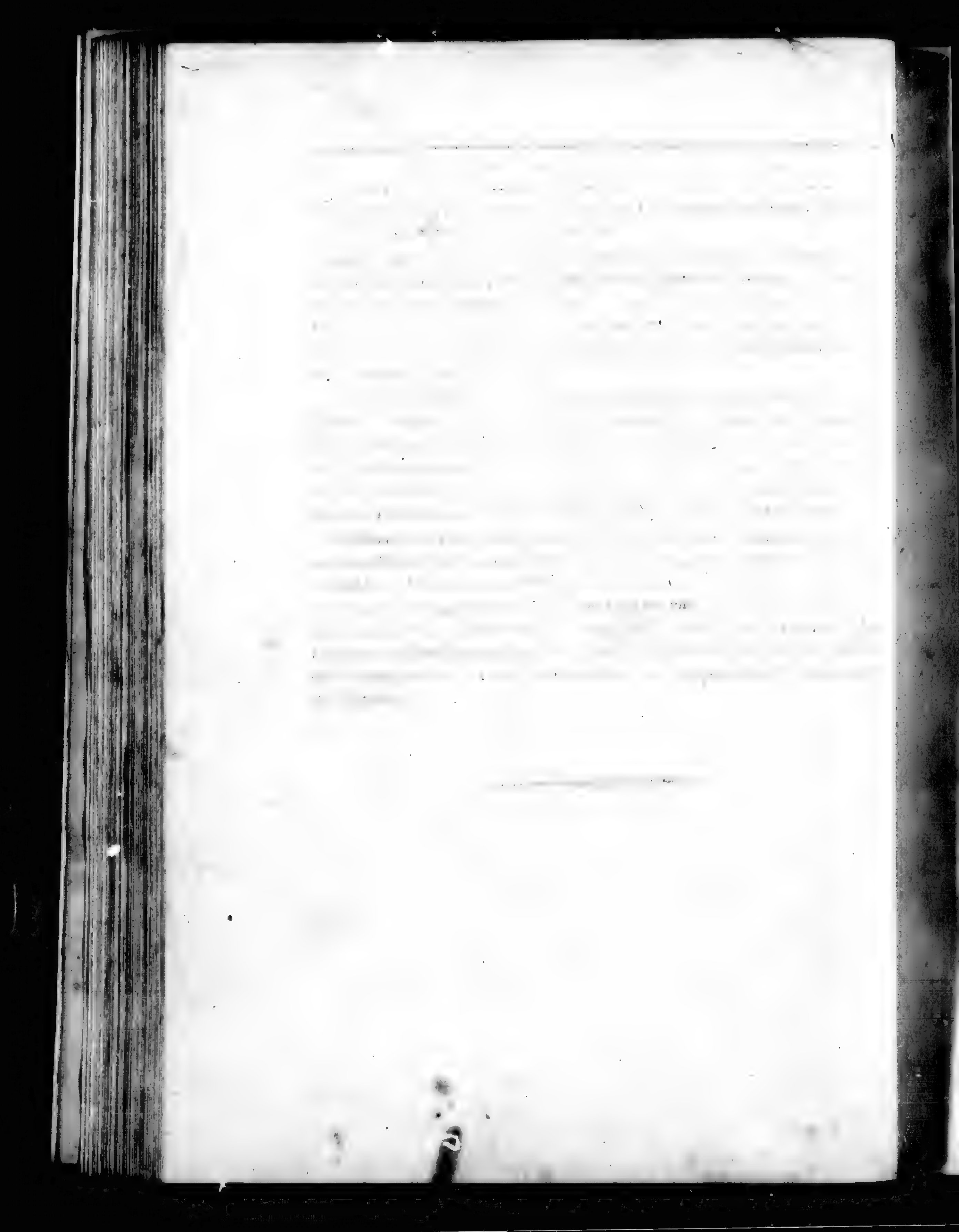
Les autres villes de ce département sont la Rochefoucault, Confolens, Jarnac et Ruffec; elles sont peu remarquables. Cognac qui en dépend aussi, est une ville plus conséquente par sa population, et sur-tout par son grand commerce des eaux-de-vie. C'est dans le château qui la défend que naquit François I. On y voit un parc superbe et un étang de toute beauté. Elle est à sept lieues d'Angoulême, et cent vingt de Paris.

Barbezieux est une petite ville, conséquente par ses marchés de grains, sa manufacture de toiles, et une fontaine d'eaux minérales, dite *Fontrouilleuse*. Elle avoit autrefois un château, qui fut détruit par les Anglais durant les guerres de Guienne; on en voit encore les ruines: elle fut même entourée de murailles, ce qui lui donna le titre de ville. — Les chapons de Barbezieux sont en grande réputation; ils font les délices des bonnes tables, et sont une des branches importantes du commerce des habitans.

Henri IV, dont

vigilans et s'a-
apier, le safran,
que de ce beau
par les Hollan-
a Rochelle, et

ult, Confolens,
qui en dépend
et sur-tout par
au qui la défend
étang de toute
de Paris.
rchés de grains,
ales, dite *Fon-*
uit par les An-
es ruines : elle
de ville. — Les
font les délices
du commerce



Europe. L'An 1805. Empire Français



J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.e Sculp.

Paysan & Paysanne d'Angoulême

Habitans de Bordeaux.

Bordeaux, ville des plus anciennes, est l'une des premières de la France pour la grandeur, la population, les richesses et la beauté. Elle est située sur la rive gauche de la Garonne, et commandée par trois forts. La sûreté et la commodité de son magnifique port y attirent presque toutes les nations maritimes de l'Europe. On y voit souvent, quand le commerce est florissant, 5 à 600 vaisseaux de première grandeur, qui y arrivent du Nord, des Colonies, et des Etats-Unis d'Amérique. Année commune, il s'y charge 100,000 tonneaux de vins et d'eau-de-vie. Outre cette exportation qui est toute de son cru, elle porte les marchandises étrangères aux Colonies, et les vaisseaux de retour se chargent de sucre brut, de café, indigo et coton, etc.

Il s'y tient tous les ans, deux foires considérables, l'une au mois de mars, et l'autre aux mois d'octobre : chacune dure 15 jours.

Le faubourg des Chartrons qui s'étend le long de la partie basse du port, est un quartier bien bâti, et très-animé, où se tiennent presque tous les commerçans étrangers. Une continuité d'édifices dignes des plus beaux quartiers de Paris, bordent le port et les quais qui ont une bonne lieue d'étendue.

Les Bordelais sont presque tous marchands nés. Ils sont tous doués d'intelligence, et d'une activité qu'il ne faut point confondre avec le vil intérêt, et l'égoïsme plus vil encore. Aux vertus civiles, ils joignent le goût des arts, et l'estime des talens.

Il y a beaucoup de luxe à Bordeaux, parcequ'une ville qui a la confiance de toutes les places commerçantes de l'Europe, ne saurait s'en passer. Une grande cité est comme une belle femme; un peu de parure et de recherche ne mésied pas plus à l'une qu'à l'autre.

Les Bordelaises ont un beau sang et les passions vives. Elles ne peuvent être vues avec plus d'avantages qu'à la grande et belle salle de pectacles, l'une des plus superbes de l'Europe. C'est un cadre magni-

fique, digne des objets charmans qui s'y réunissent lors de la représentation d'une pièce en vogue. Un rigide ami des mœurs fronce quelquefois le sourcil en parcourant cette galerie des élégantes de Bordeaux; mais c'est un mal nécessaire peut-être au sein d'une population nombreuse, et dans les murs d'une ville, rendez-vous d'une foule d'étrangers : le même charme se renouvelle aux promenades publiques. Les belles allées de Tourni et le jardin public, une heure avant le dîner, et le soir après le chaud du jour, offrent aux amateurs tout ce qu'ils peuvent desirer, et y attirent agréablement les étrangers déjà prévenus en faveur des beautés françaises. — Les affaires et les plaisirs s'y mènent de front; l'utile et l'agréable s'y donnent la main; on ne connaît point la France quand on n'a point passé une soirée dans les allées de Tourni : il est vrai que plus d'un sacrifice du cœur et de la bourse s'y fait, ainsi que dans la salle de spectacles, et les négocians de Bordeaux, d'une grande loyauté en affaires, mais un peu légers en amour, viennent s'y laisser prendre.

Les marchés publics offrent un autre tableau non moins piquant. Ce sont les paysans des Landes qui les approvisionnent de charbon, d'huîtres, et de poissons. Tandis que leurs bœufs dételés mangent leurs brins de javelle, les paysans juchés sur leurs voitures, joutent de paroles et de gestes avec les poissardes, qui toutes ont la vivacité des habitans du midi : mais aussi il faut rendre justice au peuple bordelais; cette écorce un peu rude couvre un cœur excellent.

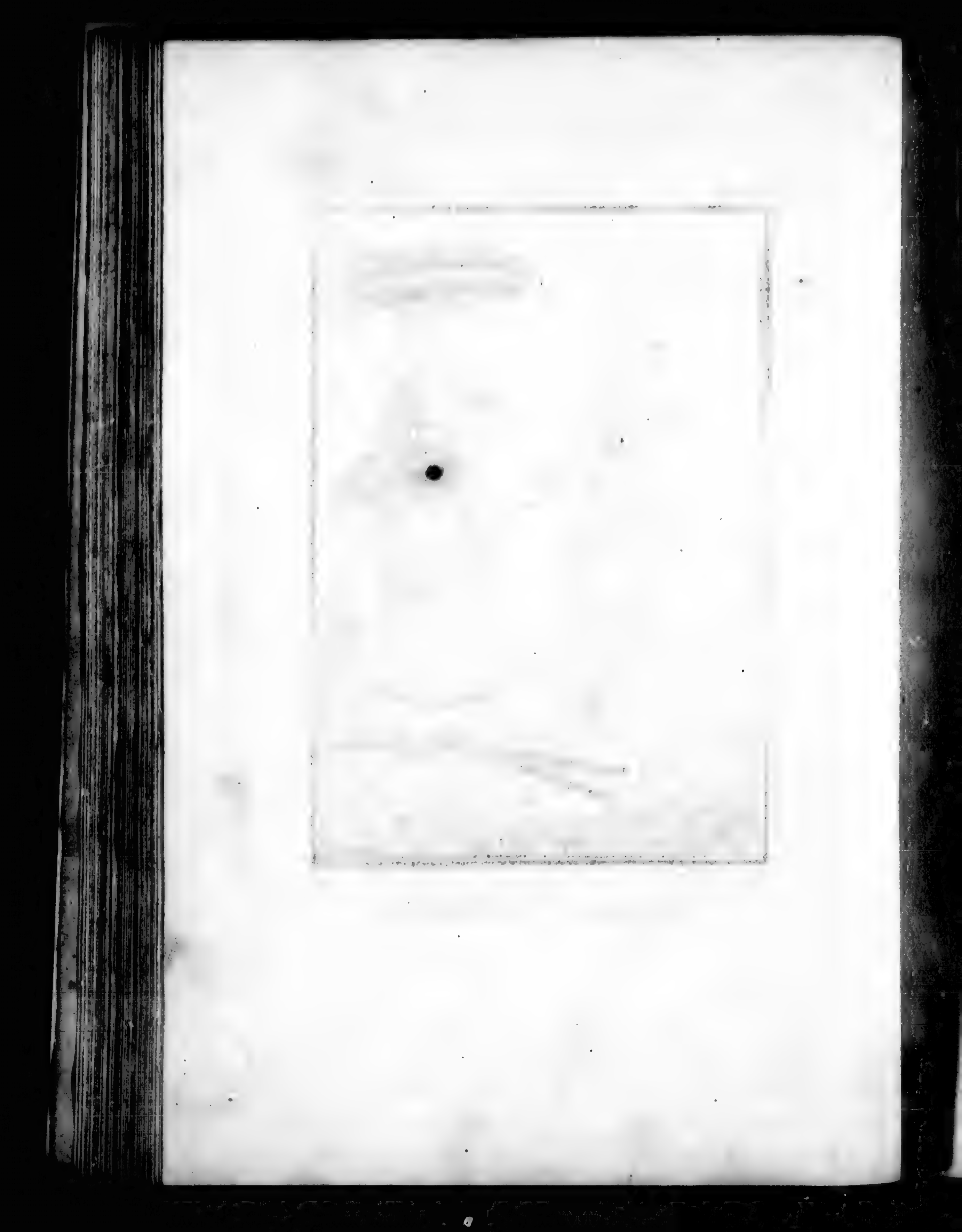
Quant au costume, les Bordelais se mettent décemment et avec goût : les femmes y aiment la parure comme ailleurs. Dans ce qu'on appelle la basse-classe, parmi les femmes et les filles d'artisans, les paysannes, les poissardes et autres, il est des amateurs qui leur trouvent une coquetterie de vêtemens aussi bien entendue que dans les maisons les plus opulentes, et les jours de fêtes elles rivalisent les dames les plus *huppées*, pour nous servir de l'expression proverbiale.

Europe L'An 1804 Empire Français



J. G. St. Sauveur del. Mixelle j.e Sculp.

Artisannes de Bordeaux.



Habitans des Landes de Bordeaux.

Les Landes, ou Lanes, aujourd'hui département des Landes, forment un vaste désert triste et sauvage, qui le long des côtes de la mer, s'étend depuis les environs de Bordeaux jusqu'à Bayonne. Elles se prolongent dans le Béarn, et de là dans la Bigorre. On les divise en grandes et petites Landes. Les grandes sont entre Bordeaux et Bayonne; et les petites entre Bazas, Dax, et le mont Marsan: chacunes dépendent des différens cantons où elles se trouvent situées.

Les Landais sont peu civilisés : le genre de vie qu'ils mènent, les rend agrestes et sauvages. Ils habitent dans des cabanes isolées, mal construites, et encore plus mal meublées : la plupart sont faites en forme de tentes, pour être plus facilement emportées d'un lieu à un autre. Ils couchent à terre sur des peaux de mouton, et un capot pareillement de peau de mouton leur sert de couverture. Leurs ustensiles de cuisine consistent dans un ou deux petits poêlons, qui leur sert à frire du lard et à faire des cruchades, qui est une pâte faite avec de la farine de blé d'Inde ou de millet. Néanmoins de distance en distance on rencontre quelques maisons bien bâties et meublées avec soin ; elles sont habitées par des paysans Landais fort riches.

A peine les jeunes gens ont-ils atteint l'âge de dix ans qu'ils ne sont plus reçus dans la cabane pour y coucher, il faut qu'ils cherchent un gîte dans la grange, ou sur les tas de foin : enveloppés dans leurs capots, été comme hiver, jamais ils ne se déshabillent. Dès la pointe du jour ils sont sur pieds et vont travailler jusques vers huit heures, qu'ils reviennent à la cabane, où ils trouvent leur déjeûner tout prêt : à une heure ils dînent, et soupent au déclin du jour. Leur repas est frugal, il consiste dans un morceau de cruchade qu'ils

trempent dans un peu de sauce extraite du jus de lard. Chacun trouve son morceau coupé par la maîtresse de la cabane, et ne peut prétendre à davantage. L'été, au lieu de souper, ils font collation à quatre heures : et ils mangent des fruits et du laitage. Ils ne boivent jamais de vin, excepté les jours de fêtes, qu'ils se rendent tous au cabaret, qui n'est qu'une cantine volante. Là, les hommes, les femmes, les garçons, les filles et les enfans en bas âge, se livrent sans remords à la joie et aux plaisirs : les vieilles femmes entonnent un air, accompagné de battemens de mains, et quelquefois d'une musette : les filles et les garçons attentifs à la mesure, dansent et sautent en cadence ; ils rappellent, par leurs gestes, leurs mouvemens, et leur précision, la danse connue chez les Grecs sous le nom de *Romeca*, espèce de farandole espagnole. Après ce divertissement chacun se met à boire, et avec si peu de retenue, que tous, jusqu'aux enfans même, rentrent dans leurs cabanes, morts ivres.

Les jeunes gens se partagent leurs travaux : les uns vont dans des forêts, éloignées de sept à huit lieues, couper du bois ; ils le préparent et en font du charbon, qu'ils envoient vendre par des bouviers, dans les villes voisines. Les autres vont à pareille distance, mener paître les troupeaux. Chacun emporte ordinairement avec lui, un petit poêlon, un peu de farine de maïs, un peu de lard ; et quelques fromages, suffisent pour vivre l'espace de trente à quarante jours qu'ils restent absens du logis. Arrivés à l'endroit désigné pour faire le charbon et mettre en pacage les troupeaux, ils se construisent une petite cahute avec des branches d'arbres ; là, ils vivent seuls et comme ignorés du genre humain. Ils sont toujours munis d'un fusil, et ils passent leurs momens perdus à la chasse. Ils sont très-adroits, et ce sont eux qui fournissent de gibiers Bordeaux, Dax, Bazas, etc., etc., et les environs.

Les Landais sont forts et vigoureux, de taille moyenne et d'un caractère assez doux quoique sournois. L'hospitalité est une vertu en grande vénération chez eux. L'étranger, quel qu'il soit, est assuré de trouver dans ces déserts des secours inattendus qu'il ne trouverait point dans ces grandes villes si policées et si corrompues. Néanmoins on leur reproche fortement d'être enclins à l'avarice, à l'ivrognerie et à une jalousie telle qu'ils paroissent de vrais despotes dans leurs ménages. Ils sont très-superstitieux, ils croient aux vampires, et l'idée

d'un loup garou les fait frissonner. — Quand il tonne, ils sont saisis d'une extrême frayeur; ils s'empressent de fermer les portes et les fenêtres: la femme la plus âgée de chaque famille, fût-elle la dernière des domestiques, a le privilége d'arroser d'eau bénite la chambre où chacun est rassemblé, et invoque la bonté céleste avec la dernière ferveur; la bonne vieille, tout en aspersant l'eau lustrale, récite dévotement des prières auxquelles les assistans répondent dans un grand accès de componction.

La formalité qu'on observe dans ce pays, pour les propositions de mariage, est aussi bizarre qu'originale. Lorsqu'un garçon est épris d'une fille du canton, et qu'il desire l'épouser, il faut qu'il en fasse la demande aux parens, et voici la manière dont il doit s'y prendre. Accompagné de quelques-uns de ses amis, et muni d'une ou deux cruches de vin, il s'achemine au milieu de la nuit vers le logis de sa prétendue. Il frappe et demande à parler au père, à la mère, et à la fille qu'il recherche. Cette entrevue, quoique nocturne, n'est jamais refusée. Aussitôt chacun se lève, s'habille, et prend place autour de la table. On fait des omelettes au lard, on mange et l'on boit jusqu'à la pointe du jour: alors la fille se lève, et va chercher le dessert. C'est l'instant où le sort de l'amant est sur le point d'être décidé: si la fille refuse, elle apporte une assiette remplie de noix. Dès ce moment le galant, quel que soit son désespoir, est obligé de se retirer, et la porte du logis lui est fermée pour toujours; quelquefois aussi l'on voit des amans opiniâtres qui, malgré leur congé formel, intriguent si bien qu'ils obtiennent le consentement du père et de la mère; la fille est alors forcée de prendre pour mari celui que son cœur rejette loin d'elle. Qu'en arrive-t-il? qu'au milieu des Landes on voit des mariages aussi peu assortis et aussi malheureux que dans le sein des villes.

L'union règne pourtant dans les familles, du moins en apparence. Lorsqu'un Landais, homme ou femme, vient à mourir, rien ne saurait empêcher tous les parens, même les plus éloignés, de se rendre à l'enterrement; c'est pour eux un devoir sacré. La femme la plus âgée parmi les assistans, prononce les prières consacrées aux morts. La cérémonie funèbre est terminée par un repas, où chacun s'entretient des bonnes qualités du défunt, et où l'on finit par s'enivrer à force d'en faire l'éloge.

L'habillement des Landais porte avec lui un caractère d'originalité fort curieux. Ordinairement par-dessus tout accoutrement, ils endossent un manteau d'un drap gris-sale, ayant sur la tête un capuchon dépendant du même manteau, qui est garni de bandes terminées en pointes bariolées de rouge, et ornées de crins de cheval. Ils se servent d'échasses, et il n'est pas rare de voir des bergers élevés de terre de la hauteur de quatre à cinq pieds. L'agilité avec laquelle ils marchent, ainsi juchés sur des échalats est étonnante : un cheval au trot ne peut les suivre. Ils portent toujours un long bâton dont ils ne se servent que pour les aider à franchir des fossés qui ont quelquefois vingt pieds de large. Quand ils veulent mettre leurs échasses, ils montent sur le haut d'une armoire, ou sur le revers de la cheminée, qui toujours est fort élevée. — Les femmes, pour l'ordinaire, sont grossièrement mises les jours de travail; au lieu de coiffes, elles se mettent sur la tête deux ou trois serviettes en forme de capuche; mais les jours de cérémonie elles portent un habillement assez élégant, et de larges barbes dentelées de rouge leur ornent le visage. La couleur de leur vêtement est d'un gros drap bleu cendré, bordé et galonné en rouge.

On vient de voir combien les Landais agrestes et pasteurs réunissent des qualités estimables à des vices odieux, et à des superstitions révoltantes. Ils doivent tout ce qui dépare l'excellence de leurs mœurs au voisinage des villes, à leur fréquentation avec les riches citadins. Ils ont appris de leurs dangereux voisins à connaître la jalousie, l'ivrognerie, l'intérêt, et les remords. Si leur pays est un jour tout-à-fait cultivé, ainsi qu'on le projette, ils deviendront encore plus vicieux, et nous osons le dire, bien moins fortunés.

On rencontre dans les Landes des forêts de pins, dont on tire le *brai* et le *goudron*, production qui fait le principal commerce du pays. On tire encore des pins les mâts des chaloupes, canots, et autres petits bâtimens, ainsi que des mâts de hune, et ceux appelés *perroquets*.

On y trouve aussi beaucoup de chênes verds, dont l'écorce fait le liége. Il n'y croît point de froment, et l'on y recueille peu d'autres grains.



Europe — L'An 1804 — Empire Français

J. G. St Sauveur del — Mixelle je sculp

Homme & Femme des Landes de Bordeaux





Europe. **L'An 1804.** **Empire Français**



J. G. St Sauveur del. *Mixelle j.e sculp.*

Métaijer & Berger des Landes de Bordeaux

Habitants d'Agen.

Agen est une ville de toute ancienneté, grande et située dans un pays fertile, sur la rive droite de la Garonne. Après les Gaulois ses fondateurs, elle eut pour maîtres les Romains, puis les Goths : les Huns, les Vandales, les Sarrazins et les Normands la dévastèrent successivement. En 1584, elle prit le parti de la ligue ; mais en 1591, le comte de la Roche, fils du maréchal de Matignon, l'obligea de rentrer dans le devoir : pour y réussir, il employa, dit-on, un habile pétardier, nommé Faget, qui entra dans la ville, déguisé en paysan, et fit sauter la porte avec un pétard, sur les deux heures du matin.

Les Agénois font un commerce considérable de prunes à cause de leur propriété anti-scorbutique. Les Hollandais en font de grandes provisions pour leurs voyages de long cours. — Une grande partie du chanvre qui se récolte dans les environs se convertit en linge de table qu'on embarque ordinairement pour Cadix, pour de là passer dans les îles espagnoles. — Cette ville a deux belles manufactures, l'une de camelots et de serges, connues sous le nom de serges d'Agen, et qui occupe plus de 1200 ouvriers : l'autre, de toiles à voiles, est située dans un vaste emplacement, et entretient plus de 100 métiers. Les foires du 3 juin et du 15 septembre ne sont bien considérables que pour la vente des bœufs qu'on conduit ensuite du côté de Limoges, et de là, à Paris.

Par le moyen de la Garonne, Agen fait beaucoup d'affaires avec Toulouse et Bordeaux.

Agen est la patrie de plusieurs grands-hommes, parmi lesquels on distingue Sulpice Sevère et Joseph Scaliger.

Cette ville est à 36 lieues de Bordeaux et 156 de Paris.

A 4 lieues d'Agen on trouve la ville de Nérac, qui, quoique petite, est assez jolie ; sa position et ses dehors sont charmants. Elle est divisée en deux par la Baïse, le *grand* et le *petit* Nérac. C'était autrefois la résidence et la capitale des Sires d'Albret. Leur vaste château est aujourd'hui bien délabré ; Henri IV y passa une partie de sa jeunesse. Les murailles de Nérac furent rasées pendant les dernières guerres civiles, et c'est dans cette ville que Catherine de Médicis eut en 1559 une conférence avec le roi de Navarre, et conclut un traité avec les Huguenots.

Mezin, petite ville au sud de Nérac, produit du froment, du vin qui ne s'exporte guère qu'en eau-de-vie, et beaucoup de liége qu'on vend en nature ou en bouchons. La foire du 9 décembre y est très-fréquentée.

Tonneins, ville renommée par ses tabacs, est située à une lieue de l'embouchure du Lot, et se trouve à trois lieues de Marmande.

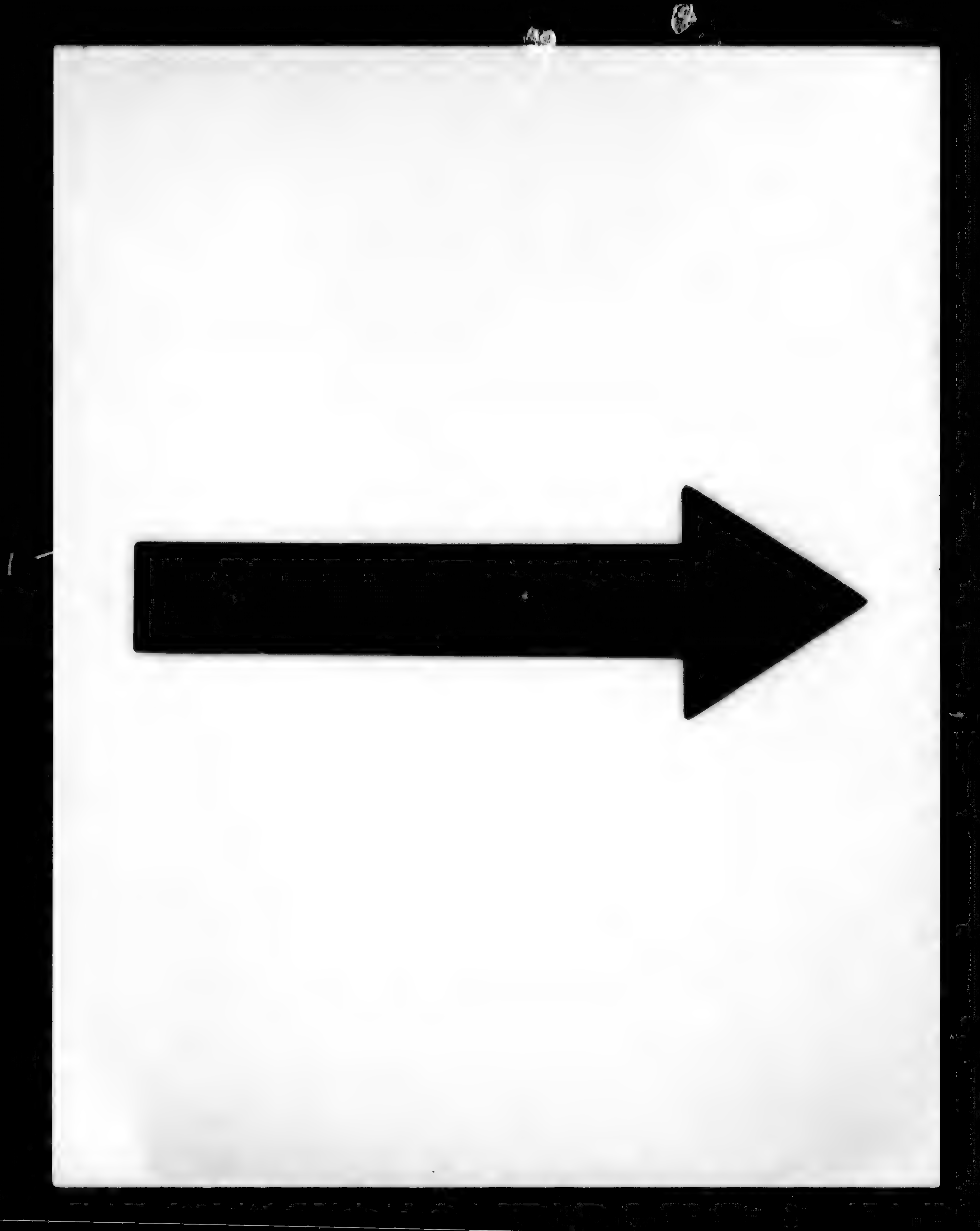
Marmande, petite ville sur la Garonne, très-commerçante en bled, en vin et en eau-de-vie, à 6 lieues d'Agen, 12 de Bordeaux, et 160 de Paris. Elle a donné le jour au savant Combésis, dominicain, éditeur de plusieurs Pères grecs, et auteur d'une Bibliothèque des Pères à l'usage des prédicateurs, en 8 vol. *in-folio.*

Villeneuve, Valence, Montflanquin et Lauzun, sont de petites villes de peu de renommée, et toutes environnant la ville d'Agen qui aujourd'hui est le chef-lieu du département de Lot-et-Garonne.

du vin qui ne
qu'on vend en
-fréquentée.
e lieue de l'em-
ate en bled, en
t 160 de Paris.
ur de plusieurs
ge des prédica-

le petites villes
en qui aujour-





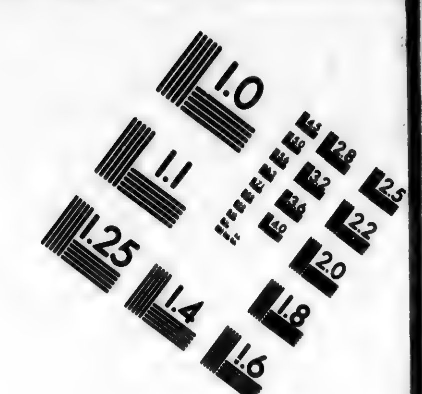
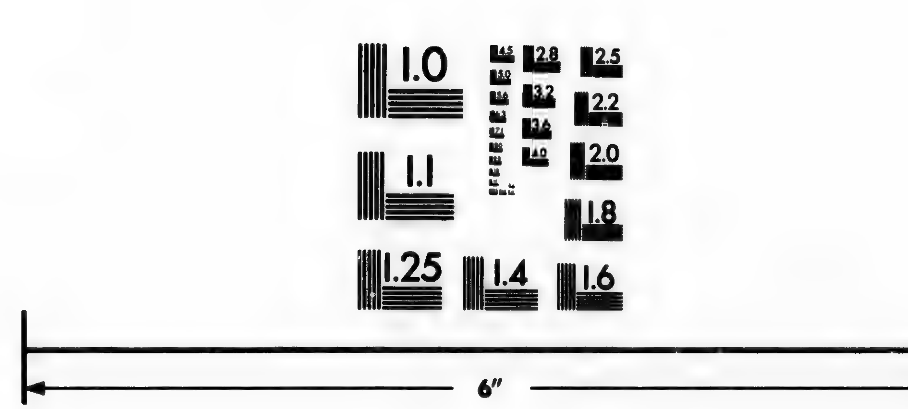


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





[illegible], petite ville sur le [illegible], [illegible] du vin qui s'exporte, ainsi que [illegible] beaucoup de liège qu'on vend en nature ou en bouchons. La foire [illegible] est très-fréquentée.

Tonneins, ville renommée par ses tabacs, est située à une lieue de l'embouchure du Lot, [illegible] trois lieues de Marmande.

Marmande, petite ville sur la Garonne, très-commerçante en blé, en vin et eau-de-vie, à [illegible] lieues d'Agen, [illegible] de Bordeaux, et [illegible] de Paris. Elle a donné le jour au savant [illegible], dominicain, éditeur de plusieurs Pères grecs, et auteur d'une [illegible] des Pères à l'usage des prédicateurs, [illegible] vol. *in-folio*.

[illegible], [illegible], Montflanquin et Lauzun, sont de petites villes de peu de commerce, et toutes [illegible] aujourd'hui [illegible] du département de Lot-et-Garonne.

Europe. L'An 1806. Emp Français.

J. G. S. Sauveur del — Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme d'Agen

=

L
est
mu
à c
Vi
seig
I
dra
I
cite
de l
I
sur
elle
le p
caux
peup
elle
Elle
puis
Arg
Ang
roi c
L
Var
Le
leurs
avec
coqu

Habitans de Limoges.

Limoges est une ancienne et grande ville, à 88 lieues de Paris. Elle est la capitale du département de la Haute-Vienne, composée de 254 municipalités, et a 288 lieues carrées d'étendue. Elle est appelée ainsi à cause des hautes montagnes où se trouve la source de la rivière de Vienne. Jadis c'étoit le Haut-Limousin. Ce pays abonde en châtaignes, seigle, avoine et pâturages.

Le commerce de sa capitale consiste en bœufs, chevaux fort estimés, draps de laine, fabriques de papiers, ouvrages d'étain, d'acier et de fer.

Limoges est marquée, dans nos vieilles chroniques, l'une des quatre cités *rouges* de la Gaule. On lui donne pour fondateur un prince gaulois de la race des *Gomérites* nommé *le Mouix*.

Le territoire de cette ville s'étend en partie sur un vallon, en partie sur la coupe d'une petite colline. Elle est plus longue que large: jadis elle étoit ceinte de bonnes murailles, garanties par un fossé profond. Sur le point le plus élevé, elle possède une belle source dont le surplus des eaux vient laver le pavé de Limoges. Dès le tems de César elle étoit fort peuplée, et pouvoit fournir avec sa banlieue dix mille combattans: alors elle formoit un petit royaume: on cite un de ses rois, nommé Etienne. Elle essuya bien des révolutions; elle fut d'abord pillée par les Goths, puis par les Francs à leur arrivée dans les Gaules. Elle fut prise par les Anglais dont elle secoua le joug, pour prendre celui de Charles V. Les Anglais s'en approchèrent de rechef et la ruinèrent l'an 1369. Henri II, roi de France, la rétablit dans son ancien éclat.

Limoges a produit des hommes connus, tels que Jean Dorat, Muret, Varillas, le chancelier Daguesseau, Montmaur et Marmontel, etc.

Les Limousins sont de bonnes gens, laborieux, mais un peu épais: leurs chevaux ne sont pas fringans, mais forts et vigoureux. Ils travaillent avec patience et courage sans se permettre d'écart. Les femmes sont peu coquettes, mais presque toutes fidelles et fort attachées à leurs enfans.

Dans le Limousin on tient un peu à l'argent, parce qu'on a de la peine à en gagner. Depuis long-tems ce peuple jouit d'une bonne renommée : voici ce que nous lisons à son sujet dans une vieille chronique.

« Les paysans du pays Limousin abhorrent la friandise et se contentent de peu ; et pour ce, ils sont alégres et dispos, vivant longuement ; de sorte qu'il arrive quelquefois qu'un vieillard voit ses enfans jusqu'à la quatriéme génération. Ils se maintiennent si bien en amitié que l'on voit des maisons en ce pays où il y a plus de cent personnes vivant ensemble, sans faire partage et vivant en communauté ».

a de la
onne re-
ronique.

ontentent
nent ; de
usqu'à la
l'on voit
nsemble,



J. G. St. Sauveur. del. Lachaussée. jne sculpt.

Paysan & Paysanne de Limoges.

L
app
part
dép
hau
mer
tire
deu
d'u
et
dér
mo
et
tan
pou
en
gra
l'E
et
sou
I
trie
les
am
l'e
pe
Va
qu
pl
qu
de
qu

Habitants de Rhodez.

Le département de l'Aveyron a été formé de la province que l'on appelait, avant la révolution, le Rouergue. On le divisait en trois parties : le Comté, qui renfermait *Rhodez*, aujourd'hui chef-lieu du département; la haute et basse Marche : *Milhau* était la capitale de la haute Marche, et *Villefranche* de la basse : ces deux villes sont également comprises dans le département de l'Aveyron. — Ce département tire son nom de l'Aveyron, qui y prend sa source, et le divise en deux parties à peu près égales. A ses deux extrémités, il est arrosé, d'un côté, par le Lot, qui le sépare du département du même nom, et de l'autre par le Tarn. Quelques autres rivières, mais moins considérables, parcourent encore ce département, hérissé d'ailleurs de hautes montagnes couvertes de neige pendant une grande partie de l'année, et dont le voisinage livre ce pays à un froid excessif pendant l'hiver; tandis qu'au contraire, pendant l'été, une chaleur insupportable rend pour ainsi dire les vallées inhabitables. — Le sol est peu fertile. — Mais en revanche, il présente d'excellents pâturages où se nourrissent une grande quantité de bestiaux, et où s'élèvent des mulets superbes, dont l'Espagne achète la majeure partie. — On y recueille beaucoup de chanvre, et d'amandes. — Il renferme de nombreuses mines de fer, de cuivre, de soufre, d'alun, de vitriol, et de charbon de terre.

Les Aveyronais sont aimables et fins. Esprit, activité, génie industrieux et fertile en ressources les rendent également propres à toutes les professions. Ils sont hospitaliers, fidèles dans leurs engagements, amis chauds, et commerçants estimables. Leur commerce consiste dans l'exportation des productions de leur sol, telles que les laines, les troupeaux, et les différentes étoffes qu'ils fabriquent.

C'est dans ce département, dans les montagnes de Laizac, près de Vabres et de Saint-Afrique, que se font ces fromages si renommés, qu'on appelle fromages de *Roquefort*. — Ce fromage, qui est une des plus importantes branches de commerce de l'Aveyron, se compose presqu'en entier de lait de brebis. Quand il est fait, on le serre dans les caves de Roquefort, et c'est là qu'on le laisse vieillir, et où il acquiert cette qualité raffinée que les connaisseurs apprécient en lui.

Rhodez est bâtie sur une colline. Entourée de montagnes assez élevées, elle voit couler sous ses murs le rapide Aveyron, et est divisée en deux parties, l'une qu'on nomme la *Cité*, et l'autre le *Bourg*. — Si l'on en excepte le bâtiment jadis occupé par les Jésuites, et qui servait de Collége, il n'y a point d'édifices publics, dans le genre moderne, bien dignes de remarque. En revanche, la Cathédrale est un très-beau monument gothique. Le clocher est sur-tout admirable par son élévation prodigieuse, et la délicatesse de sa construction.

Les sciences, les arts, mais plus particulièrement encore les belles-lettres, ont été constamment en honneur à Rhodes, et cette ville a produit quelques hommes de mérite. — On y fabrique de grosses draperies, des bas, des toiles et de la bougie.

Villefranche est une petite ville située sur les bords de l'Aveyron, dont l'aspect est riant, et les environs agréables. Elle prit naissance dans le treizième siècle, et doit son origine à Alphonse, comte de Toulouse, et frère de Louis IX.

Les habitants sont, en général, bons, bienfaisants, courageux, bons soldats, et négociants probes et intacts. Leur caractère est aimable, franc, ouvert, et naturellement enclin à la gaieté et à la plaisanterie. Ils ont du goût pour les lettres et les arts, et les cultivent avec succès. — On compte à Villefranche 8497 habitants. — Il s'y fait un grand commerce de toiles.



Europe. L'An 1806. Emp. Français



J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.ne Sculp.

Paysan et Paysanne des environs de Rhodez

I

ne
le
le
A

pe
Al
Le
au

I
l'Is
pri
pre

C
peti
bâti
un
et

L
Mau
est

D

Habitans de la Savoie.

La Savoie est située entre la France et l'Italie : comprise anciennement dans les Gaules, elle est maintenant revenue à la France, sous le nom de Département du Mont Blanc : au nord, elle est bornée par le Lac de Genève qui la sépare de la Suisse, et au levant par les Alpes, qui la séparent du Piémont.

La Savoie fut autrefois habitée par les *Allobroges* et les *Centrons*, peuples de l'ancienne Gaule. — Les Centrons habitaient le pied des Alpes Pennines, connues aujourd'hui sous le nom de la *Tarentaise*. Les Allobroges s'étendirent dans tout le pays qui est entre le Rhône, au sortir du lac Léman, ou de Genève.

La Savoie, pays de chasse, est arrosée par trois rivières, l'Arche, l'Isère, et l'Arve. Elle produit du vin et du blé, mais elle abonde principalement en pâturages. On y respire un air fort sain, mais presque toujours froid, à cause des montagnes dont elle est remplie.

Chambéri est la capitale, et est située à la jonction de plusieurs petites rivières qui descendent des Alpes. Elle est peu grande, mal bâtie, mais elle est ornée de plusieurs jolies fontaines, et dominée par un château bien fortifié. Les maisons sont soutenues par des piliers, et s'avancent dans les rues où l'on marche à couvert.

Les six provinces ou cantons qui composent la Savoie, sont la Maurienne, la Tarentaise, le Soucigny, le Chablais, Genève, qui est indépendante, et la Savoie proprement dite.

Dans la Maurienne est Lanesbourg, petite ville située sur la rivière

d'Arche, au pied du Mont-Cénis. C'est là qu'on s'arrête avant de franchir le fameux passage des Alpes pour aller en Italie (1).

Retirés au milieu de leurs montagnes, les Savoyards oublient dans la simplicité de leurs mœurs, qu'il y a des hommes plus favorisés de la fortune qu'eux. Une petite chaumière et la nourriture la plus modique suffisent à leurs desirs. Cependant, dans leur pauvre pays, quelque frugals qu'ils soient, ils mourraient de faim, aussi se répandent-ils dans les villes de l'Italie, et surtout de la France : ils font des commissions, ramonnent les cheminées, et se consacrent aux travaux les plus durs. Ils vivent avec une extrême sobriété, pour épargner davantage sur le gain de leurs sueurs. Ce gain est soigneusement ramassé dans une petite bourse et lorsqu'il est suffisamment accru, ils le portent dans leurs montagnes, rentrent au milieu de leurs familles, qu'ils peuvent alors soutenir, et n'ont rien perdu de la simplicité de leurs mœurs. Ils sont fidèles, actifs, laborieux et intéressés. Ce petit peuple, autrefois célèbre par sa valeur, méritera toujours le respect par sa bonne foi.

(1) Il règne sur cette montagne une plaine de deux lieues avec de belles prairies, au milieu desquelles il y a un grand lac. On y voit la chapelle des *Transis*, où l'on enterre les corps des malheureux que les neiges qui tombent du haut de la montagne ont accablés. Ces neiges qui se détachent des sommets, les précipices affreux qui se présentent à côté, rendent ce passage très-dangereux.

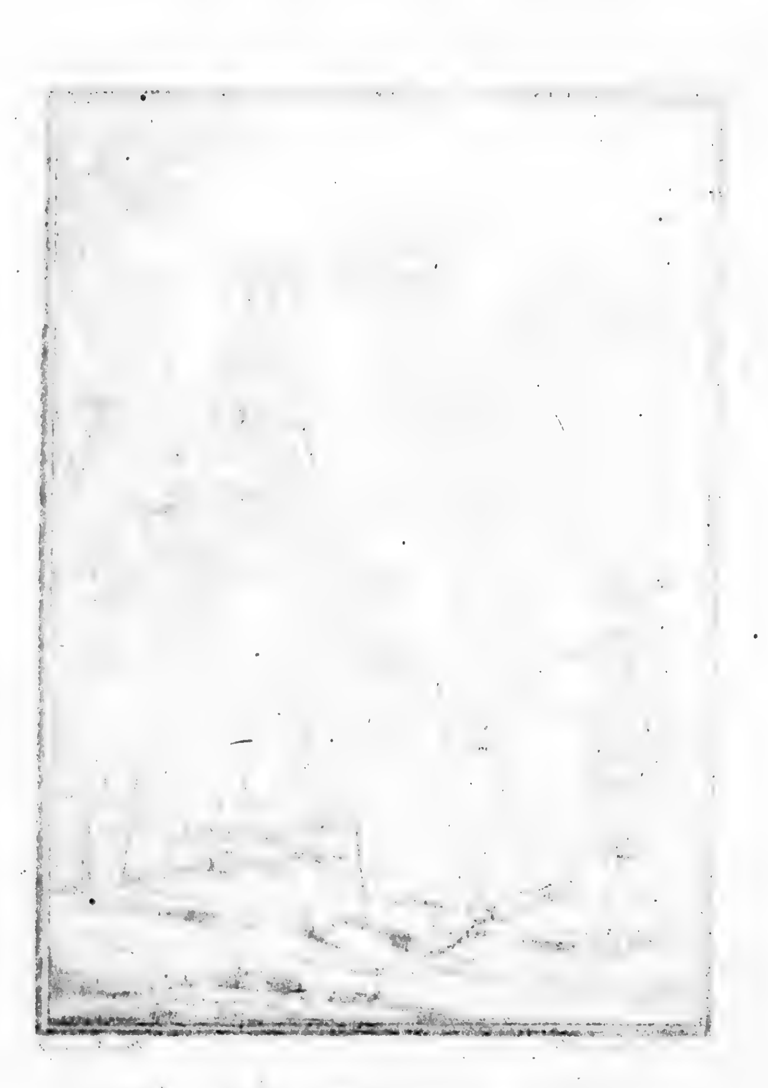


Europe. L'An 1804. France.



J. G. St Sauveur del. Mixelle je. Sculp.

Homme & Femme de la Savoie.



Habitans de Gênes.

Gênes, ancienne et superbe ville, l'une des principales villes de l'Italie, étoit capitale de la république de Gênes. Son port est de toute beauté. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer. Ses palais qui sont en grand nombre sont riches et magnifiques, ce qui l'a fait surnommer *la Superbe*. Louis XII, roi de France, prit cette ville d'assaut en 1499 : et il avoit résolu pour châtier l'arrogance des habitans de les faire passer au fil de l'épée. Mais les Génois, pour attendrir le vainqueur irrité, s'avisèrent de rassembler dans la place publique leurs enfans au nombre de 4000. Ce spectacle, en effet, désarma le monarque.

Louis XIV la fit bombarder en 1684. Elle se soumit à la reine de Hongrie, le 7 septembre 1746; mais un bourgeois ayant été maltraité par un officier autrichien, le 5 décembre de la même année, le peuple se souleva, et chassa les troupes de la reine, après en avoir massacré une partie. Les Autrichiens l'assiégèrent depuis; mais la ville ayant été secourue par les Français commandés par M. de Boufflers, ils furent contraints d'en lever le siège le 3 juillet 1747. — Il y eut une révolution à Gênes, le 22 mai 1797. Le gouvernement aristocratique fut remplacé par la démocratie. Cet état prit le nom de république Ligurienne. — En 1800, elle fut assiégée par les Impériaux, et capitula deux mois après. Les troupes françaises qui y avoient été assiégées en sortirent avec les honneurs de la guerre et la liberté de servir de suite; mais 20 jours après, la victoire de Maringo délivra Gênes des Autrichiens qui l'évacuèrent.

Le premier Consul de la république française Bonaparte donna quelque tems après à cette république un gouvernement provisoire. Mais le vœu de tous les citoyens ayant provoqué la réunion de Gênes à l'empire français, ce pays fut réuni à la France par un arrêté de S. M. l'Empereur et Roi. — Le pape Adrien V, Lazaro Calvi, Jean Balbi, Oberto Fogliata, les Doria étoient de cette ville.

La côte de Gênes s'étend le long de la Méditerannée, et s'étend du département des Alpes maritimes au royaume d'Étrurie.

Les *Ligures* habitoient ce pays du tems des Romains. Vers l'an 950, ils s'érigèrent en république; ce ne fût guères cependant qu'en 1036, qu'ils formèrent leur Sénat, tel à-peu-près qu'il étoit de nos jours. On créa un Doge comme à Venise, avec cette différence qu'à Venise cette place étoit à vie, au lieu qu'à Gênes l'élection s'en faisoit tous les deux ans.

Si le Doge de Venise épousoit la mer; à Gênes il se contentoit de la bénir.

Les habitans y sont presque tous riches et livrés au commerce. Gênes alimente plusieurs manufactures. Les plus considérables sont celles de velours, de pluches, de damas, pour lesquelles on tire beaucoup de soies crues de Messine et autres lieux. Les Génois fabriquent beaucoup d'étoffes d'or et d'argent et des dentelles inférieures, il est vrai, de beaucoup à celles de Malines. Ils font des gants, des bas, et des rubans; et le velours noir de Gênes est très-estimé.



Europe | L'An 1806 | Emp Français



J G St Sauveur del   Lachaussée jne sculp

Homme et Femme de Gênes

s

I
q
q
d
l't
le

l'A
pl
qu
co
cl
to
tr
pl
bo
qu
à
su

vo
pe
re
jo
co
L

Habitans de Londres.

Les *Iles Britanniques* sont, la Grande-Bretagne, proprement dite, qui renferme les deux royaumes d'*Angleterre* et d'*Ecosse ;* l'*Irlande*, qui a aussi le titre de royaume, et quelques autres petites îles qui dépendent de l'un des trois royaumes : elles se trouvent dans l'Océan septentrional entre les 50ᵉ et 59ᵉ degrés de latitude, et entre les 7ᵉ et 19ᵉ degrés de longitude.

Londres, situé dans le comté de Midlesex, est la capitale de toute l'Angleterre : c'est une ville des plus grandes, des plus riches, et des plus marchandes de l'Europe. Les grands vaisseaux remontent jusques dans la ville par la Tamise. Les rues sont droites et larges ; et comme dans cette ville on a songé au peuple qui marche à pied, elles ont une espèce de trottoir le long des maisons. — Au reste, toutes les villes capitales se ressemblent à peu de chose près : on y trouve toujours du luxe et de la misère, plus d'amusemens que de plaisirs, beaucoup de lumières et peu de mœurs. A Londres, si la *bonne compagnie* y est polie, en récompense, rien de plus grossier que le bas peuple ; hargneux, mutin, sans cesse il querelle et se bat à coups de poings : son plaisir est d'insulter les étrangers, les Français surtout.

Le peuple de Londres aime beaucoup la propreté. Les hommes sont vêtus avec simplicité, mais toujours blanchement : ils réservent le luxe pour l'intérieur de leurs maisons : dans les villages même, on ne rencontre point cet air de misère qui fait peine, et qui déparera toujours le plus beau pays du monde. C'est dommage que nos modes corruptrices vont les trouver. Les dames les adoptent avec fureur. Le goût de la toilette les gagne depuis quelques années, souvent au

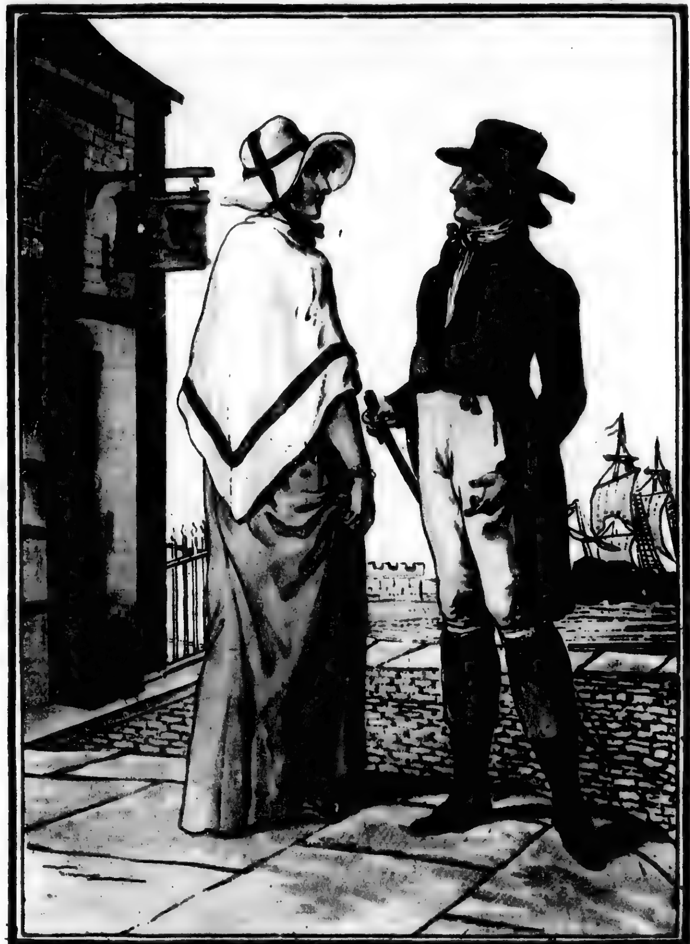
détriment des bonnes qualités qui les distinguaient. Autrefois, quelque riches qu'elles fussent, c'étaient des femmes de ménage; aujourd'hui on les prendrait pour de nos femmes de Paris.

Les amusemens de Londres sont encore loin de ceux de Paris; mais le peuple anglais, taciturne et toujours occupé de sa politique et de son commerce, préfère les clubs et les tavernes. Les femmes ne sont pas admises dans ces assemblées, et n'y perdent pas : au surplus les deux sexes vivent presque toujours séparés, et les mœurs ne peuvent qu'y gagner. — En général les Anglais sont grands et bien faits, braves, adroits et pénétrans. Il y a peu d'arts dans lesquels ils n'aient excellé, et la philosophie leur doit beaucoup. Il n'y a aucun genre de littérature qu'ils n'aient fait fleurir.

Sous l'influence de leur grand commerce, leurs manufactures sont devenues les plus belles de l'Europe. — Aussi savent-ils encourager les talens, même naissans. Obligés de vivre sur les eaux presque continuellement, quelle marine peut être comparée à la leur? L'intérêt qu'excitent les affaires publiques, même chez le plus pauvre Anglais, annonce un esprit patriotique qui ne peut que servir au soutien de l'Etat, et dont les hommes de génie, et bien intentionnés, pourraient tirer le plus grand parti.

Le plus grand amusement est la course des chevaux. — Les Anglais aiment assez la bonne chère; les femmes se retirent au dessert, au moment où les fumées du vin, en déliant la langue des convives, peuvent les engager à dire des choses que la pudeur n'entend point sans rougir. Cette coutume est sage, et donne une bonne idée des Anglaises. On se rassemble ensuite au thé; c'est toujours la maîtresse ou sa fille aînée qui le prépare et en fait les honneurs. Cette partie des repas est toujours la plus agréable; aussi les romanciers anglais, les meilleurs de l'Europe, font-ils souvent briller leurs héroïnes aux thés.

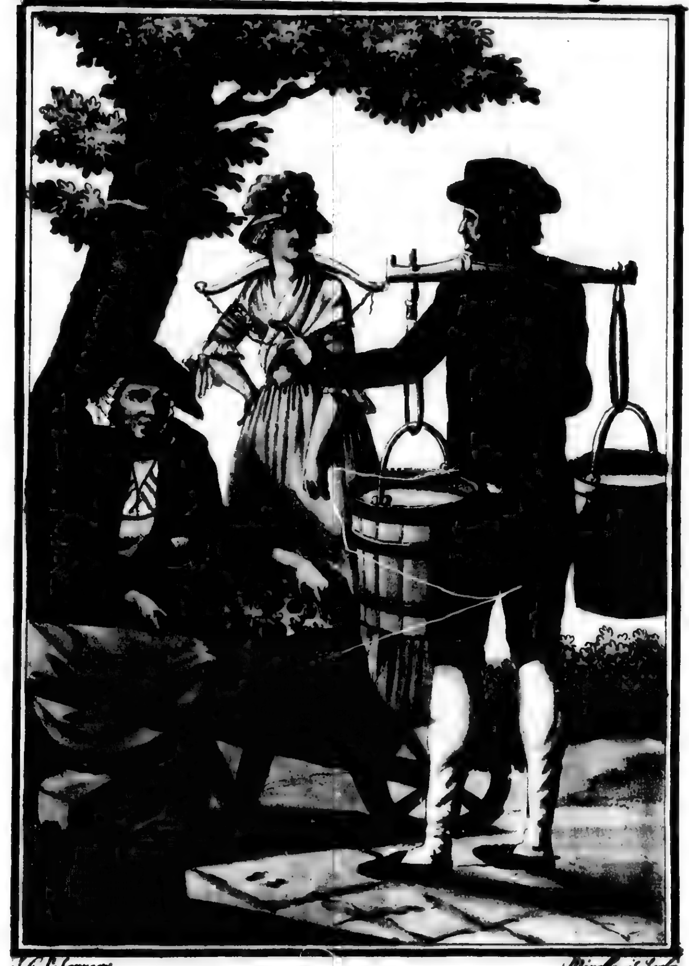
Europe. L'An 1804. Angleterre



J.G. St. Sauveur del. Mixelle j.e Sculp.

Bourgeois & Bourgeoise de Londres.

Europe. L'An 1801. Angleterre.



J.G.S. Sauveur — Mixelle j.r Sculp.

Paysan & Paysanne des environs de Londres

I

re
m
Il
le
du
to
ch
sa
na
co
m

ré
la
Re
vi

so
Lo

m
qu
16
fa

du
fe
qu
re

Habitans de la Catalogne.

La Catalogne a passé successivement sous tant de dominations différentes ; elle a tant de fois changé de nom, d'idiôme, d'habitans et de maîtres, que l'origine de ses habitans actuels est absolument incertaine. Il paroît constant qu'elle a fait partie de l'Espagne Tarragonoise, sous les Romains ; les Visigots s'en emparèrent dans les premières années du cinquième siècle, et lui donnèrent le nom de Catalogne, dont on a toujours vainement cherché l'étymologie. Bientôt après les Sarrasins en chassèrent les Visigoths : la Catalogne devint alors le siège d'une guerre sanglante jusqu'au huitième siècle, époque à laquelle Louis le débonnaire ayant enfin chassé les infidèles de ce beau pays, y établit des comtes, et en forma deux provinces Françaises sous le nom de *Septimanie* et de *marche d'Espagne*.

Le comte de Barcelone, plus puissant que tous les autres, parvint à réunir à ses domaines toutes les principautés que Louis avoit créées dans la Catalogne ; il devint si puissant, qu'en 1130 un de ses descendans, Raimond Berrenger, épousa une princesse du sang d'Aragon, et devint lui-même roi de cette contrée.

Un siècle après, en 1258, la Catalogne qui avoit continué d'être soumise à l'autorité des rois des Français, fut déclarée indépendante par Louis IX.

Cette belle province ayant été réunie à la Castille passa sous la domination espagnole jusqu'à la révolution de 1640, qui ramena pour quelques années les Catalans sous le gouvernement Français. Enfin en 1659 la Catalogne fut rendue aux Espagnols ; mais le Roussillon qui en faisoit partie resta sous la domination française.

La Catalogne est une des plus riches contrées de l'Espagne ; les productions de la terre y sont abondantes et superbes, les plaines y sont fertilisées par une multitude innombrable de rivières qui se jettent presque toutes dans l'Ebre, le Segre et le Ter ; la disposition de ses côtes rende son commerce aussi actif que son agriculture. Deux belles cités

forment les capitales des deux Catalognes, et sont les entrepôts de toute les richesses de ce pays.

Barcelone, l'une des plus belles villes de l'Espagne, est la métropole de la Catalogne orientale : elle a un port très-beau et très-commerçant : des murs de construction gauloise la mettent en état de soutenir un siége : une forteresse située sur le Mont-Joui met le port à l'abri des vents d'ouest, défend la ville contre toute invasion par terre et par mer, et est principalement destinée à contenir les habitans, qui n'ont pas la confiance du gouvernement Espagnol. Les édifices publics n'offreut rien de bien remarquable : les églises y sont comme dans toutes les villes Espagnoles, plus belles que les édifices publics ; mais elles sont plus remarquables par leur masse et leur étendue, que par le genre de leur construction.

L'inquisition a un palais dans Barcelone, et c'est une des villes de l'Espagne où elle exerce l'antorité la plus absolue ; les Catalans n'osent pas lire ! par quelle fatalité les hommes parviennent-ils à corrompre toutes les institutions ? pourquoi faut-il que dans leurs mains la religion, les arts, le courage, la liberté même, deviennent quelquefois l'instrument du crime, ou se déshonorent par des excès. Cent mille habitans sont renfermés dans les deux enceintes de Barcelone, et chaque jour la population de cette cité s'augmente considérablement.

Tarragone, capitale de la Catalogne occidentale, est moins étendue, moins peuplée, moins belle sous tous les rapports, que Barcelone, mais elle est beaucoup plus forte ; son enceinte, fortifié à la moderne, peut la faire regarder comme une place du second rang. On attribue sa fondation aux Phéniciens; mais les débris des vastes édifices que cette ville offre de toutes parts, paroissent tous bâtis de la main des Romains.

Toutes les autres villes des deux Catalognes sont agréablement situées et assez peuplées, mais elles ne présentent rien qui puisse y fixer l'attention des observateurs. Les routes, les mulets de transport, les auberges y sont plus négligés encore, et plus incommodes que dans les autres parties de l'Espagne.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

J. G. S^t. Sauveur del. Duhamel j^ne. Sculp.

Homme & femme de la Catalogne



Europe L'An 1806. Royaume d'Espagne



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme & Femme de la Catalogne
Dansant le Fandago

L
Ha
Py
C'
soi
les
tag
soi
lab
jol
Na
de
1
cap
et l
tou
inte
Le
doi
lais
I
doi
des
fem
Esp
Ils
ma
gag

Habitans de la Navarre
Et de l'Aragon.

LA Navarre est partagée entre la France et l'Espagne ; elle se divise en Haute et Basse. La Haute appartient à l'Espagne. Elle est bornée par les Pyrénées, et a environ trente lieues de long sur vingt-quatre de large. C'est une des plus belles provinces d'Espagne, et la seule où les chemins soient beaux. L'air y est plus doux, plus tempéré, et plus sain que dans les provinces voisines d'Espagne. Le terroir, quoique hérissé de montagnes, ne laisse pas d'être assez fertile. Il abonde en gibier de toutes sortes, et en mines de fer. Les Navarrois sont polis, adroits, spirituels, laborieux et très-propres aux sciences et aux affaires ; les femmes sont jolies et bien faites ; elles savent se faire respecter de leurs maris. La Navarre est gouvernée par un Vice-Roi. C'est un pays d'états, qui jouit de grands privilèges, et a un conseil souverain.

Pampelune, qui doit sa fondation au Grand Pompée, lorsque ce capitaine faisoit la guerre en Espagne contre Sertorius, est la capitale et le chef-lieu de justice de la Haute-Navarre. Les magistrats sont choisis tous les trois ans ; et quand ils ont rempli leurs devoirs avec zèle .. intégrité, on les continue dans leurs fonctions pour trois autres années. Le juge, parvenu à la fin de son tems, doit avoir terminé tous les procès dont il avoit connoissance. Cet usage est digne de louange, en ce qu'il laisse appercevoir aux plaideurs un terme à leur attente.

La ville a deux principales places entourées de fort belles maisons, dont l'une sert pour les courses de taureaux ; l'autre est le rendez-vous des habitans pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaisirs : les femmes peuvent aussi y aller : c'est vraiment curieux de voir ces jaloux Espagnols s'observer l'un l'autre, et se servir eux-mêmes de spectacle. Ils sont obligés de n'agir qu'après un mûr examen, de peur d'offrir matière à critique. Les mœurs y gagnent, il est vrai ; mais l'hypocrisie y gagne bien davantage.

La Navarre renferme encore quelques petites villes, telles que Estella, Olite, Sanguesa et Tudella ; mais elles n'ont rien de remarquable.

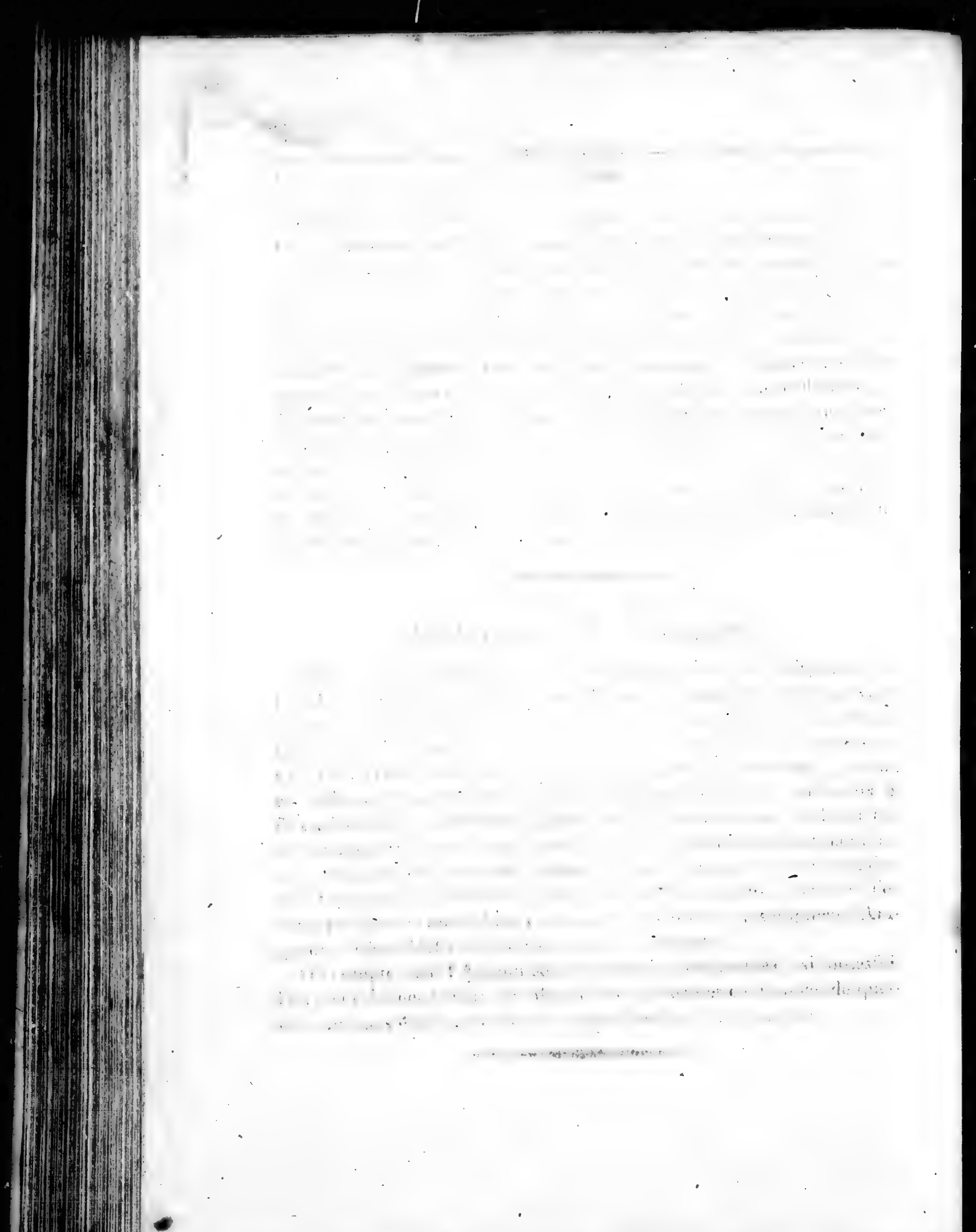
La Basse-Navarre appartient à la France, et ne comprend qu'une Mérindade dont la capitale est St.-Jean-Pied-de-Port. Elle est séparée de la Navarre Espagnole par les Pyrénées. Ce pays, quoique très-pauvre, fournit le nécessaire à ses habitans qui vivent heureux, et qui sont d'un caractère fort aimable. Cette médiocrité précieuse qu'Horace a si bien caractérisée par ces mots, *aurea mediocritas*, fait le charme de leur vie. N'est-ce pas, en effet, un spectacle bien plus intéressant pour un observateur de voir un canton, dont les petits domaines isolés et bien tenus offrent aux habitans une récolte aisée, suffisante et également répartie, que ces villes, dont quatre à cinq maisons riches, que trop souvent, des dépouilles des malheureux, métamorphosent le reste de la cité en un désert, et jouissent exclusivement des douceurs de la vie.

Habitans de l'Aragon.

L'ARAGON, l'une des plus considérables provinces de l'Espagne, est borné au N. par les Pyrénées, à l'O. par la Navarre et les Deux-Castilles, au S. par Valence, et à l'E. par la Catalogne. L'air y est pur. Quoiqu'arrosé d'une quantité de rivières, ce pays manque d'eau bonne à boire. Le terroir aux environs des rivières y est fertile en bled, en vin, en huile, en lin et en fruits ; par-tout ailleurs il est sec, sabloneux et fort aride. On y recueille du safran, et on y trouve des mines de sel fort abondantes. Saragosse, qui en est la capitale, peut avoir 50,000 habitans. On y voit un grand nombre de beaux édifices. Une enceinte de murailles fort anciennes, et défendue par un petit fort, environne la ville où l'on entre par quatre misérables portes qui, d'après les présomptueux Aragonois, *répondent aux quatre parties du monde.*

On compte dans l'Aragon soixante-douze villes murées, si toutesfois l'on peut donner le nom de villes à des monastères environnés de quelques maisons éparses dans une enceinte fortifiée à la gauloise.





Europe. L'An 1806 Royau. d'Espagne



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme & Femme de la Navarre



Europe. L'An 1806. Royaume d'Espagne.



J. G. St Sauveur del. *Lachaussée j.ne Sculp.*

Homme & Femme de l'Aragon.

C
dén
alo
par
de
en
cet
de
leq
maî
la c
infid
voul
ses t
le ch
en p
trièn
queu
les h
pays
come
qui s
Fe
enver
Espa
falloi
séder
escla
aussi
sa lib
condi

Habitans de Murcie.

Ce royaume faisoit anciennement partie de la Carthaginoise, province démembrée de la Terragonaise. Un caprice amoureux du roi des Goths, alors maître de l'Espagne, occasionna la conquête de cette belle contrée par les Maures. Le prince Rodrigue, amoureux de la fille, d'autres disent de la femme du comte Julien, l'un de ses généraux et son ambassadeur en Afrique, en avoit arraché de force les dernières faveurs. Furieux de cet affront, et outragé dans ce qu'il avoit de plus cher, le comte résolut de s'en venger. Il engagea Muza, général des armées du Calife, contre lequel il avoit défendu, peu de tems auparavant, les domaines de son maître en Afrique, à commencer la guerre, et lui promit de lui faciliter la conquête de l'Espagne. Les mesures furent si bien prises, que les infidèles pénétrèrent sans obstacles dans l'intérieur du royaume. Rodrigue voulut s'opposer à leurs armes; mais il fut défait et alla, dit-on, finir ses tristes jours dans un hermitage. D'autres prétendent qu'il mourut sur le champ de bataille. Il fut le dernier roi des Goths, et laissa son royaume en proie aux fureurs des Sarrazins. Le royaume de Murcie fut la quatrième province qui changea de maître et ne coûta presque rien aux vainqueurs. Les portes de la capitale leur furent ouvertes dès qu'ils parurent; les habitans, peu accoutumés aux manières des Sarrazins, quittèrent le pays et l'abandonnèrent aux soldats qui s'y établirent. C'est au commencement du huitième siècle que se fit cette révolution, une des plus grandes qui soient arrivées en Espagne.

Ferdinand III, roi de Castille, à qui la piété filiale et sa dévotion envers le Pape ont valu les honneurs de l'apothéose, et qu'on révère en Espagne comme saint, chassa les Maures de Murcie en 1241. Il ne falloit rien moins qu'un héros de la trempe de Ferdinand pour les déposséder. Il leur laissa le choix, ou de retourner en Afrique, ou de rester esclaves en Espagne. Plusieurs ne purent se résoudre à quitter un pays aussi fertile et aussi agréable; et ce peuple qui naguères étoit si jaloux de sa liberté, oubliant qu'il venoit d'en jouir, vécut malheureux et dans une condition voisine de la servitude.

Le plus grand revenu que la couronne tire est dû aux soies avec lesquelles on fabrique de fort belles étoffes. Quoique le pays soit montagneux, on y recueille cependant de fort bons vins et du bled; mais sa principale richesse consiste en huile, en sucre, en fruits de toute espèce; il passe pour le jardin de l'Espagne. La rivière de Segura est la seule un peu considérable qui arrose cette province.

La ville de Murcie en est la capitale; ce n'est pas à ses onze églises paroissiales, à ses onze couvens et à son tribunal d'inquisition qu'elle doit son éclat. Sa cathédrale est un très-bel édifice, et on peut monter ou en carrosse ou à cheval sur le sommet de son clocher, dont la pente de la montée est très-douce. La bibliothèque des cordeliers est remarquable par la grande quantité de livres qu'on y trouve; mais peu sont intéressans. Les scholastiques y fourmillent.

Tout se pèse à Murcie, et le prix de chaque denrée y est fixé par le magistrat. La justice y est très-sévère et la police très-exacte. Celui qui surfait, et qui est pris en contravention, est promené sur un âne, reçoit un certain nombre de coups de fouet, et puis est banni de la ville. Les accapareurs n'y sont pas mieux traités; car il n'y a point de plus grand fléau dans une cité que ces infâmes sang-sues, qui, spéculant sur les besoins des habitans, retirent vers elles toutes les ressources du commerce et font payer au poids de l'or les objets d'indispensable nécessité.

Le costume des paysans de Murcie consiste en un gilet fort court, et par-dessus une veste presque toujours ouverte, quoiqu'elle soit garnie d'un grand nombre de boutons. Une espèce de jupe enveloppe les cuisses, et déborde à peine leurs genoux. Ils portent un manteau ample et bordé de franges. Leur chaussure n'est qu'une sandale, assujettie au pied par un réseau. Ils attachent des chaînes à leur col, et y suspendent des reliques. Les femmes, même parmi ce qu'on appelle le bas peuple, sont costumées très-élégamment. Les jours de fête, leur principale parure est le voile qu'elles ont sur la tête, et qu'elles font retomber sur leurs épaules avec beaucoup de grace. Elles suspendent alors à leur collier des croix d'or, où il se trouve toujours un endroit creux, dans lequel elles renferment avec soin quelques morceaux de froc de moines qui, au dire de leurs confrères, sont morts en odeur de sainteté.



[illegible]

[illegible]



Europe. L'An 1805. Royau. d'Espagne.

J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & Femme de Murcie.



Europe. L'An 1805. Royau. d'Espagne.



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Marchand d'Orange de Murcie.

La
sous
La
de l'
large
Palm
M
Elle,
Mah
qui l'
la no
norqu
pâtur
de pe
loups
avec
île es
cinq
Ma
n'offr
et de
n'en
des fe
L'i
qu'il l
Au
se trou
n'en e
défau
de pei
en em
ressou

Habitans des Iles Baléares.

Les Espagnols possèdent dans la Méditerranée plusieurs îles connues sous le nom d'Iles Baléares.

La plus considérable de ces îles est Majorque. — On en tire du vin, de l'huile, des amendes, et quantité de soie et de laine. Sa plus grande largeur est de 12 à 13 lieues sur 28 de longueur. Elle a pour capitale *Palma*, dont le port est très-commerçant.

Minorque est à 10 lieues de l'île de Majorque, et 70 de Marseille. Elle a 8 à 9 lieues de longueur sur 4 à 5 dans sa plus grande largeur. — Mahon en est la capitale. — Citadella l'étoit autrefois; au commerce qui l'enrichissoit, à l'industrie qui la vivifioit, a succédé l'indolence de la noblesse oisive cantonnée habituellement dans cette petite ville. Minorque abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie, en bled, en vin, pâturages, oranges, fruits et bestiaux. On y trouve beaucoup de lapins, de perdrix et autres gibiers, et d'excellens mulets; on n'y rencontre ni loups ni renards. Elle est à 60 lieues sud de la Catalogne, et formoit avec Majorque, Ivica et Formentera, l'ancien royaume de Baléares. Cette île est fameuse par les longs sièges qu'elle a soutenus. Elle se divise en cinq districts ou *Termino*.

Mahon lui donne quelque consistance. Bâti sur une éminence, s'il n'offre pas de beaux édifices, on y jouit du moins de la plus belle vue et de l'air le plus salubre. Les églises y sont mal éclairées; mais le peuple n'en est que plus religieux. Un demi-jour, dit-on, favorise la beauté des femmes, on pourroit ajouter, et le recueillement des ames dévotes.

L'ignorance a son siège à Minorque, et le clergé n'est savant qu'autant qu'il le faut précisément pour mettre à profit la cagoterie stupide du peuple.

Aux îles Baléares, les femmes n'apprennent pas à lire, afin de ne point se trouver dans le cas de recevoir des billets doux; ni écrire, afin qu'elles n'en envoyent pas. Mais l'amour est un truchement habile, qui met en défaut la jalousie des hommes. Au reste, si elles possédoient le talent de peindre la parole et de parler aux yeux, elles sont trop discrettes pour en emprunter des secours, le voile de la prudence leur interdisant cette ressource dont elles savent très-bien se passer.

Les hommes font leur cour aux femmes à la manière espagnole. Ils se morfondent pendant toute une nuit sous les fenêtres de leurs maîtresses, et supportent avec résignation leurs mauvais traitemens : ils savent que plus on les maltraite, plus on les aime. Au reste ils ne tardent pas à prendre leur revanche ; car d'amans esclaves ils deviennent maris despotes.

Les marins qui mouillent dans les ports de ces îles, observent une étiquette fort bizarre. D'abord ils ont la prudence de faire prévenir leurs tendres moitiés de leur arrivée : rien de plus naturel ; mais quand l'époux va pour entrer chez lui, sa femme sur la porte le voit franchir le seuil sans paroître s'appercevoir de sa présence. Il est vrai que quelques momens après les deux conjoints se retrouvent, et abandonnés à eux-mêmes ils se dédommagent de la contrainte du cérémonial. Cet usage, dit-on, est un monument de la jalousie qui règne principalement à Minorque.

Le carnaval donne une toute autre physionomie aux habitans de ces îles. Les femmes sur-tout prennent au mot les licences tolérées de ces momens de folie. Après avoir fait pendant tout le jour amende honorable aux pieds des autels, du scandale consacré par ces fêtes profanes, elles s'abandonnent pendant la nuit, en toute sécurité de conscience, à tout ce qu'on se croit en droit de faire, quand on n'a plus de pudeur à conserver ni de remords à craindre.

La danse n'est pas leur plaisir le plus vif ; elles s'en acquittent avec gravité, d'après une musique lourde et monotone et au son de la guittare, seul instrument connu dans l'île. Les hommes ont oublié depuis longtems les exercices militaires dont jadis ils tiroient vanité.

Les femmes ne rendent point le salut qu'on leur donne en ployant les genoux ; elles mettent plus de dignité dans de pareilles rencontres et se contentent d'incliner plus ou moins la tête. Leur baiser les joues ou simplement la main passeroit pour une impolitesse des plus grossières ; car elles se regardent comme de belles roses auxquelles il n'est permis de toucher que des yeux.

Ces Insulaires, sur-tout les paysans, sont extrêmement basanés ; mais les femmes et les enfans ont les traits réguliers, les yeux et les cheveux noirs, et les dents fort blanches.

Europe. L'An 1805. Royau. d'Espagne.



J. G. St Sauveur del. Lachaussée jr sculpt

Dames des Isles Baléares.







J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Paysan & Paysanne des Isles Baléares.

F

VIE
la rive
fit fort
ravelin
six po
deux c
par une
de larg
On
ville de
maison
quatre-
longues
vertes d
fait que
une gra
peuplés
partagé
de ce si
coup d
ville es
culières
que les
le sont
maisons
plaint ,
Les
leur iu

Habitans de Vienne en Autriche.

VIENNE est une ville grande, belle et bien bâtie. Elle est située sur la rive méridionale, ou à la droite du Danube. L'empereur Léopold la fit fortifier et environner de douze bastions avec de hauts remparts, des ravelins, et des fossés larges et profonds : on ne peut y entrer que par six portes, à chacune desquelles il y a un pont de bois qui a plus de deux cents pas de long. Elle est séparée des faubourgs qui l'environnent, par une esplanade ou glacis entièrement découvert, qui a six cents pas de large.

On ne compte qu'environ mille deux cents cinquante maisons dans la ville de Vienne, toutes bien bâties de pierre à six ou sept étages. Les maisons ont des caves et des celliers fort profonds, et elles forment quatre-vingts rues avec dix-huit grandes places de marché. Les rues sont longues, peu larges et mal propres : ce qui, joint aux diverses îles couvertes de bois formées par le Danube, qui s'y partage en cinq branches, fait que l'air n'y est pas bien sain. Mais si la ville de Vienne n'a pas une grande étendue, ses faubourgs en revanche sont fort grands et fort peuplés. On y compte près de deux cents mille habitans. Cette ville est partagée en quatre quartiers, et on y a introduit depuis le commencement de ce siècle l'usage des chaises à porteur et des lanternes. On y voit beaucoup de cafés où les nouvellistes s'assemblent comme à Paris, et la ville est peuplée de toutes sortes d'étrangers. — Mais les societés particulières, les cercles tant soit peu distingués sont en si grand nombre, que les cafés ne peuvent pas être très-fréquentés; en revanche les cabarets le sont davantage. Il n'y a pas de ville où l'on voie plus d'enseignes de maisons publiques. On est très-mal dans les auberges; lorsqu'on s'en plaint, les habitans s'excusent sur la grande hospitalité qu'ils exercent.

Les Viennois ne sont pas très-renommés pour le goût; cependant leur industrie mérite des éloges. Vienne et ses faubourgs renferment un

très-grand nombre de manufactures. La musique y est très-cultivée. Dans nombre de cercles la soirée finit par un concert. Ce goût est répandu jusque dans les classes inférieures.

Les Viennois sont généralement bons et simples dans leurs manières. Si l'on remarque quelquefois une politesse étudiée et une sorte d'affectation à prodiguer les titres et les égards, cela vient de l'habitude de se voir entourés d'agens diplomatiques. -- Leur plus forte passion est le goût de la bonne chère.

Les femmes sont jolies et douces, et conservent souvent leurs charmes jusqu'à un âge très-avancé. Elles ont pour la parure le penchant naturel à leur sexe : leur esprit n'est pas sans culture, quoiqu'elles soient très-restreintes dans le choix de leurs livres.

Vienne n'est agréable que dans ses faubourgs. Dans le faubourg d'Erdberg est une maison de chasse jadis l'auberge où *Richard cœur-de-lion*, travesti en pelerin, fut reconnu comme il tournoit la broche, et arrêté par Léopold, marquis d'Autriche. Vainqueur du grand Saladin, ce roi d'Angleterre resta pendant quinze mois détenu dans une tour, expiant son orgueil et ses violences. Pour le repos de l'humanité, que n'y termina-t-il ses jours ? Mais éblouis de ses actions d'éclat, ses sujets ne crurent pas acheter trop cher la rançon d'un prince, qui cependant les traitoit comme ses esclaves, et qui ne connoissoit d'autre droit que son épée.

Les étrangers qui abondent dans Vienne, s'adonnent aux arts ou font le commerce. -- Les Turcs sont tous réunis dans le même faubourg, et ne peuvent habiter autre part.

L'Autriche est un des meilleurs pays de l'Allemagne. Le Danube, l'Ens, le Traun, la Morawa et plusieurs autres rivières qui l'arrosent, y facilitent le commerce et en fertilisent le terroir. On y recueille du safran, toute sorte de grains, des fruits et du vin en abondance.

Les Autrichiens sont grands, forts, vigoureux, et bons soldats ; ils ont un génie propre aux arts et aux sciences : ceux des villes sont plus civilisés que ceux de la campagne qui passent pour rudes et grossiers.



Europe. L'An. 1805. Emp. d'Autriche.



J. G. St. Sauveur, del. Lachaussée, j.e sculp.t

Homme & Femme de Vienne

en autriche.



Europe. L'An. 1805. Emp. d'Autriche.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée sculp.

Servantes de Vienne en autriche.

H

Les
aussi
tans
demi-
à pein
les jou
sembl
travers
A l
parmi
faisoie
attach
sexe ,
comm
croire
à la tê
Le
sous l
qu'un
son é
tième
la jeu
en Bo
à ses
siècle.
narque
siècle.
Pra
pour p
de sta

Habitans de la Bohême.

Les origines de cette contrée d'Allemagne sont couvertes d'une nuit aussi épaisse que la Forêt-Noire, berceau primitif des premiers habitans de la Bohême. Quelles lumières pourroit-on tirer d'une peuplade demi-sauvage, végétant au milieu d'impénétrables bois, connoissant à peine ses voisins par des émigrations subites, et ne soupçonnant pas les jouissances attachées à l'idée de vivre un jour dans la mémoire de ses semblables. Le peu qu'on sait d'eux est un tissu grossier de fables, à travers lequel on ne sauroit découvrir quelques faits certains.

A l'exemple des anciens Gaulois, les premiers Bohêmiens révéroient parmi eux des femmes consacrées, espèce de Druidesses, qu'ils se faisoient un devoir de consulter dans leurs assemblées nationales. Ils attachoient un caractère divin, un pouvoir surnaturel à la vertu du sexe, à l'innocence d'une vierge. Ils regardoient une fille intacte, comme une espèce de prêtresse inspirée par le ciel. C'est ce qui a fait croire qu'ils se laissoient gouverner par des femmes, qu'ils les plaçoient à la tête de leurs armées et de leurs tribunaux.

Le premier chef mâle dont il soit fait mention dans leurs annales, sous le titre de duc, est un certain Premislas; on assure que ce n'étoit qu'un berger, élu par Libussa, fille de Bruque, pour être tout-à-la-fois son époux et le premier de sa nation, vers le commencement du septième siècle de l'ère vulgaire : ce pasteur prince fit honneur au choix de la jeune fille; et c'est, dit-on, à cette époque que le second sexe céda en Bohême le premier rang à l'autre. Les lois que Premislas donna à à ses sujets, dictées par le bon sens, leur suffirent jusqu'au onzième siècle. Alors cette contrée prit le titre de royaume, et son premier monarque se nomme Ladislas. La couronne fut élective jusqu'au seizième siècle. Mais Ferdinand II la rendit tout-à-fait héréditaire.

Prague, capitale de la Bohême, est une grande et belle ville. Elle a pour principale décoration un superbe pont jetté sur la Moldaw, et chargé de statues de saints. Elle renferme, dans une vieille église, le tombeau

de Tycho-Brahé, célèbre astronome Danois. Rarement les hommes de génie trouvent une sépulture dans leur patrie ingrate.

Il y a beaucoup de misère et de mal-propreté dans Prague, ainsi que dans toutes les grandes villes. Les maisons y sont belles. Hélas! la beauté des édifices d'une capitale suppose quantité de masures et d'indigens: ceux qui bâtissent les palais n'y logent pas; trop ordinairement ils ont à peine de quoi reposer la tête.

Il y a le quartier des juifs à Prague; ils ne sont pas riches, et ce n'est pas leur faute.

La Bohême est divisée en seize cercles; celui de Boleslas n'a rien de vraiment intéressant que la manufacture établie en 1767 à Weiss-wasser, pour l'entretien des orphelins. Au même cercle, au bout de Kosmonos, est une manufacture de coton et de futaine.

A Reichenberg on fabrique 20000 pièces de drap tous les ans.

Dans le cercle de Leutmeritz, Chemnitz est une manufacture, où l'on compte jusqu'à 300 métiers pour la fabrique des bas. On y polit aussi le verre.

A Birckstain on fabrique de la toile cirée, de la futaine, du linge de table; à Hainspach, des rubans de fil, du fil tors, et cette étoffe de coton qu'on nomme guinguans.

A Ober-leutersdorf on manufacture le plus fin drap de la Bohême, sur-tout des Loudrains.

Égra est une ville de quelqu'importance, annexée au cercle de Saatz.

A Hanac, bourg situé en Bohême, sur les confins de la Moravie, on recueille beaucoup de chanvres et de lins; on y fabrique toutes sortes de fils très-estimés, et une forte quantité de petites perruques rondes faites de lins filés, et dont tous les marins du nord font une grande consommation.

La Bohême exporte dans la Lusace et dans l'Etzgebrig du lin, du soufre, des perles artificielles, grenats, pierres fines, plumes, laine, peaux de lièvre environ 400,000 par an; cuirs et peaux de toute espèce, fil, toile, futaine, étoffes de laine, bas, draps et chapeaux, pour 9000,000 florins, année commune.

mmes de

ainsi que
Hélas ! la
t d'indi-
airement

ce n'est

a rien de
s-wasser,
osmonos,

s.
ture, où
n y polit

du linge
étoffe de

Bohême,

de Saatz.
Moravie,
ue toutes
perruques
font une

lin, du
, laine,
espèce,
ux, pour

Europe. L'An 1805. Autriche.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & Femme de Prague en Boheme

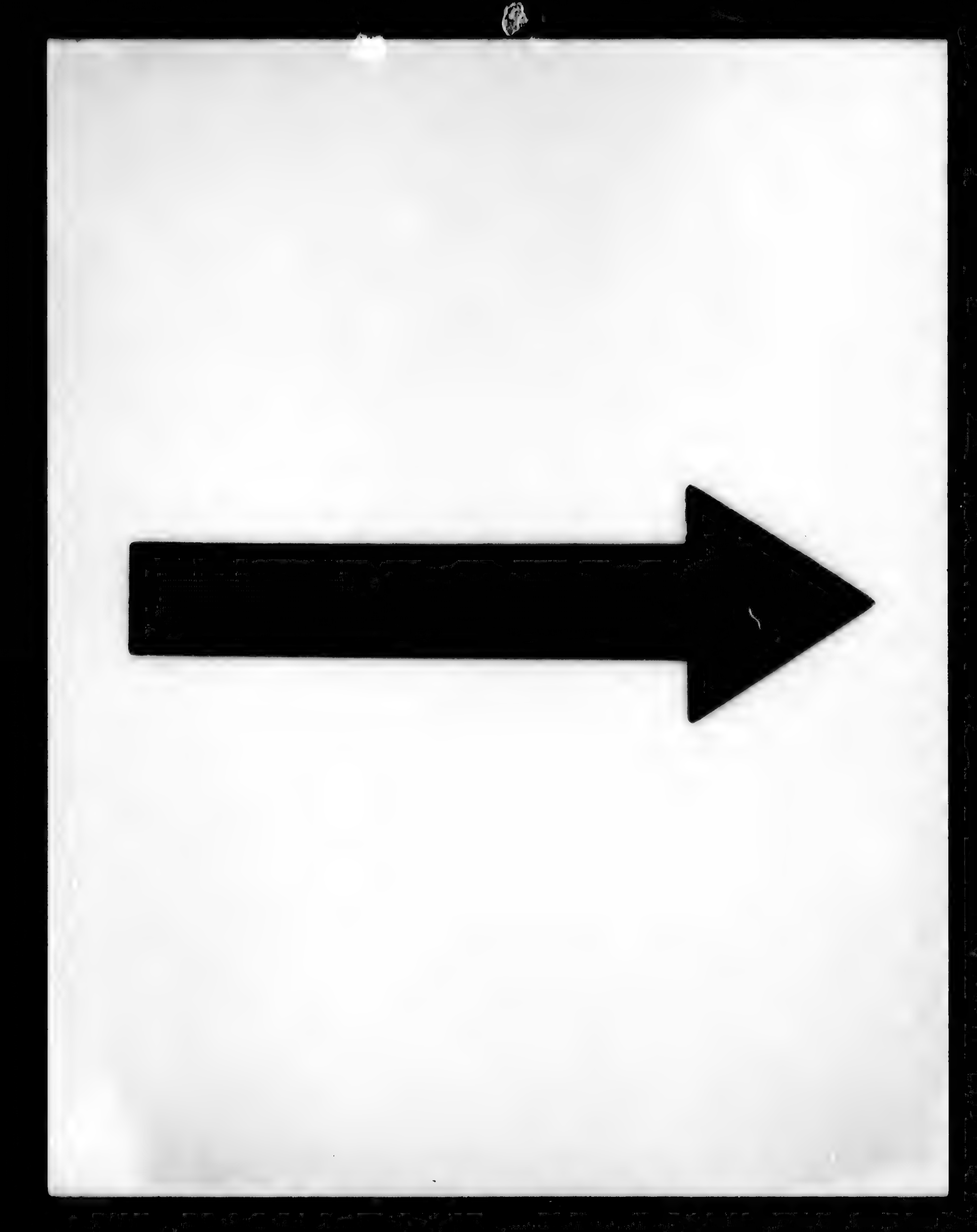


Europe. L'An 1805. Autriche.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Paysan & Paysanne d'Hanac en Bohême.



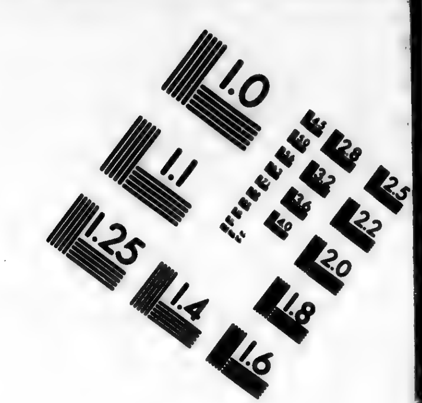
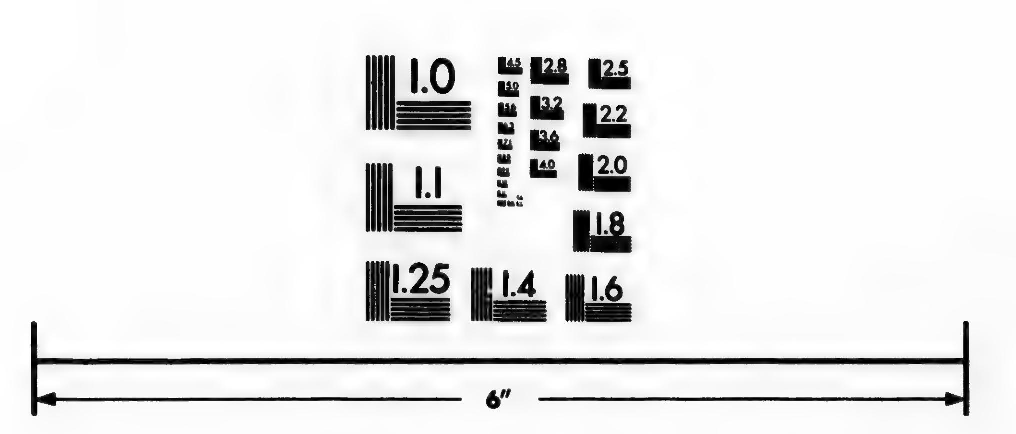


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





I

en

L'Istri
composée
passée da
digne de
ciales et
seule ville
cédé à l'a
ils ne faisa
Il règn
tems à l'en
danseurs
une espèc
Renferm
pendant t
Les faillite
gement de
tel établis
primé ces
spectacle p
le mal; le
moins. Ta
elles servir
dant qu'on
mens, les
se permett
lieu invite.
publics co
nécessaires
cette vue

Habitans de Trieste, en Istrie autrichienne.

L'Istrie autrichienne, fertile en vins, en huile et en grains, est composée du comté de Mitterbourg et de la seigneurie de Castua, passée dans la maison d'Autriche en 1400. Trieste qui aujourd'hui est digne de remarque par sa richesse, l'étendue de ses relations commerciales et la beauté de son port situé dans le golfe de Venise, est la seule ville digne d'être nommée dans l'histoire allemande. Elle a succédé à l'ancienne *Tergestum*. Jadis les habitans étaient libres, mais ils ne faisaient usage de leur indépendance que pour exercer la piraterie.

Il règne à Trieste beaucoup de luxe, lequel fournit depuis longtems à l'entretien d'un théâtre servi autrefois par les meilleurs acteurs, danseurs et virtuoses de toute l'Italie; c'était, à l'imitation de Venise, une espèce de redoute ou d'académie de jeux.

Renfermé dans sa loge, chaque particulier y buvait, s'y amusait pendant tout le spectacle, en sortait ivre, ruiné, ou pire encore. Les faillites de plusieurs bonnes maisons de commerce, et le dérangement de quantité de familles honnêtes furent souvent la suite d'un tel établissement, le fléau des mœurs. — Depuis on a en partie réprimé ces abus, ces excès, et aujourd'hui l'on va à cette salle de spectacle pour s'y instruire en s'amusant. Cependant l'on n'a que pallié le mal; le vice ne s'affiche plus, à la vérité, mais il n'en existe pas moins. Tant que les loges du théâtre de Trieste resteront fermées, elles serviront plus d'une fois de rendez-vous au libertinage; et pendant qu'on étalera sur la scène les plus beaux, les plus purs sentimens, les situations les plus touchantes, au fond de ces boudoirs on se permettra sans contrainte, toutes les licences auxquelles un tel lieu invite. Au reste, du moment qu'une ville s'enrichit, ces lieux publics consacrés à l'amusement des citoyens, deviennent des maux nécessaires qui en préviennent de plus grands. C'est sans doute dans cette vue qu'il s'est encore formé à Trieste un *casin* général. — On

appelle ainsi le rendez-vous, l'assemblée de toutes les danseuses; c'est là qu'elles font assaut de coquetterie plus que de parure. Là, il faut les voir se mettre, pour ainsi dire, sous les armes à l'arrivée des étrangers qui leur y sont présentés, pour peu qu'ils soient recommandables par leur naissance ou le caractère dont ils se trouvent revêtus. La plus froide réserve est le premier accueil qu'on obtient d'elles; mais on les punirait trop si on les prenait à la lettre. La plus intime familiarité succède bientôt à ce premier abord, et en dédommage souvent plus qu'on n'aurait osé l'espérer; l'étranger n'est plus embarrassé que du choix. A peine s'est-il déclaré le *chevalier servant* de l'une de ces beautés rassemblées autour de lui et dans l'attente, qu'une division intestine éclate sourdement et donnerait matière de réflexions à l'observateur neutre, si l'on pouvait jouer ce rôle près d'un sexe qu'embellit encore le desir de plaire. La beauté se hâte de jouir de son triomphe presque sans mystère; et c'est alors qu'on a vu des femmes, même aux yeux du public attentif et malin, quitter le bras de leur mari pour donner le leur à l'étranger surpris lui-même d'être sitôt heureux.

Les artisannes sont plus coquettes que dissolues; leur costume annonce plus de facilité qu'on n'en trouve en effet. Elles ne sont point revêches ni sauvages, mais elles ne savent point agacer; elles sont coiffées à la manière levantine, d'une pièce de toile retroussée sur leur tête en forme de turban: elles portent une ceinture et un corset: les manches de leur vêtement retombent jusque sur leur poignet. Leur habit de dessus tient beaucoup de ceux des Orientaux.

Trieste exploite plusieurs raffineries de sucre, dont l'exportation ne peut avoir lieu que pour l'intérieur de l'Allemagne. On y fabrique toutes sortes de liqueurs, et entr'autres le marasquin qui ne le cède en rien à celui de Venise et de Zara.

FIUME, dont le gouvernement relevait autrefois de l'intendance de Trieste, est aujourd'hui sous l'administration hongroise, toujours dépendante de la maison d'Autriche. Le port de cette ville situé sur le golfe du Carnère, dans la mer Adriatique, est très-achalandé. C'est un entrepôt très-intéressant pour les débouchés de l'intérieur: on y embarque presque toutes les marchandises et denrées de la Hongrie. Comme à Trieste, on y voit plusieurs belles raffineries de sucre. Le sol est très-productif, et on y recueille beaucoup de grains, de vins, et d'excellens fruits.





J. G. S. Sauveur del. Mixelle j. sculp.

Homme & Femmes de Trieste.

H

L
pa
cup
larg
I
peu
émi
trib
ne
fon
si le
lier
les
cach
U
mo
sur
L
che
à ga
de t
ma
rap
ter.
deu
I
tou
C
qu'

Habitans de la Morlaquie.

La Morlaquie qui s'étend le long du golfe de Venise, est située, partie dans la Dalmatie vénitienne, partie dans la Croatie; elle occupe une étendue de pays de vingt-cinq lieues de long sur dix de large.

Les Morlaques qui l'habitent sont composés des restes de différens peuples de l'Illyrie, qui se dispersèrent à l'approche des formidables émigrations des *Slaves*. Quoique l'âpreté des lieux et leur origine contribuent beaucoup à leur caractère rude, entreprenant et téméraire, ce ne sont point pour cela des barbares, des brigands toujours prêts à fondre sur le voyageur qui passe aux environs de leurs montagnes, et si leurs mœurs sont encore sauvages, ils n'en sont pas moins hospitaliers et sensibles aux douceurs de l'amitié; mais jaloux jusqu'à l'excès, les jeunes filles et les épouses nouvelles se retirent à l'écart, ou se cachent à l'abord d'un hôte étranger.

Un étranger qui, par malheur, serait surpris courtisant une femme morlaque, courrait les plus grands risques pour sa vie: les Morlaques sur cet article n'entendent pas raison.

Le premier de tous les arts, l'agriculture, n'est pas le plus avancé chez les Morlaques. Leurs enfans passent leur bas-âge dans les bois, à garder les troupeaux. Dans ce loisir et cette solitude, ils s'occupent de travaux en bois, qu'ils exécutent avec un simple couteau, et d'une manière à prouver la disposition de cette nation à faire des progrès rapides dans les arts. Presque toutes les femmes savent broder et tricoter. Leurs broderies sont assez curieuses et parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe.

Les Morlaques sont très-superstitieux; ils croient fermement, surtout les femmes, aux vampires et aux sorciers.

Quand ils se rassemblent dans une église, on dirait que ce n'est qu'une seule et unique famille; tous frères, ce sont des enfans de la

nature, qui sans distinction, sans observer de rang, se tenant tous par la main, chantent dans la plus grande harmonie un cantique de reconnaissance à l'Etre Suprême. Les fêtes religieuses et champêtres tout-à-la-fois sont accompagnées de baisers fréquens qu'on se donne, qu'on se rend dans toute l'effusion du cœur. On se permet encore de certaines libertés que nous trouverions peu décentes, mais les Morlaques ne les trouvent pas comme telles; ils disent que ce sont des badinages sans conséquence. Aussi c'est dans ces assemblées que les mariages s'ébauchent. Les enlèvemens ne sont pas rares, mais ils n'ont jamais de suites fâcheuses : il arrive rarement qu'un Morlaque déshonore une fille ou l'enlève contre sa volonté : dans un cas pareil elle ferait une belle défense; car dans ce pays le sexe ne le cède pas aux hommes pour la force et le courage. C'est toujours une convention entre les amans pour se délivrer des importuns, ou pour hâter le moment de leur union.

Les femmes morlaques prennent quelques soins de leur personne, pendant qu'elles sont libres; mais après le mariage, elles s'abandonnent à la plus grande mal-propreté, comme si elles voulaient justifier le mépris avec lequel leurs maris les traitent.

Les filles, en signe de leur virginité, portent un bonnet d'écarlate d'où descend d'ordinaire jusqu'aux épaules un voile garni de franges.

Une fille qui donne atteinte à sa réputation, risque de se voir arracher son bonnet rouge par le curé, en public, dans l'église, et d'avoir les cheveux coupés en signe d'infamie. Par cette raison, s'il arrive qu'une fille manque à son honneur, elle dépose volontairement les marques de sa virginité, et quitte son pays natal.

Plus sages que nous dans leurs mariages, les Morlaques pensent comme l'auteur d'Emile : un chef de famille ne répugne pas de donner son propre valet pour époux à sa fille : c'est ainsi qu'en agissaient les patriarches. La convenance du cœur passe avant celle de la fortune ou de la condition, et les deux conjoints promis par leurs parens, ont la liberté de renoncer au choix qu'on a fait pour eux, s'ils ne se plaisent point réciproquement quand ils se visitent. La célébration des mariages se fait avec toute la pompe dont les Morlaques sont

susceptibles. Les cavalcades, les étendards, les instrumens de musique, les présens, les repas, les bijoux, les chansons, les danses, rien n'est épargné.

Prête d'entrer dans la maison de son époux, on présente à la mariée un jeune enfant qu'elle caresse. L'épousée, en entrant dans la maison, se met à genoux, et baise le seuil de la porte. Il est probable que les Morlaques, qui ont eu plus d'une affaire à démêler avec les Romains, leur ont pris cette particularité, ainsi que celle du crible rempli de grains et de menus fruits, que la mariée jette derrière elle par poignées.

Le repas de noces a une singularité; c'est qu'il commence par le dessert, et finit par le potage.

Après soupé, les trois invitations solemnelles à boire finies, on mène l'époux dans la chambre nuptiale, qui est toujours ou la cave, ou l'étable ordinaire des bestiaux; le couple au lit, qui n'est le plus souvent qu'une botte de paille, le parrain écoute à la porte; un coup de pistolet annonce le moment heureux. On célèbre ce grand événement par une décharge générale de fusils, et la chemise de la nouvelle mariée est promenée en triomphe.

Mais la mère est punie si le mari croit avoir lieu de suspecter la vertu de sa femme; on s'en prend avec assez de raison à celle qui l'a élevée. Un des outrages que l'on fait à une gardienne si négligente de l'honneur de sa fille, est de lui donner à boire dans un gobelet percé au fond.

La fête du mariage chommée, tout le bon temps des femmes morlaques passe aussi; leur nouvel état n'est plus qu'une suite de mauvais traitemens: cependant on dit qu'elles ne sont pas fâchées d'être battues par leurs maris, et quelquefois même par leurs amans; mais elles ont quelque chose de plus dur à supporter encore: c'est le mépris, pire sans doute que les coups de bâton. Le plus poli d'entre les maris morlaques, se sert, en parlant de sa femme, de cette formule, *sauf votre respect.*

Jamais un mari ne souffre sa femme dormir sur le même châlit où il repose; la pauvre malheureuse couche à côté, sur le plancher.

Les Morlaques, dans l'intérieur de leurs habitations, ne sont rien

moins que commodément et élégamment : le même toit couvre les hommes, les femmes, le maître, les valets et le bétail ; la porte de la cabane sert en même temps de cheminée.

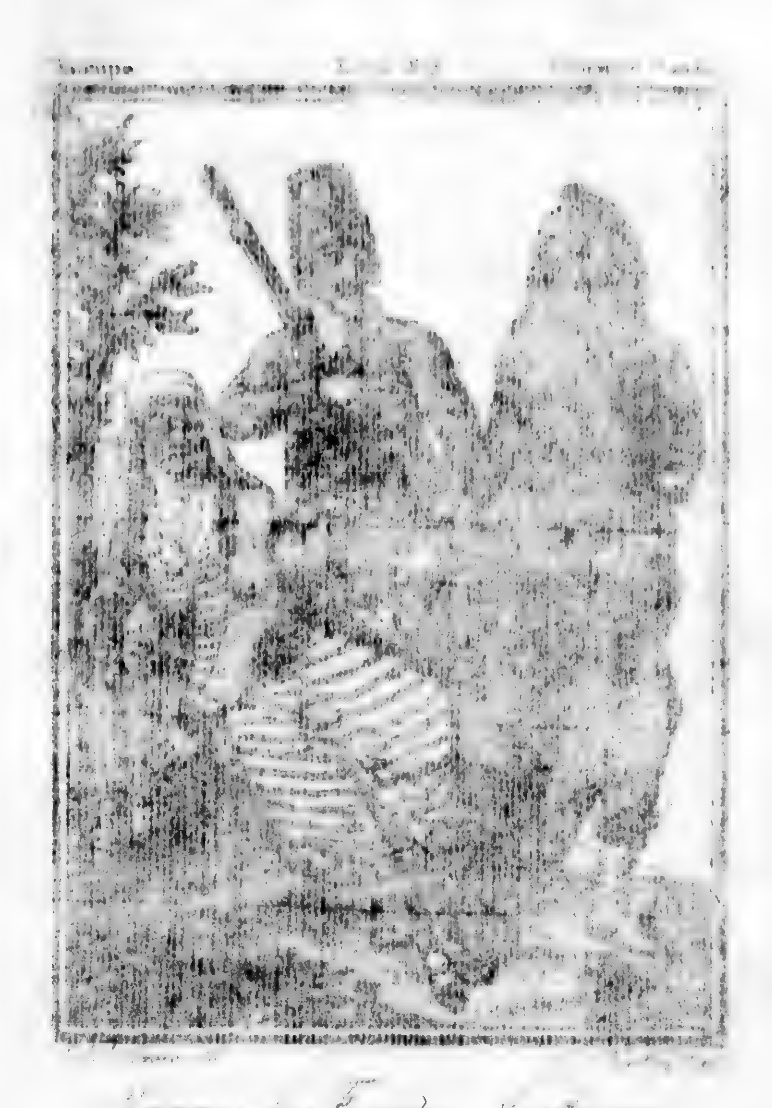
Les Morlaques doivent sans doute encore aux Romains, l'idée singulière de louer des pleureuses pour accompagner jusqu'à l'église le cadavre des morts, recouvert d'une toile blanche. Le retour du convoi est moins triste ; d'amples libations de vin noient le chagrin des buveurs.

Pour marquer le deuil, on laisse croître sa barbe pendant quelque temps, et on se coiffe d'un bonnet bleu ou violet ; les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir, et couvrent de noir tout ce qui est rouge dans leur habillement.

Pendant la première année de la mort, les femmes morlaques vont au moins chaque jour de fêtes faire de nouvelles lamentations sur le tombeau de leurs parens, qu'elles sèment de fleurs et d'herbes odoriférantes ; elles parlent au défunt comme s'il pouvait leur répondre ; elles le chargent de commissions pour l'autre monde, en lui en demandant des nouvelles. Ces scènes de douleur se chantent d'un ton lamentable, et dans un style mesuré.

D'après ce tableau des mœurs des Morlaques, on ne doit pas s'attendre à les rencontrer réunis et renfermés dans l'enceinte des villes fortes ; les endroits où ils se rassemblent en plus grand nombre, n'offrent l'aspect que de quelques villages isolés, et il n'y a que les principaux de ces bourgs qui aient des noms auxquels les géographes ont à peine fait attention.

Les Morlaques parlent les langues illyrienne et esclavonne ; ils sont pour la plupart catholiques romains ; les autres suivent le rit grec.



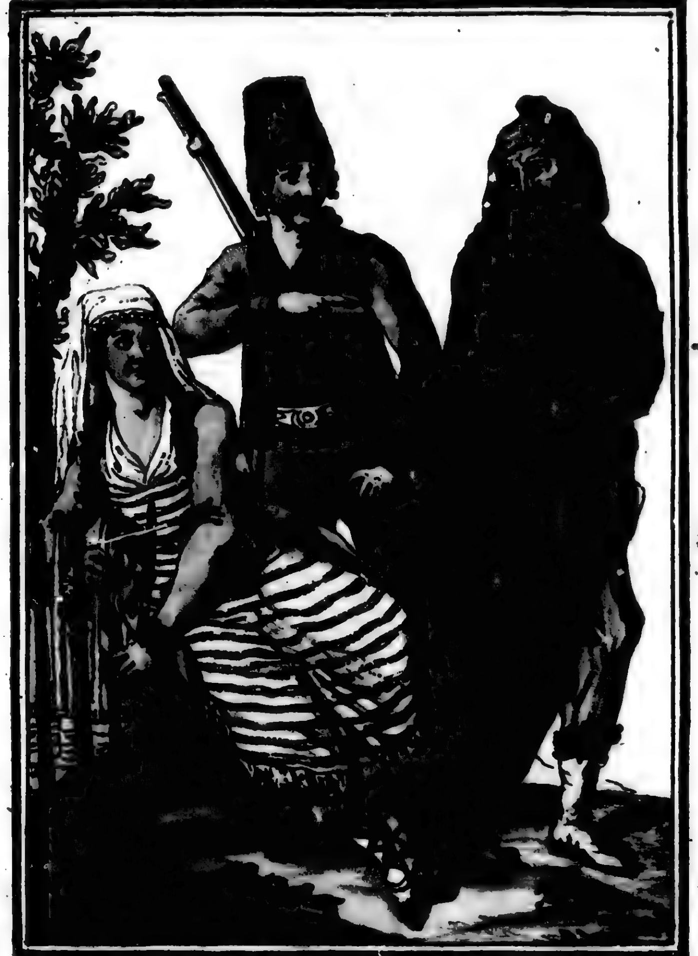
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



J. G. St. Sauveur del. Mixelle j.e Sculp.

Hommes & Femme Morlaques



Habitants de la Stirie.

Trente-deux lieues de long, vingt de large, sont la mesure et forment l'étendue de la Stirie qui, du côté du levant, touche à la Hongrie; à la Carniole au midi; à la Carinthie au couchant; l'Autriche l'avoisine au sud. On distingue la haute et basse Stirie.

La principale richesse des Stiriens est dans leur industrie. Elle fertilise les monts sourcilleux et arides dont le haut pays est hérissé. La main de l'homme supplée à celle de la nature qui n'a presque rien fait pour ce pays. L'inégalité du terrain y rend la charrue impraticable. Les laborieux habitants y transportent dans des paniers l'engrais et la houille nécessaires à la culture du froment, qui n'y réussit pas beaucoup, et du lin qui les en dédommage. La partie du sol absolument sauvage et rebelle à la main du laboureur, n'est pas tout-à-fait perdue; on y recueille en abondance la grande lavande qu'on fait entrer utilement dans le commerce. En sorte que l'habitant de la Stirie, vit content au sein de ses montagnes et de sa famille, et est très-peu tenté d'en sortir. Il ne redoute d'autre fléau que celui de la guerre.

Philosophe sans le savoir, riche en bornant ses desirs, il consent à passer quatre mois de l'année enseveli sous la neige. L'ennui, ce poison lent des grandes villes lui est inconnu. Les devoirs domestiques sont pour lui des plaisirs qui abrègent la longue saison des frimats: doublement heureux, puisqu'il ne doit qu'à lui son bonheur, il ne soupçonne pas un monde meilleur que celui qu'il habite. Il ne se plaint pas de la nature; il ne lui reproche pas de lui avoir fait un don fatal, en plaçant son existence parmi des roches arides et tristes, que son bras a su convertir en jardins fertiles et riants. Comme les Stiriens s'amusent de l'étonnement du voyageur qui, en gravissant leurs rocs, craignait de n'y rencontrer aucune trace humaine! A peine en a-t-il franchi quelques-uns, qu'il se trouve agréablement surpris à la vue des vergers qui s'offrent à lui de toutes parts sur sa route. Là, il repose ses yeux sur du gazon frais, et respire un air pur chargé du parfum des plantes aromatiques qu'on y cultive. Plus loin, des troupeaux bien nourris y couvrent de petites plaines, ou se baignent dans de petits lacs d'eau vive et poissonneuse. Point de terrains en friche.

Sur les côteaux de la Basse-Stirie, on recueille d'excellents vins, les

çhamps sont clos par des treilles de vignes ; ce qui vaut bien nos haies stériles. Les pois, les fèves et le froment s'y récoltent en abondance; mais le paysan ne mange que du pain de maïs : ce grain étant le seul que les percepteurs de la dîme exemptent.

Vingt-six villes et cinq cents châteaux pèsent sur les deux Stiries ; mais elles comptent deux cents villages. Gratz est la capitale de cette double contrée; et Seckam est la résidence de l'évêque, dans un château élevé, dont la tour a été construite aux dépens de plusieurs fabriques anciennes. Les pierres sont couvertes d'inscriptions mutilées. Nos descendants nous rendront sans doute la pareille. Nous l'aurons plus méritée, et nous y perdrons moins peut-être que nos aïeux.

Tous les ouvrages de fer et d'acier fabriqués en ce pays sont très-estimés.

En Stirie, les personnes riches ou de haut rang, ont adopté, comme presque par-tout ailleurs, le costume français. Nous donnons ici celui de la bourgeoisie et des classes inférieures.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Europe. L'An 1801. Autriche.



J. G. Saint-Sauveur Del. Mixelle J.° Sculp.

Homme & Femme de la Stirie.

Habitants de la Hongrie.

Les Hongrois, sortis de *Palus Méotides*, et maîtres de la *Pannonie*, furent d'abord des guerriers farouches, sans civilisation, et ne reconnaissant pour code que la loi du plus fort. Leurs vêtements étaient faits avec de la toile et des peaux de rats sauvages cousues ensemble, qu'ils ne quittaient que lorsqu'ils tombaient en lambeaux. Sur leurs têtes, étaient des chapeaux recourbés, et leurs jambes velues étaient couvertes de peaux de boucs. Comme les Tartares, toujours à cheval, ils servaient d'escortes à leurs familles. On a vu de leurs épouses avoir été successivement filles, femmes et mères, sans avoir une seule fois quitté les charriots. Le don d'une petite idole priapique, auquel la superstition attachait beaucoup de prix, servait à la conclusion des mariages. Le mari se chargeait de cet envoi, et n'y attachait, ainsi que sa future, aucune idée d'indécence.

Les Hongrois furent les descendants de ces Huns, soldats si renommés par leur bravoure, qui n'estimaient dans leur roi que ses talents militaires, sa force personnelle, son intrépidité et les victoires qu'il avait remportées. Aujourd'hui même encore, les Hongrois qui ont conservé quelque chose de la fierté de leurs ancêtres, de ce caractère national qui leur est propre; au jour du couronnement de leur souverain, mettent un sabre dans ses mains: c'est ainsi qu'ils lui rappellent l'engagement qu'il a contracté de défendre la patrie, de protéger ses sujets, de savoir combattre et vaincre. La bravoure fit des saints chez les Hongrois: l'apothéose d'Etienne, apôtre et législateur de la Hongrie, celui du bienheureux *Ladislas*, furent ratifiés par la nation, parce qu'ils joignaient aux vertus religieuses les brillantes qualités des guerriers.

Le sol hongrois n'est point changé; susceptible d'amélioration, on pourrait doubler les produits de l'agriculture, si l'homme des campagnes pouvait être, par des propriétés, attaché à son pays, et si, toujours cultivateur au profit d'un seigneur, il n'était obligé de travailler pour un modique salaire.

La Hongrie a environ 240 lieues de long sur 100 de large. Située sur le Danube, elle est bornée au N. par la Pologne, à l'O. par l'Allemagne, à l'E. et S. par la Turquie. Elle se divise en haute et basse. La haute contient 24 comtés, et la basse 14. Elle est arrosée par le Danube, la Save, la

Drave, la Teisse, et nombre d'autres rivières, qui sont si poissonneuses, qu'on donne le poisson aux animaux.

Bude, capitale de la Basse-Hongrie, ville très-commerçante, fut autrefois le séjour des rois. Les campagnes qui l'environnent produisent des vins estimés et des melons délicieux. Le territoire de Bude ressemble à une vaste serre chaude; les sources d'eaux thermales qui s'y trouvent sont en quelques endroits bouillantes, au point d'y pouvoir cuire un œuf. Ce fut à Bude que la reine de Hongrie, de glorieuse mémoire, échappée de Vienne, vint chercher un asile, emportant avec elle ce qu'elle avait de plus précieux.

Presbourg, ville considérable, est la capitale de la Haute-Hongrie. C'est la résidence du palatin de Hongrie. Elle est sur la rive gauche du Danube, dans un pays fertile et abondant en bon vin et en bétail.

La Hongrie en général est riche en tout ce qui est nécessaire à la vie; les vins y sont excellents, sur-tout celui de Tokay. On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. Le gibier y est si commun, que pour empêcher le dégat qu'il ferait, la chasse est permise à tout le monde. La religion catholique y est la dominante, mais les autres religions y sont tolérées.

La Stirie, l'Autriche et la Moravie bornent la Hongrie du côté de l'occident; au nord, elle est environnée par la Pologne; au midi, elle est limitée par la Turquie Européenne.

Les habitants de la Hongrie portent tous le vêtement des hussards. Les femmes ont la tête recouverte d'un petit bonnet garni de pelleteries; elles portent une petite veste en forme de spencer, garnie très-élégamment de fourrures: le reste de leur costume est pareil à celui de nos dames françaises.



les [illegible] Teisse, et nombre d'autres rivières, qui sont si poissonneuses qu'on donne le poisson aux [illegible].

Bude, capitale de la Basse-Hongrie, ville très commerçante, fut autrefois le séjour des rois. Les campagnes qui l'environnent produisent des [illegible] et des melons délicieux. Le territoire de Bude ressemble à un vaste [illegible]. Les sources d'eaux thermales qui s'y trouvent sont [illegible] bouillantes, au point d'y pouvoir cuire un œuf. C'est à Bude que la reine de Hongrie, de glorieuse mémoire, échappée de Vienne, vint chercher un asile, emportant avec elle ce qu'elle avait de plus précieux.

Presbourg, ville considérable, est la capitale de la Haute-Hongrie. C'est là [illegible] de Hongrie. [illegible] pays [illegible]

La Hongrie en général est riche en tout ce qui est nécessaire à la vie; les vins y sont excellens, [illegible] le Tokay. On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et [illegible]. Le [illegible], que pour empêcher le [illegible], le [illegible] La religion catholique y est la dominante, mais les autres religions y sont tolérées.

La Silésie, l'Autriche et la Moravie bornent la Hongrie du côté de l'occident; au nord, elle est environnée par la Pologne, au midi, elle est [illegible] par la Turquie Européenne.

Les hommes de la Hongrie portent tous le vêtement des hussards. Les femmes ont la tête couverte d'un petit bonnet garni de pelleteries, et portent une petite veste en forme de spencer, garnie très élégamment de fourrures: le reste de leur costume est pareil à celui de nos dames françaises.

Europe. L'An 1801. Possession Autrich.



J. G. S. Sauveur Del. Mixelle Sculp.

Homme & Femme de la Hongrie.

Habitants de Venise.

Soixante-et-douze îles s'élevaient sur les bords de la mer Adriatique ; quelques milliers de *Huns* et de *Visigoths* échappés au sac de Padoue et d'Aquilée que les Huns et les Visigoths venaient de réduire en cendres, vinrent se réfugier sur leurs plages désertes : il y bâtirent des cabanes ; ils se formèrent une patrie, et bientôt, de misérables pêcheurs qui côtoyaient les rivages de *Rialto*, ils ne tardèrent pas à se faire connaître par leur commerce et leur industrie, sous le nom de *Navigateurs de Venise*.

Pepin-le-bref, roi de France, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, et l'exempta du tribut qu'elle payait aux Lombards. L'empereur Léon la rendit indépendante, et lui laissa la liberté de choisir son duc ou doge. Venise devint une des cités les plus riches de l'univers ; sa grandeur s'accrut avec ses richesses ; mais elle avait excité la jalousie des puissances voisines ; sa gloire fut éclipsée à la journée *d'Egnadel*, et la découverte du *Cap de Bonne-Espérance* lui fit perdre le sceptre de Neptune.

Venise est l'une des plus belles, des plus riches, des plus célèbres et des plus considérables villes du monde, en Italie. On y compte 200,000 habitants. Elle est traversée dans tous les sens, d'un grand nombre de canaux bordés de beaux quais, et qui la divisent en une quantité prodigieuse d'îles ; de sorte qu'il n'y a presque pas d'endroits où l'on ne puisse aborder en barques. De quelque côté qu'on y arrive, l'aspect en est également beau et singulier. Les rues y sont fort étroites ; mais comme on n'y trouve pas de voitures, on y marche commodément ; ceux qui ne veulent pas aller à pied, vont en gondoles sur les canaux. La ville est toute bâtie sur pilotis. Son commerce consiste principalement en étoffes de soie, en points, ouvrages de verre et glaces de miroirs, etc., etc.

Le gouvernement de Venise avait des formes républicaines ; elle connaissait le mot liberté ; mais elle ne connaissait point ses douces prérogatives. Les nobles seuls avaient part au Gouvernement, et le peuple était vraiment esclave. Il y avait un doge à *Venise*, qui n'avait que les honneurs de la souverainetë ; c'était lui qui, dans une ridicule, mais magnifique cérémonie, épousait la mer Adriatique. Le conseil des *Dix*, si terrible,

et dont le pouvoir était aussi redoutable que celui du Saint-Office, exerçait toutes les fonctions de l'autorité. Il y avait aussi les *Avogadors*, si chers au peuple.

La république de Venise a, depuis l'entrée des Français, perdu son gouvernement. La paix de Lunéville lui avait donné l'empereur pour maître; elle fut alors soumise aux mêmes lois que les peuples de la maison d'Autriche. Celle de Presbourg l'a réunie au royaume d'Italie.

Le peuple de Venise n'aura plus son carnaval licencieux auquel il s'abandonnait avec ivresse. Cette fête bruyante et bizarre attirait dans la ville une foule innombrable d'étrangers.

Il y a sept salles de spectacle à Venise, ouvertes pendant une partie de l'année. C'est au théâtre de *San-Benedetto* où se trouve l'élite des virtuoses de l'Italie, dans le chant, la pantomime et la danse, que le grand opéra est joué.

Le peuple se livre au plaisir et les grands affectent beaucoup de réserve. Le nombre de femmes publiques était autrefois très-considérable à Venise; il a beaucoup diminué.

Les femmes se mettent avec goût et de la manière la plus voluptueuse; elles portent un jupon noir, ni trop court, ni trop long, garni ordinairement en gaze noire : un corset de couleur à volonté, à manches en amadis, fait valoir une taille svelte et formée de la main des Grâces; un *mezzo* (pièce de taffetas noir plus longue que large, et nouée par derrière), garni de longues dentelles plus ou moins riches, lui enveloppe artistement la tête, et ne laisse voir de la figure que ce qu'il faut pour tourmenter les curieux et les amateurs : une gaze légère couvre l'embonpoint d'une gorge toujours assez belle dans ces climats; leurs bras et leur col sont garnis assez souvent de petites chaînes d'or.

Europe Italie L'An 1801. Possession Autrich.



J.G. St Sauveur Del. Mixelle j. Sculp.

Homme & Femme de Venise.

Habitants du Tirol.

Le Tirol, pris en général, est borné au nord par la Bavière, au levant par l'archevêché de Saltzbourg, la Carinthie, et les États de Venise; au midi, par les mêmes États, qui le bornent aussi au couchant avec la Valteline, le pays des Grisons et la Souabe. Son étendue du midi au nord est d'environ 45 lieues communes de France, et d'autant du levant au couchant.

Le pays, quoique rempli de montagnes, presque toujours couvertes de neiges, ne laisse pas de fournir aux habitants autant de grains qu'ils en peuvent consommer, et ils y recueillent du vin qui est fort bon : les montagnes fournissent des mines d'argent, de cuivre et même d'or, et quantité de chamois : le bétail y abonde. Sa situation entre l'Allemagne et l'Italie y procure un commerce assez vif : l'air du pays y est fort sain, et il n'est pas rare d'y voir des vieillards âgés de cent ans.

Les Tiroliens passent pour industrieux et bons soldats; il sont laborieux et modestes; mais ils ne séjournent pas volontiers dans leur terre natale : sitôt qu'ils peuvent s'expatrier, ils vont porter leur industrie dans des contrées plus en état de l'apprécier. Mais ils feraient peut-être aussi bien de vivre où ils sont nés, car ils ne trouvent presque nulle part le beau privilége dont ils jouissent chez eux : Aux États du Tirol, les payans sont comptés pour quelque chose dans leurs propres affaires, et forment un ordre dont le suffrage est nécessaire pour asseoir une imposition proposée par le souverain : le Tirol est favorisé aussi d'une autre immunité non moins précieuse : il est exempt de la garnison impériale et a le droit de lever des troupes pour sa propre défense.

On desirerait plus d'instruction dans ce pays, mais il n'y a d'université qu'à Inspruck, capitale de tout le comté; belle ville, érigée comme telle depuis 1234.

Le Tirol a fait anciennement partie de la province romaine de Rhétie : il fit ensuite partie de la Bavière et fut connu sous le nom de duché de Méranie, du nom de la ville de Méran son ancienne capitale : il a pris celui de Tirol d'un ancien château taillé en partie dans le roc, et situé sur une haute montagne, auprès des sources de l'Adige : il est partagé en comté de Tirol et en évêchés de Brixen et de Trente. Aujourd'hui une partie du

Tirol est passée sous la domination bavaroise, et l'autre fait partie du royaume d'Italie.

En général, les femmes sont peu distinguées des hommes par les habits: les deux sexes portent des chapeaux de diverses couleurs.

Quant au costume des paysans de ces cantons, le corset de la paysanne est fermé comme une veste jusque sous le menton. — Le paysan conserve les larges haut-de-chausses de ses pères. Il porte toujours une aigrette à son chapeau, un tablier pointu par le bas, et placé fort haut sur son estomac.

Europe Bavière Italie



Homme et Femme du Tyrol

Tirol est passé pour la [illegible] [illegible], et forme [illegible] royaume d'Italie.

En général, les femmes sont peu distinguées des hommes par le [illegible]; les deux sexes portent des chapeaux de diverses couleurs.

Quant au costume des paysans de ces cantons, le corset de la paysanne est [illegible] comme une veste [illegible] sous le [illegible]. — Le paysan [illegible] le large bord de chapeau de sa [illegible]. Il porte [illegible] une aigrette sur chapeau, une [illegible] pointu par le bas, et placé fort haut sur l'estomac.

Europe. L'An 1806. Baviere, Italie.



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme du Tirol.

T
la
à l
der
Pa
serv
d'ou
titre
est
nais
gar
en v
n'eu
Impo
Pa
et 7
10 h
de I
Ja
tant
25 c
vêqu
Cet a
en 1
cette
hono
peut
mon
et pa
Pa
niqu
étroi
corde

Habitants de Passaw.

Trois rivières, le Danube, l'Inn et l'Illz se joignent en un point de la Basse-Bavière en Allemagne. A ce confluent triple, on a bâti, il y a long-temps, trois villes, Innstat, Ilstat et *Passaw*, connues sous le dernier nom, et célèbres dans l'histoire sous celui de *Patava-castra* ou *Patavia.* Les eaux du Danube, principalement les hautes montagnes, lui servent de fortifications naturelles; cependant, elle n'est pas dénuée d'ouvrages de guerre, car cette cité est considérable, tant à cause de son titre d'impériale, que par son évêché suffragant de Salzbourg. Son prélat est prince du Saint-Empire. L'an 1552, on y passa un traité qui donna naissance à ce proverbe français : *c'est la transaction de Passaw, chacun garde ce qu'il a reçu.* Si la maison d'Autriche avait toujours eu ce proverbe en vénération, que de sang humain elle eût épargné! que de beaux pays n'eussent point été ravagés par la guerre! Le duc de Bavière y battit les Impériaux en 1703, et prit la ville l'année suivante.

Passaw est à 25 lieues de Ratisbonne, 32 de Munich, 54 de Vienne et 70 d'Ulm. On met 15 heures pour aller de Passaw à Straubingue, 10 heures de Passaw à Lintz, 34 heures de Passaw à Tyrnstain, 46 heures de Passaw à Vienne, et 110 heures d'Ulm à cette capitale.

Jadis l'évêché de cette province de Bavière était à *Lorch.* En transportant le siége épiscopal à Passaw, on y fonda un chapitre fort riche, de 25 canonicats. Le pape Benoît XIII, l'exempta de la juridiction de l'archevêque de Saltzbourg, dont pourtant il relève toujours pour le spirituel. Cet arrangement conclu en 1718, fut confirmé par une bulle de Clément XII, en 1732; en sorte que l'évêque de Passaw est seigneur temporel, et en cette qualité touche tous les ans 40 mille écus d'Allemagne pour ses honoraires, ce qui est fort honnête, sans doute. Ces petits détails sont peut-être d'un intérêt médiocre pour un Français, mais j'ai voulu rendre mon entreprise véritablement digne de son titre : *Encyclopédie des Voyages*, et par conséquent être utile aux lecteurs de tous les pays.

Passaw donc, l'une des plus considérables villes de l'Empire Germanique, n'en est pas la plus belle. La plupart de ses rues sont tortueuses, étroites et mal-saines; on n'a point, comme à Nancy, en France, usé de cordeau pour les aligner; principalement les rues d'Ilstat et d'Innstat. Celles

de la tierce partie de la ville, qui donne son nom de Passaw aux deux autres, sont un peu plus commodes. Ilstat sur-tout est reserrée entre deux montagnes qui la dominent entièrement. Mais sur l'une des élévations, se trouve le superbe château de l'évêque, lequel jouit de la plus belle vue. Placé sur le donjon, on plonge tout à fait sur les trois villes, dont on voit la disposition respective. Elles communiquent entr'elles par trois pontons, un pour chaque rivière, mais celui d'Ills n'est pas à comparer à ceux de l'Inn et du Danube. Passaw est honorée de l'église épiscopale, qui est d'une architecture admirable; elle est dédiée à S. Etienne, patron de toute l'Allemagne, et principalement de Vienne en Autriche. Elle renferme plusieurs beaux tombeaux de ces évêques. Le palais épiscopal est au dessus.

Les habitants de Passaw sont d'un bon naturel. Les hommes n'apportent pas beaucoup de recherches dans leur costume : qu'on se figure celui de nos fermiers aisés de France. Les femmes sont un peu plus susceptibles de parure, comme par-tout ailleurs. Celles qui sont mariées ne se coiffent pas très-haut, elles sont habillées assez juste, et ont des pans à la manche de leur robe. Les jeunes filles, à l'exception de leur bonnet de poil, ont beaucoup d'analogie avec la manière de se mettre des religieuses.

Europe.

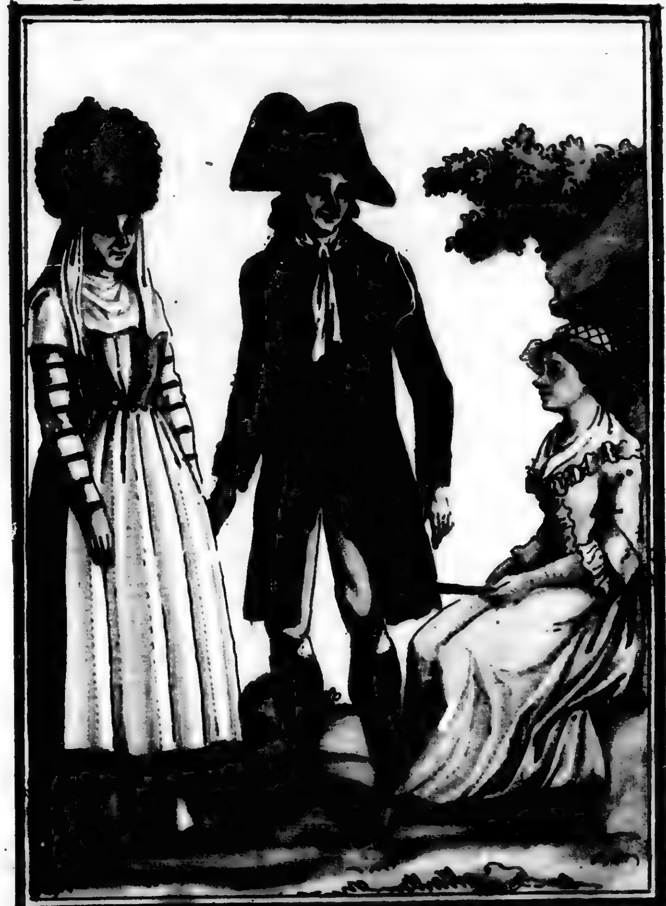


Homme et Femme de [illegible]

[illegible] qui donne son nom de Passau aux [illegible], sont [illegible] sur tout [illegible] entre deux montagnes qui la dominent [illegible]. Mais sur l'une des élévations se trouve le superbe [illegible], duquel jouit de la plus belle vue [illegible] villes, dont on voit [illegible] respective [illegible] par trois pontons [illegible] rivières; mais celui d'[illegible] n'est [illegible] comparable à ceux de l'[illegible] est ornée de l'église [illegible], qui est d'une [illegible] admirable: elle est dédiée à S. [illegible], patron de l'[illegible] principalement de Vienne [illegible]. Elle renferme plusieurs [illegible]; le palais épiscopal est [illegible] de dessus.

Les habitans de Passau sont d'un bon naturel. Les hommes n'[illegible] pas [illegible] de recherches dans leur costume [illegible] de France. Les femmes [illegible] un peu plus recherchées [illegible] par tout ailleurs [illegible] sont habillées assez [illegible] ont des [illegible]. Les jeunes filles, à l'exception de leur bonnet de [illegible], ont beaucoup d'analogie avec le [illegible] des religieuses.

Europe. L'An 1806. Autriche



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femmes de Passau.

a

I
de
pr
qu
ve
me
les
de

cha

de
Ge
sei
liv

tac
der
des
de
la
foi

d'*A*
pa
per
rit
ba
Ba

Habitans de la Bavière.

Les habitans de la Bavière ont une origine gauloise ; ils descendent de ces *Boyens* établis, il y a des siècles, dans la Gaule Lyonnaise, proprement dite. *César* qui les vainquit ainsi que les Helvétiens auxquels ils s'étoient unis, leur assigna pour patrie la contrée qu'ils cultivent aujourd'hui. La ville de Ratisbonne fut bâtie par Tibère ; des Romains envoyés par ce prince y formèrent une colonie ; ils changèrent les mœurs des habitans. La Bavière fut ensuite gouvernée par des comtes, des rois et des ducs.

La Bavière est susceptible de culture. Les parcs des châteaux et les chapitres nobles nuisent à la population et à la fécondité de son terroir.

C'est en Bavière que fut fondé l'ordre de *St.-Georges*, les chevaliers de la Vierge Marie. La légende inscrite au revers de la croix de *St.-Georges* est belle et consolante : *Justus ut palma florebit.* Il faut compter seize quartiers de noblesse pour obtenir l'honneur d'être inscrit sur le livre des chevaliers.

A *Munich*, capitale de la Haute et de la Basse-Bavière, et à *Ingolstad*, l'une des plus fortes places de l'Allemagne sur le Danube, sont deux universités célèbres. Mais ces contrées ont encore pour les illustrer des champs bien cultivés, des manufactures renommées où l'on fabrique de gros draps, des étoffes de laine, de coton et de soie, de velours, de la tapisserie, des bas, etc. Des troupeaux de sangliers erroient autrefois, dit Pline, dans les forêts de la Bavière.

Dans le duché de la Bavière se trouvent enclavés plusieurs petits états d'Allemagne. L'évêché de *Salzbourg* est le plus considérable. C'est un pays fertile, riche en pâturage. Le prince de Salzbourg réunit en sa personne les deux caractères sacrés, la souveraineté temporelle et spirituelle. Aux environs de Salzbourg, dans un village, on trouve des bains médicinaux. La principauté de *Neubourg* est du domaine de la Bavière ainsi que la principauté de *Saulzbach*. On trouve encore dans

cet électorat deux villes remarquables, *Ratisbonne*, qui est très-connue; et *Nassau*, siège d'un autre évêché, qui a une cathédrale, qu'on dit la plus belle église de toute l'Allemagne.

Le cercle de la Bavière est borné au nord par la Bohême et la Franconie; à l'orient et au midi, par le cercle d'Autriche; et à l'occident, par la Souabe.

Les Bavarois ne sont pas toujours bienfaits, mais fortement constitués. Les femmes sont assez jolies.

Les hommes portent la petite veste à la hussarde et le grand pantalon, recouvert par des bottines. Une ceinture de cuir leur ceint les reins, et un large manteau couvre leurs épaules.

Les femmes ont le jupon court; une petite veste leur enveloppe le reste du corps. La tête est couverte d'une calotte d'étoffe noire dont les bords sont garnis de mousseline ou d'une grosse dentelle. Le dessus de cette calotte est rayé et garni d'un galon d'or.



Homme & Femme de [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Europe. L'An 1801. Allemagne.



J. G. S. Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Homme & Femme de la Bavière

L
len
de
gri
lieu
poi
ses
l'El
de p
mai
carr
albâ
de I
B
foire
beau
La
titre
tous
men
more
La
tend
mult
celle
futai
laine
pays

Habitans de la Silésie-Prussienne.

La Silésie-Prussienne se divise en haute et basse; c'est un duché d'Allemagne, l'un des plus grands de l'Europe, borné au N. par le marquisat de Brandebourg et par la Pologne; au S. par la Moravie et par la Hongrie; à l'O. par la Basse-Lusace et par la Bohême. Il a environ 120 lieues de long, sur 40 de large. Il abonde en bled, forêts, pâturages et poissons de toutes sortes. L'Oder est le seul grand fleuve de la Silésie: ses autres rivières sont la Neïsse, le Bober, la Queis, l'Oppe et l'Else. On trouve dans la Silésie des mines d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb et de fer, des diamans, des rubis et autres pierres précieuses, mais inférieures à celles de Bohême. — La Silésie est encore riche en carrières, en pierre de chaux, en charbon de pierre, en marbre et en albâtre. Elle fournit de l'antimoine, du salpêtre, du soufre, de l'alun, de la garance, du vitriol, du mercure et d'autres minéraux.

Breslaw en est la capitale; c'est une grande et belle ville. Entr'autres foires, il s'en tient deux destinées au commerce des laines; on vend beaucoup de toiles fines faites dans le pays.

La Silésie est devenue province prussienne par droit de conquête: ce titre est le premier et le meilleur de tous, puisqu'il exclut et annulle tous les autres. On a toujours raison, quand on peut avoir tort impunément. Cet axiôme en politique n'est pas avoué tout-à-fait par la saine morale; mais la morale n'est faite que pour le peuple.

La Silésie est en possession d'un sol bon par lui-même, et qui n'attend que des bras pour produire presque de tout. On y a peut-être trop multiplié les manufactures. Les plus utiles et les plus étendues sont celles des fils et des toiles peintes à l'eau et à l'huile; des basins et futaines, du linon rayé, uni ou à fleurs; des dentelles, des étoffes de laine, coton et fil; enfin, des draps assez fins, qui portent le nom du pays où ils sont ouvragés. Les Silésiens fabriquent aussi des serges raz,

droguets, bouracans, pannes sur laine, ainsi que des bas et des chapeaux de laine aussi. Ils entretiennent de belles courroyeries.

Les Juifs ont une belle imprimerie à d'Yhrenfart, bourg sur l'Oder; mais il n'en sort pas de chef-d'œuvres.

A Brieg, chef-lieu du cercle de ce nom, et l'une des villes les plus considérables de la Silésie, on fabrique de très-beaux draps fins.

Jean Hus, cet infortuné qui eut, dit-on, les opinions d'un fou, et qui mourut en sage, donna son nom à Hussinetz, village de la principauté de Brieg, bâti par de pauvres Hussites bohémiens, qui en achetèrent le sol des deniers qu'ils avoient ramassés en mendiant. Eux seuls habitent ce petit bourg; ils y vivent tranquilles et ont des mœurs, en mémoire de leur chef, qui en montra beaucoup dans tout le cours de sa vie politique.

Dans la principauté de Javer, aux portes de Hirschberg, sur le mont des Géans, les poëtes de ce canton ont élevé un parnasse qui n'est guères plus célèbre que l'imprimerie juive de d'Yhrenfart. On parle davantage, et on tire plus de profit des manufactures en lin, soie et demi-soie, établie dans les montagnes voisines. L'utile a toujours le pas sur le reste.

Les arcades sous chaque maison à Javer rendent cette petite capitale commode pour ceux qui la fréquentent. On y voyage du moins à l'abri. Nos grandes cités, siège du luxe et de la magnificence, n'ont pas cet avantage. On y sacrifie à l'éclat public, sans s'occuper des jouissances particulières.

A Primkenau, on forge du fer et l'on fait du papier; deux matières qui ont rendu à la société civile bien de bons et de mauvais services.

Sur la petite rivière de Malpana, Askodny, village de la Haute-Silésie, se fondent beaucoup de bombes. On y fabrique aussi des socs de charrue. Les métaux innocens se prêtent à tout ce que la main de l'homme veut en faire.

Les habitans de la Silésie sont industrieux, et amis du travail.

---

des cha-

l'Oder ;

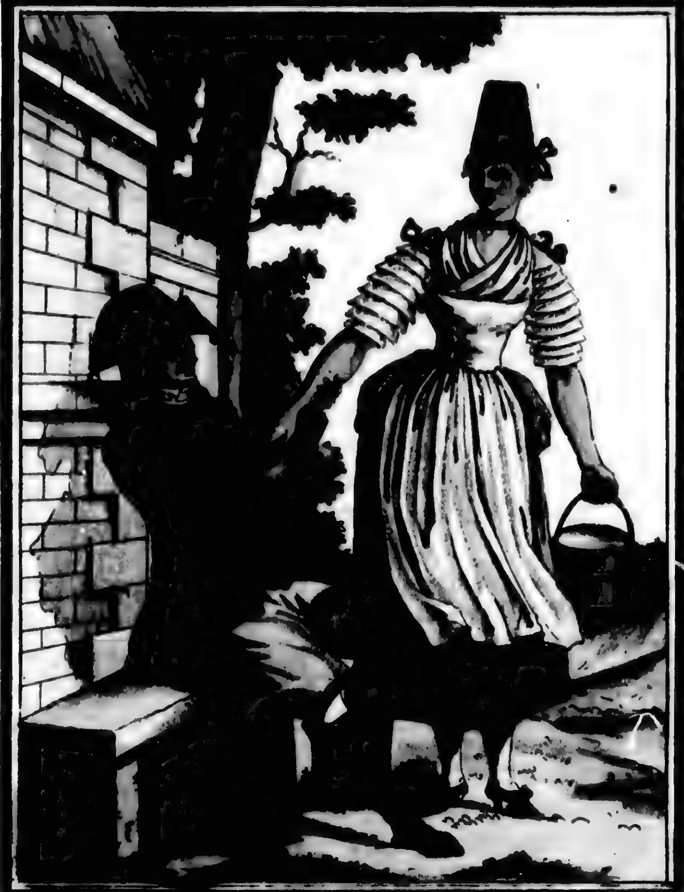
les plus
ins.
fou, et
la prin-
, qui en
iant. Eux
es mœurs,
t le cours

r le mont
qui n'est
On parle
, soie et
oujours le

petite ca-
u moins à
, n'ont pas
ouissances

x matières
s services.
la Haute-
si des socs
a main de

travail.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme de la Silésie Prussienne

I
su
à
su
or
ré
ca
R
li

po
so
pa
V

qu
de
60
be
de
ren
I
Da
car
col
par
abe
se
I
la

Habitans de la Dalmatie.

La Dalmatie est une province d'Europe ayant 112 lieues de long sur 28 de large. Elle est bornée au Nord par la Bosnie et la Morlaquie, à l'Ouest et au Sud par le golfe de Venise, et à l'Est par la Servie. Sa superficie est de 477 milles quarrés. — En 1783 d'après le recensement on y comptoit 467000 habitans. — La principale partie, actuellement réunie au royaume d'Italie, appartenoit aux Vénitiens; Spalatro est sa capitale : l'autre partie, ayant pour capitale Raguse, appartient aux Ragusois, et la dernière est aux Turcs; Herzegovina en est le chef-lieu.

Spalatro est une ville forte, riche est bien peuplée, ayant un bon port. C'est un pays de bonne chère : le gibier, le poisson et la viande sont à très-grand marché. Le commerce qu'on y fait est considérable, parce que les caravannes turques y déchargent leurs marchandises pour Venise.

Raguse est une république; son gouvernement est modelé sur ce qu'étoit celui de Venise, à l'exception que son recteur change tous les deux mois. Elle n'est ni belle, ni considérable; à peine y compte-t-on 6000 ames. Elle a un sénat, un archevêché et un port défendu par un bon fort. Son terrein est stérile, elle est obligée de tirer ses provisions des provinces turques voisines. — Les isles des environs sont fertiles et remplies de superbes palais.

Lussin et Calamota ne sont pas les deux plus grandes isles de la Dalmatie; mais elles sont recommandables par la bonté du sol et le caractère doux des habitans. Lussin particulièrement est hérissé de collines agréables, couvertes de bons paturages et qui conviennent parfaitement aux troupeaux à laine qu'on y élève. Les vallons sont abondans en toutes sortes de grains : la vigne et l'olivier paroissent se plaire beaucoup sur ce sol.

Le port de Lussin, ainsi que celui de Calamota sont de forme ovale : la nature en a fait tous les frais et a réussi. Il est peu d'abris plus

sûrs. Celui de Calamota est vaste et couronné de ruines. — Le sang est très-beau dans ces deux isles : les habitans sont presque tous marins, pêcheurs et agricoles : les femmes presque aussi robustes que les hommes sont de moitié dans leurs travaux.

La langue en usage en Dalmatie est l'illirique : on y professe le catholicisme. Le pasteur qui préside à leur culte a pris le caractére de ses ouailles. Son ministère n'est rien moins qu'épineux et pénible. Les pères de famille ne lui laissent presque rien à faire.

On vante beaucoup les vertus sociales et les avantages de la civilisation. Cependant les habitans de la Dalmatie, qui s'abouchent rarement avec les nations policées de leur voisinage, sont officieux, d'une gaieté décente, d'un commerce sûr, d'un abord prévenant et d'une aménité touchante : ils ont même beaucoup d'urbanité et de délicatesse, et tout cela sans avoir fréquenté nos cercles, nos assemblées et nos spectacles. Rien de plus aimable que la nature quand on la conserve dans sa fleur. Les recherches de la coqueterie, les loix de l'étiquette et les superfluités du luxe ne fournissent pas plus de moyens de plaire que les graces naïves et les mœurs ingénieuses d'une peuplade innocente.

Ces habitans semblent se trouver à ce point desiré par le sage, également distant des grossières habitudes du sauvage ; et des rafinemens politiques des grandes villes. C'est l'homme de la belle nature, de la nature qui n'est point restée à son ébauche et qui ne touche pas déjà à sa dégradation.

Leurs mœurs, comme je l'ai déjà dit, sont douces et pures. Leurs curés trouvent rarement sujet à les gourmander dans leurs sermons. Ils ne leur recommandent que de ne point se lasser de la vie paisible et sans reproche qu'il mènent. Ils les exhortent à ne point quitter leur rivage. Les deux sexes ne sont point confondus dans l'église pendant le service divin ; et quand ils n'y seroient point distingués, la décence n'en régneroit pas moins au milieu d'eux. On est loin du mal, quand on ne le soupçonne même pas.

sang
rins,
mmes

sse le
actére
nible.

civili-
t rare-
, d'une
d'une
délica-
olées et
on la
loix de
moyeus
euplade

e sage,
les rafi-
nature,
che pas

s. Leurs
sermons.
paisible
itter leur
pendant
décence
l, quand



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e Sculp.

Homme et Femme de la Dalmatie

H

L
gol
de l
de c
ferti
quar
Z
à vi
trois
l'île ,
— C
mais
est fo
en tr
Le
habit
camp
plus
ont d
exerc
La
est un
temp
masq
extéri
masq

Habitans de l'Isle de Zante.

L'ISLE de Zante est située au midi de Céphalonie, à l'entrée du golfe de Patrat, dans la mer de Grèce, ou Ionienne, et au couchant de la Morée dont elle n'est qu'à quinze lieues. Elle n'a que quinze lieues de circuit; elle est bien peuplée, et une des plus agréables et des plus fertiles de la Grèce. Les raisins de Corinthe y croissent en grande quantité, et font la principale richesse des habitans.

Zante, capitale de l'île, s'étend le long de la côte; il contient vingt à vingt-cinq mille habitans, tant grecs que juifs: ces derniers y ont trois synagogues. Le château est situé sur une montagne qui domine l'île, et défend contre toute invasion, le port qui est fort bon. — Cette île est sujette à de fréquens tremblemens de terre. — Les maisons n'ont qu'un étage, et beaucoup sont bâties en bois. Le climat est fort chaud. — L'on compte cinquante villages dans l'île, tous divisés en trois quartiers, et dépendans de la ville où réside le Gouvernement.

Les Zantiotes sont très-processifs, et sont peu unis entr'eux. — Les habitans de la ville, qui convoitent toujours le bien des gens de la campagne, ne sympathisent pas avec eux, et chaque jour voit éclore plus de querelles qu'il n'en voit terminer. Ces malheureuses discordes ont donné beaucoup d'importance à la profession d'avocat, qui y est exercée avec distinction par le plus grand nombre.

La pièce principale du costume des femmes et des filles de Zante, est un masque de velours noir dont elles se couvrent le visage en tout temps. L'étranger qui n'est pas au fait de cet usage singulier, regarde ce masque comme un rempart de la beauté, mais c'est précisément cet extérieur si peu galant, qui favorise la galanterie. Munies de leur masque, il est permis aux femmes Zantiotes de sortir de chez elles, et

d'aller partout où bon leur semble, sans en rendre compte à leurs maris, ou à leurs parens. Ce masque leur sert comme de passeport: c'est à l'âge de dix ans que les filles prennent le masque pour ne plus le quitter. — Les femmes et les filles de campagne qui partagent avec les hommes les plus rudes travaux du labourage, remplacent le masque par une pièce de toile dont elles s'enveloppent la tête de manière à n'être point vues. — Serait-ce les hommes qui, par une politique mal entendue, ont ordonné le masque aux femmes. L'expérience au reste a trompé leur attente. Probablement on doit se permettre tout, toutes les fois qu'on a la ressource de l'incognito. Outre cela, un masque noir est d'autant plus commode qu'il dispense de rougir.

Les Turcs se rendirent maîtres de l'île de Zante en 1571. Mais les habitans se donnèrent quelque temps après aux Vénitiens; enfin devenus la conquête des Français qui les ont rendus à eux-mêmes, ils font aujourd'hui partie d'une république que composent toutes les îles qui étaient appelées autrefois Iles Vénitiennes, telles que Corfou, Céphalonie, Sainte-Maure, Cerigo, etc. etc.



[illegible]



J.G. St Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Homme & Femme de l'Isle de Zante.





Paysan et Paysanne de l'Isle [illegible]

Europe. L'An 1801. République.



J. G. S. Sauveur Del. [illegible] Sculp.

Paysan & Paysanne de l'Isle de Zante

L
m
s'e
de
m
pa
de
log
se
y e
bêt
dix
tell
80
fou
Il y
ses
tion
tule
la
y t
V
Ell
cap
le l
me
roy
app
rele
hal

Habitans de la Pologne.

La Pologne étoit autrefois une des grandes puissances de l'Europe ; mais les Russes, l'empereur d'Autriche et la Prusse se sont réunis pour s'en emparer. Ils ont donné les premiers l'exemple du démembrement et de la destruction des royaumes. Elle est bornée à l'occident par l'Allemagne, au midi par la Hongrie, à l'orient par la Russie, et au nord par la Prussse et la mer baltique. Sa longueur est de 233 lieues sur 227 de large ; elle se divise en trois grandes parties, qui sont la grande Pologne, la petite Pologne, et le grand duché de Lithuanie. Chaque partie se divise en plusieurs palatinats ou provinces. L'air, quoique très-froid, y est très-sain. On fait dans ce pays un grand commerce de laine et de bêtes à cornes. Il fournit annuellement à ses voisins jusqu'à quatre-vingt dix mille bœufs. Les fruits, les légumes et les grains viennent avec une telle abondance, que tous les ans on en exporte la charge de plus de 8000 bâtimens. On y recueille de la manne et du kermès. La Pologne fournit beaucoup de cire et de miel, de suif, de goudron et de potasse. Il y a aussi des mines d'argent, de cuivre, de plomb et de vif-argent ; ses bois de construction forment un article conséquent de ses exportations. --- Les principales rivières qui traversent ce pays, sont la Vistule, le Niester, le Nieper et la Dwina. -- La religion dominante est la catholique ; mais les Luthériens et les Calvinistes y sont tolérés : on y trouve beaucoup de Juifs.

Varsovie est une des plus grandes villes de la Pologne et très-peuplée. Elle est la capitale de la Marsovie : on la regardoit autrefois comme la capitale de toute la Pologne, parce qu'elle étoit la résidence des Rois et le lieu de leur élection, et de la convocation des diètes. Le gouvernement alors étoit monarchique et aristocratique : c'étoit de plus le seul royaume de l'Europe qui fût électif. L'endroit où se faisoit l'élection est appelé le *Kolo*. Il est à un quart de lieue de la ville : c'est un champ relevé de tous côtés, et au milieu duquel il y a un toît comme à une halle.

Cracovie est une grande et célèbre ville, capitale de la Pologne. En 1773, elle passa sous la domination de l'Autriche. Elle renferme un nombre prodigieux de Juifs; on y compte 70 à 75 églises, toutes riches et magnifiques : elle nourrit 30,000 ames. En 1794, Kosciusko s'y déclara le chef des Polonais, et voulut rétablir leur indépendance; mais après plusieurs revers il échoua dans son entreprise. Elle est située sur la Vistule, à 60 lieues de Bude, 45 de Varsovie, 72 de Vienne, 270 de Moscow, et 330 de Paris. A deux lieues d'elle se trouvent les fameuses mines de sel, dignes de toute l'attention des voyageurs.

Les Polonais sont robustes, braves, fiers et généreux; les femmes sont belles, gracieuses et aimables.

Samogitie est une des provinces de la Pologne, qui a environ 70 lieues de long sur 50 de large. Ce pays est entrecoupé de montagnes fort hautes, et abondant en bétail et en miel. Les chevaux qu'on en tire sont fort estimés. Les habitans sont grossiers et presque sauvages. Les mères de famille n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour être informées de toutes les allées et venues de leurs filles nubiles, que d'attacher une sonnette à leur ceinture, et de leur faire porter sans cesse un flambeau pendant la nuit; mais on prétend que toutes ces sages précautions ne réussissent pas mieux en ce pays que les verroux, les grilles et les cadenas dans d'autres contrées.

En Pologne, dans les repas on ne fournit pas de serviettes. Pour en tenir lieu, on attache autour de la table une large et grande bande de toile empesée. — Quand on danse, on étend sur le parquet un grand tapis de drap rouge. Aux obsèques, le drap mortuaire est de velours noir avec une croix de satin rouge au milieu. Si le défunt n'a pas été marié, les parens accompagnent le corps, vêtus d'étoffes rouges. A la tête des convois marche un domestique, vêtu des plus beaux habits de son maître. Les défunts, ne pouvant rien emporter avec eux, veulent du moins avoir la satisfaction de se faire suivre de ce qu'ils ont eu de plus précieux, et couvrent de leurs riches dépouilles la tombe dans laquelle ils entrent nus.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Europe. L'An 1805 Prusse, Russie, Autriche.



J. G. St Sauveur del *Lachaussée jne sculp*

Homme & Femme de Pologne

Habitans du Portugal.

Lisbonne, nommée *Olissipo* en latin, capitale du royaume de Portugal, se trouve dans l'Estramadure, l'une des six Provinces qui composent le Portugal. Elle est située sur le bord septentrional ou à la droite du Tage, à quatre lieues de l'embouchure de ce fleuve, dans la mer. Elle est ancienne et a été colonie Romaine, sous le nom de *Felicitas Julia*, mais du reste son origine est fort obscure. — Elle est construite en amphithéâtre le long du Tage, sur sept collines ou petites montagnes, dans l'espace de deux lieues : on lui en donne six en y comprenant ses faubourgs. On y entre par vingt-six portes, et on y compte environ quarante mille maisons. Les Français, les Anglais et les Hollandais y ont des Consuls, et il y a beaucoup de familles de ces trois nations qui y sont établies : on y voit d'ailleurs des gens de toute couleur, des noirs, des blancs, d'olivâtres et des basanés, parce qu'il y a un grand nombre d'esclaves africains qui se vendent publiquement dans les marchés, dont on se sert pour domestiques, et qui, par leurs différentes alliances, forment diverses nuances dans la couleur des habitans. Les rues de Lisbonne sont étroites, raboteuses et mal-propres, et comme il faut toujours monter ou descendre, on y voit très-peu de carrosses; mais on se sert de litières, et il y en a un grand nombre. Le climat est doux et tempéré, et presque toutes les maisons ont de beaux jardins : on y voit de grandes places et beaucoup de beaux édifices.

Le port de Lisbonne est excellent, il a une lieue d'étendue, ce qui contribue à rendre cette ville une des plus marchandes de l'Europe. Les plus gros vaisseaux y peuvent aborder, ils y sont en sûreté. Les Portugais sont polis, généreux, bons soldats et économes, mais vindicatifs; quoique jaloux de leurs femmes, ils sont très-sociables. Ils

portent toujours un manteau, et diffèrent peu de l'espagnol pour le costume. Ils ont naturellement de la sagacité pour les sciences, de l'habileté pour le commerce, et de l'intelligence pour la navigation : ils sont hardis et entreprenans sur mer, et ce sont eux qui les premiers ont fait le tour de l'Afrique, route inconnue jusqu'alors. — En général les Portugais ne sont pas de beaux hommes. Leur taille est médiocre, leurs traits sont communs, mais leur visage, presque toujours brun, a de la physionomie, et leurs yeux ont beaucoup d'expression. Ceci peut être appliqué aux femmes comme aux hommes, aux nuances près qu'occasionne la différence du sexe. Elles ont, par exemple, les yeux beaux, les cheveux noirs et longs, la jambe fine et le pied petit. Plus sédentaires, elles ont le teint moins basané; moins actives, elles ont aussi plus d'embonpoint : enfin elles pèchent par excès là ou l'on reproche aux femmes du Nord, aux Anglaises surtout, de pécher par défaut; elles ont trop de gorge. — Les Portugais ont peu de considération pour leurs femmes, quoiqu'ils feignent avoir pour elles beaucoup d'attachement. A Lisbonne, la plus grande partie a des maîtresses, aussi leurs femmes souvent se permettent d'avoir des amans. Il semble même que ce penchant qui entraîne un sexe vers l'autre, soit ici plus irrésistible qu'ailleurs. Il est peu de pays où il soit si facile de nouer une intrigue, où elles soient à proportion si multipliées. La nature y est si précoce, que le cœur y parle long-temps avant que la raison ait pu faire connoître les dangers que l'on court en écoutant sa voix, et il ne faut guères, pour se faire bien venir d'une personne qui n'a pas d'amant en titre, que lui faire une simple déclaration.



[illegible]

[illegible]

Europe. L'An 1804. Portugal.

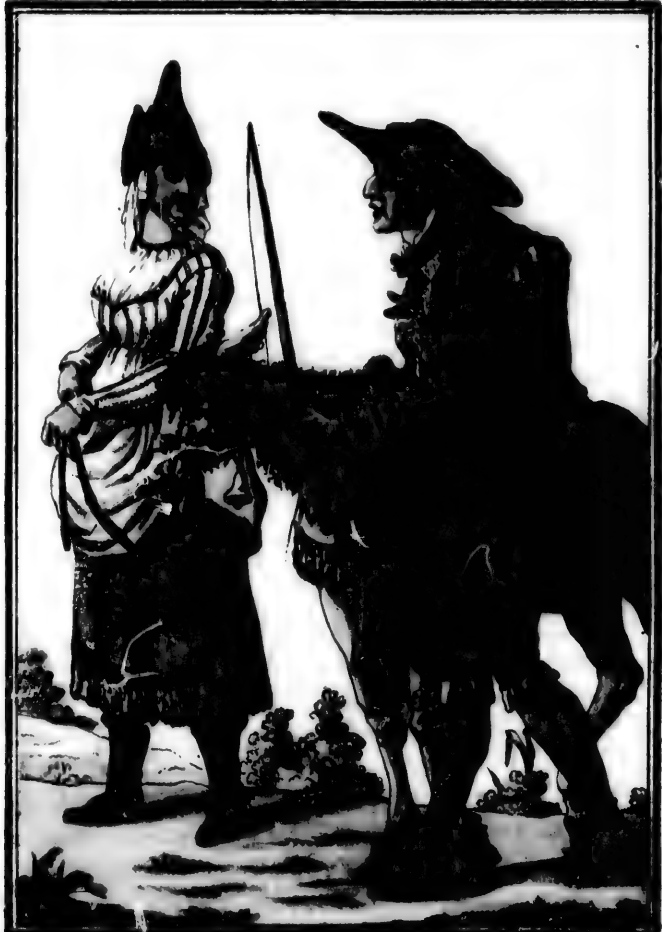
J. G. St Sauveur del. Mixelle J.e sculp.

Homme et Femme de Lisbonne.





Europe. L'An 1804. Portugal.



J. G. S.t Sauveur del. Mixelle j.e Sculp.

Paysan & Paysanne des environs de Lisbonne.

i
g
a
e
I
p
n
lo
ra
en
et
gé
d'e
for
—
sor
soi
cau
vil
lan
—
A
cap
flor
Le
des
un
tou
l'un
des
tout
cep
l'usa

Habitants de la Hollande.

La Hollande, proprement dite, est la principale des Provinces ci-devant Unies, et qui étaient au nombre de sept. Elle s'avance en forme de presqu'île dans la mer du Nord ou d'Allemagne, qui la borne au couchant et au nord. Le Zuyderzée la borne au levant, avec le territoire d'Utrecht, et elle a la Gueldre avec le Brabant Hollandais et la Zélande au midi. — La Hollande est partagée, vers son milieu, en deux parties à peu près égales, par le golfe d'Ye, et par un isthme qui est entre ce golfe et la mer d'Allemagne. — Le terrain de la Hollande est par-tout plus bas que la mer et que le courant des rivières : ce n'est qu'une prairie continuelle qui n'est garantie de submersion générale que par les dunes, et par les digues qu'on entretient avec un grand soin. Il est traversé par les embouchures du Rhin et de la Meuse, et par un grand nombre de canaux. — Le territoire étant généralement humide et marécageux, on y sème peu de grains et en peu d'endroits; presque tout le pays est employé à nourrir des vaches, qui en font la principale richesse par le beurre et les fromages qu'elles donnent. — On tire de Hollande une grande quantité de belles toiles; mais ces toiles sont tirées écrues des pays voisins, et blanchies à Harlem. Quoique le sol soit ingrat, il n'y a pas de pays au monde plus abondant et plus riche, à cause de son grand commerce : on s'y procure de tout. Des villes et des villages magnifiques se touchent. Amsterdam en est la capitale. Les Hollandais sont économes, attachés à leur commerce, et jaloux de leur liberté. — Les femmes sont modestes, et fort appliquées à leur ménage.

Amsterdam, l'une des plus belles villes des Provinces-Unies, est la capitale de la Hollande. Elle est grande, riche, peuplée, et l'une des plus florissantes de l'Univers. — Les murailles sont hautes et bien fortifiées. Le pont qui joint le rempart d'un côté de l'Amstel à l'autre, est un des plus beaux morceaux d'architecture qu'il y ait dans le pays. — Il y a un grand nombre d'églises très-belles, des hôpitaux pour les personnes de tout âge, de tout sexe, de toute religion et de tous pays; deux synagogues, l'une pour les Juifs portugais, et l'autre pour les Juifs allemands. — Une des causes qui ont le plus contribué à peupler Amsterdam, et en général toute la Hollande, c'est la tolérance publique de toutes sortes de religions; cependant la protestante est la seule dominante, la seule qui puisse avoir l'usage des cloches, et des édifices qui aient l'extérieur d'église. — La

Maison-de-Ville est un édifice superbe. La Bourse est encore un des plus beaux ornements de la ville. Le port est un des plus grands et des meilleurs de l'Europe.

La province de Hollande est maintenant divisée entre les départements du Rhin, du Texel et de l'Amstel de la République Batave, et Amsterdam est la capitale du département de l'Amstel. Cette belle ville fut prise par les Français, le 21 janvier 1795.

Le terrain sur lequel Amsterdam est assis est mouvant, marécageux : aussi toutes les maisons sont-elles bâties sur pilotis. On évalue à plus de trois cent mille le nombre de ses habitants. — Rien de plus agréable que son aspect au premier coup-d'œil. Un grand nombre de canaux la traversent; plusieurs même sont assez larges et assez profonds pour porter de grands vaisseaux avec leur charge. On peut aller en barque sur tous les canaux, et l'on trouve, dans la ville, plus de quatre mille ponts de pierres. Tous ces canaux sont ornés, de chaque côté, d'un grand quai bordé de plusieurs rangées d'arbres. Entre ces quais, il y en a un également planté d'arbres, qui a une demi-lieue d'étendue : il est le long du port, et sert de promenade.

Rien de plus simple que l'habillement et l'ameublement des Hollandais; c'est là qu'on peut y voir la propreté dans tout son empire : tout y est lavé et essuyé chaque jour, le plancher, les murs, les latrines même. Cette propreté a quelque chose de si riant, qu'elle parvient même à déguiser la misère du pauvre. En général, les femmes, quoique petites, sont belles, mais sans expression; bonnes, mais dépourvues de sensibilité. — Les hommes sont bons époux et bons pères. L'intérieur de leur ménage offre cette union qui devrait toujours exister entre le mari, la femme et les enfants. — On y fait peu de bruit. Pensif plutôt que réfléchi, le Hollandais fume gravement sa pipe, boit du thé, et dit quelques mots de temps à autre. Au reste, rien de plus actif que ce peuple : il ne se donne aucun repos, il sait mettre tout à profit. Il s'est créé une patrie sur le fond de la mer même; il la dispute encore aux flots : il va chercher les richesses qu'il n'a point; il oblige les autres nations, et vit des services qu'il leur rend; enfin il doit tout à son activité et à son industrie.



[illegible]

Europe. L'An 1806 République



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne Sculp.

Homme et Femme de la Hollande



Habitans de la Frise hollandaise.

LA Frise qui tire son nom du mot *Frissen*, (en Saxon, creuser, remuer la terre) annonce par ce nom même le caractère de ses habitans. Le sol qui les porte leur appartient bien légitimement, car on peut dire qu'ils ont été obligés de se créer une patrie. Les Frisons sont une preuve frappante que l'homme libre peut tout ce qu'il veut. Les travaux et les soins de ces hommes qui ne travailloient que pour eux, convertirent des lagunes inféconds, en campagnes fertiles et en gras pâturages. Du sein des marais on vit sortir onze villes et trois cent cinquante bourgs entrecoupés de canaux favorables au commerce; la liberté seule faisoit ces prodiges, et les conserve encore.

La Frise est une des Provinces-Unies, bornée au N. par la mer, à l'O. par le Zuiderzée, au S. par le même, et par la seigneurie d'Over-Yssel, qui la bornoit à l'E. avec la seigneurie de Groningue.

Cette province forme à présent le département de l'Eems de la république batave.

Il y a à Leeuwarde une manufacture de belles étoffes et de toiles de la plus grande finesse: l'aune coûte douze gourdes, à-peu-près 48 sols de France. Le commerce qui s'en fait est très-considérable.

C'est à Balswend, ville créée ainsi que la précédente en 1190, que l'on fabrique les *sayettes* de Frise.

Il n'y a point de religion dominante dans la Frise, la tolérance y a lieu dans toute sa plénitude; cependant la communion mennontie paroît y dominer. La Frise fut tout-à-la-fois le berceau du réformateur et de la secte. Simon Menno y naquit, il y exerça avec édification les devoirs de curé, et fut généralement aimé de tous les habitans.

Mais les principes simples des Anabaptistes convinrent mieux à un cœur dégagé de préjugés: aussi écouta-t-il ses nouveaux maîtres avec intérêt et se fit bientôt à son tour écouter avec plus d'intérêt encore;

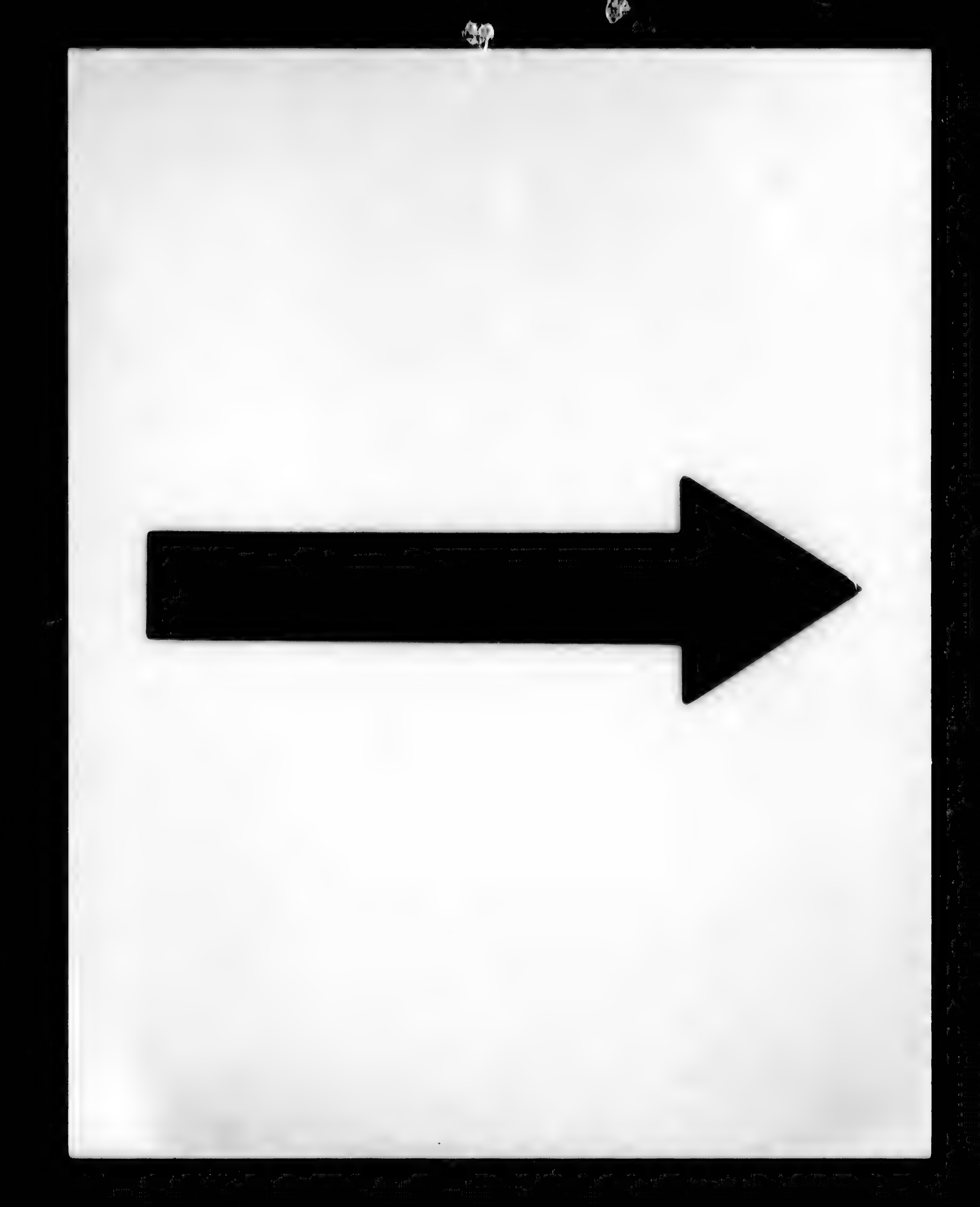
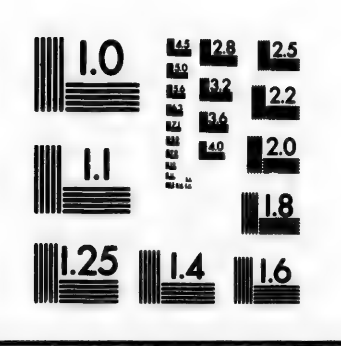


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

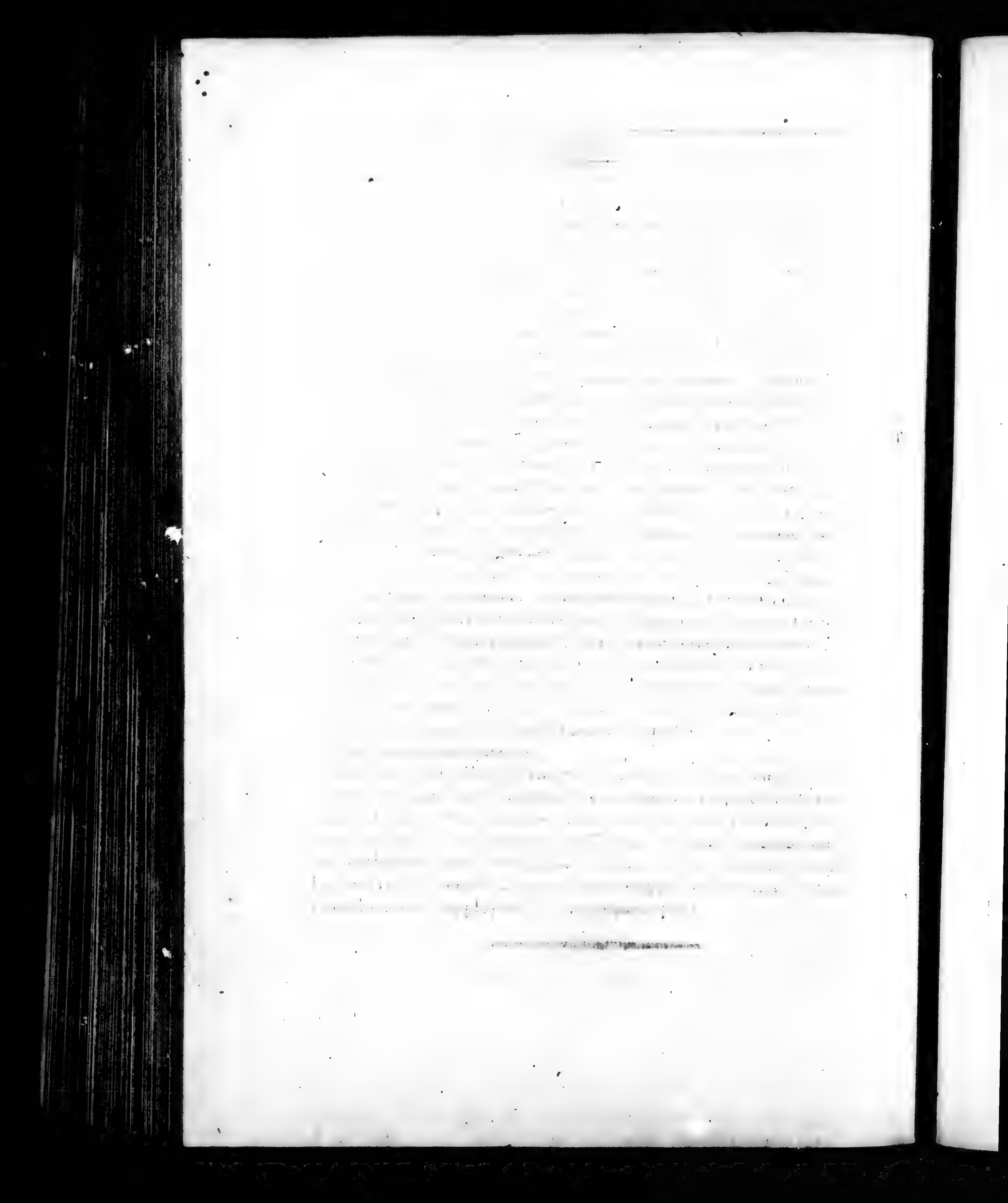


il ne tarda pas à dépasser son maître lui-même, lorsqu'il motiva la nouvelle profession de foi qu'il venoit d'embrasser : une nation dont le caractère dominant étoit l'indépendance, devoit facilement adopter des principes de tolérantisme présentés avec une éloquence soutenue par des mœurs pures et les lumières relevées de celui qui les propageoit. Aussi Menno fut-il bientôt aimé de ceux qu'il persuadoit, et les dogmes qu'il prêcha dans ses écrits sont loin d'être incendiaires ; sa morale douce et paisible défend à ses disciples le port d'armes, et sa probité scrupuleuse leur défend de même l'usage de la prestation de serment dans les tribunaux ; arme sacrée, mais trop redoutable dans les mains des hypocrites et des fanatiques. Le fond de cette morale sacrée est la plus rigoureuse *égalité* : point d'exception, point de distinction, point de ces privilèges liberticides ; dans aucun tems, en aucun lieu, sous aucun prétexte, un homme n'a de droit sur un autre homme ; et affecter la plus légère autorité sur ses semblables étoit, aux yeux de ce *bon montagnard*, un crime de lèze-humanité au premier chef, etc.

La nature et la raison ont indiqué aux habitans de quelques contrées de la Frise un usage digne des beaux jours de la Grèce. Le matin du jour des noces d'*une fille*, ses compagnes s'empressent de former avec des branchages fraîchement coupés un berceau de verdure au-dessus du chevet du lit nuptial : elles semblent indiquer que la verdure fut le premier autel de l'amour ; ensuite, chargées de corbeilles de fleurs, elles accompagnent les époux jusqu'au temple, en semant *des roses blanches* sur la tête de la mariée. Au retour de la cérémonie, l'épousée reçoit des mains de ces jeunes filles une couronne *de roses rouges* qu'elle garde sur elle jusqu'au soir, et qu'elle conserve jusqu'à ce qu'elle ait obtenu les honneurs de la maternité.

Cette fête, qui n'a pas lieu pour les veuves qui se remarient, ressemble à l'usage pratiqué autrefois en France, et particulièrement à l'Hôtel-Dieu de Paris, où les sœurs novices avoient l'habitude de parsemer de fleurs la couche virginale de leur ancienne compagne qui faisoit profession, de la ceindre de verdure, et d'y suspendre des guirlandes avec des nœuds de ruban : cette image douce et fraîche est infiniment mieux employée pour des jeunes époux.







J. G. Fr. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme et Femme de la Frise

I

fu
du
de
qu
su
be
H

le
se

ép
po
in

ro
et
dé
le
to
l'I
H

co
na
O
d'
a

Habitans d'Hambourg.

Hambourg est une des plus anciennes villes de l'Allemagne ; elle fut fondée par Charlemagne : elle est une des anséatiques faisant partie du cercle de la Basse Saxe, dans le duché de Holstein dont elle est indépendante ; sa situation est sur la droite de l'*Elbe*. La rivière d'Alster qui vient du Holstein traverse la ville par des écluses, et va se jetter ensuite dans l'Elbe ; elle étoit république en 1292. Elle a le port le plus beau, le plus spacieux, qui renferme près de 57,879,000 pieds quarrés Hambourg a deux faubourgs, dont l'un se joint à la ville d'*Altona*.

Il y a un sénat composé de quatre bourguemestres et de vingt conseillers, dont dix sont lettrés et dix de négoce, de trois syndics et d'un secrétaire.

Depuis 1790, la population y a considérablement augmenté ; à cette époque, on n'y comptoit que 95,000 habitans ; l'émigration en avoit porté le nombre à 140,000 aujourd'hui ; elle ne renferme que 120,000 individus.

Dix années ont élevé Hambourg au rang des premières places de l'Europe. C'est à sa position qu'elle doit cet accroissement rapide de fortune et de prospérité. Elle étoit devenue le dépôt du commerce anglais qui déposoit dans ses magasins les marchandises, les richesses de l'*Inde* et les produits de l'industrie anglaise ; c'est à cette cause que l'on doit surtout attribuer ces fortunes rapides et prodigieuses qui ont dû étonner l'Europe entière, et qui depuis ont eu tant d'influence sur les mœurs des Hambourgeois.

Hambourg qui passe, à juste titre, pour une des plus riches, des plus commerçantes places de l'univers, reçoit des marchandises de toutes les nations du midi de l'Europe, qu'elle exporte ensuite dans tout le nord. On y trouve de superbes rafineries de sucre et de riches manufactures d'indiennes. On y envoie des navires pour la pêche de la baleine. On y a établi une banque sur les bases de celle d'Amsterdam, qui sert de

caisse générale aux négocians et qui se paient par revirement de parties. En 1769 les habitans ont été affranchis du droit d'aubaine en France.

Hambourg a vu, depuis peu, s'élever dans son sein de superbes bâtimens ; mais il y reste encore beaucoup de vestiges de l'ancienne manière de bâtir. La ville est située au milieu de canaux, sur un terrein aquatique ; souvent une partie est inondée, et cet évènement a lieu plusieurs fois dans l'année : des coups de canon donnent alors le signal, et l'on voit aussitôt 8 à 10 mille habitans déménager leurs effets et chercher ailleurs un asyle.

Les bords de l'Elbe rendent cette ville mal saine ; l'air est presque toujours humide et le climat nébuleux. En ce pays, la chaleur ne commence à se faire sentir qu'au commencement de juillet. La ville est toujours boueuse.

On voit au milieu de la ville d'Hambourg un lac de près de 800 pieds de circonférence ; c'est un lieu de plaisir, de promenade pour les Hambourgeois. On voit sur ce lac de jolies gondoles qui n'ont pas l'air triste de celles de Venise.

Les Hambourgeois sont généralement bons, bienfaisans, industrieux, aiment les arts et tout ce qui concourt à l'accroissement du commerce. Les femmes sont jolies, extrêmement descentes, suite du bon exemple et de l'éducation soignée qu'elles reçoivent de leurs parens.

Les personnes aisées, à Hambourg, s'habillent à la française : les hommes du peuple portent un petit gilet, une soubreveste avec un parement, la culotte large de couleur noire et un grand chapeau rond. Les paysans vont au marché avec de larges paniers quarrés-longs remplis de fruits et suspendus à une barre de bois qui se trouve enclavée sur le derrière du col, et qu'ils portent sur les épaules.

Les femmes portent le jupon court, le petit corset noir sans manches ; le bras est recouvert par la chemise artistement plissée. Elles ont la tête recouverte d'un large chapeau de paille d'une forme bizarre, et toujours, comme les hommes, elles portent une ample cravatte noire.



[illegible]

[illegible] (de ce pays) [illegible]

[illegible] de la ville d'[illegible] [illegible] pour les [illegible] [illegible] qui [illegible]

Les [illegible] sont généralement [illegible], tous, [illegible] qui concourt à l'accroissement du [illegible] [illegible], entièrement des [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] à la [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible]



J. G. S. Sauveur Del. Mixelle Sculp.

Paysan & Paysanne des environs de Hambourg

N
to
cô

bi
ter
d'I
ne

cro
gra
pun
lièr
de c
tant
pass
N
Les
croît
étaie
desce
de la
lui v
dant
barba
quelq
trouv
pagne
Le
rées.
lin, e

Habitans de Naples.

NAPLES est le plus grand état de toute l'Italie. Il est environné de tous côtés de la mer méditerranée, en forme de presqu'île, excepté du côté où il confine avec l'état ecclésiastique, vers le nord-ouest.

La nature et l'art se sont comme donné la main pour combler de leurs bienfaits et de leurs chefs-d'œuvres ce royaume et tout son territoire. La *terre de labour* mériterait de préférence sans doute à toute autre province d'Italie la dénomination de *Campania-Félix*, si la présence du *Vésuve* ne mettait un correctif aux jouissances des habitans.

D'après l'esprit religieux, naturel aux hommes, on serait porté à croire que des mœurs pures doivent être le caractère distinctif d'une grande ville, si voisine du châtiment préparé par la justice du ciel pour punir les crimes de la terre. Naples, quoique dans l'attente journalière d'une grande catastrophe, pratique en toute sécurité tous les genres de corruption que nécessitent le luxe et le climat, l'aisance et l'oisiveté; tant il est vrai que les sensations du moment effacent les souvenirs du passé et les craintes de l'avenir!

Naples doit être regardé comme la ville la plus ancienne de l'Italie. Les Cuméens en furent les fondateurs; mais elle ne tarda pas à s'accroître de beaucoup d'autres Grecs; non-seulement de ceux qui étaient à sa portée, c'est-à-dire, de ceux qui avaient fait leur première descente dans les îles voisines, mais encore de beaucoup d'autres venus de la Grèce, notamment d'Athéniens que l'ostracisme et d'autres causes lui valurent. Sa police fut long-tems toute grecque. Cela ne dura cependant que le tems qu'il fallut aux nations italiennes pour sortir de leur barbarie. Ce beau pays, long-tems disputé, tomba au pouvoir de quelques seigneurs normands, puis devint un fisc de l'empire, et enfin se trouve aujourd'hui l'un des plus brillans apanages de la couronne d'Espagne.

Le sol de ce royaume est extrêmement fertile en toutes sortes de denrées. On y recueille deux espèces de chanvre; on y cultive beaucoup de lin, et on en fait des toiles mal fabriquées. La laine y est fine; la soie

sur-tout, quoique sale et mal filée, fait un des plus grands objets du commerce d'exportation. On connaît cette espèce de [illegible] ou de soie, dont la couleur est d'un verd d'olive, et que donne une sorte de moule que l'on trouve sur les côtes de Naples. On en fait des camisoles, des bas, des gants, des bonnets qui sont aussi chauds que ceux de laine, aussi doux que s'ils étaient de soie, et qui conservent toujours leur lustre. Un tableau du commerce de ce pays démontre qu'il reçoit plus de l'étranger qu'il n'y envoie, parce que les manufactures n'y sont rien encore, ou presque rien. Les Français y portent annuellement un assortiment considérable d'étoffes en tout genre, de toiles blanches, d'indiennes et de coton. L'Angleterre y fait passer beaucoup de ses draps, et la Hollande des pelleteries.

L'air est communément bon dans le royaume de Naples, excepté dans quelques cantons, entr'autres dans la Calabre : le terrein y est abondant en bled, en vin, en miel, en cire, en manne et en toutes sortes de fruits; mais la chaleur qui y règne y produit beaucoup d'insectes. Le gibier, le poisson et la volaille y sont en grande quantité, et il y a des mines de fer, de plomb, de cuivre, d'acier, d'alun, de vitriol et de soufre, surtout aux environs du mont Vésuve.

Oisifs et paresseux, les Napolitains sont encore dissimulés et aiment la chicane; mais du reste ils passent pour braves, généreux et bons soldats. Ils ont un génie propre aux sciences et ils les cultivent avec succès.

Les hommes, et sur-tout les femmes à Naples, aiment à briller par l'éclat des habits et des pierreries qui les couvrent. Cette grande ville est remplie de valets richement vêtus.

Naples est un séjour tout entier pour les sens. L'ouie et la vue y trouvent à chaque pas des jouissances complettes. C'est l'endroit de la terre où se fait entendre la meilleure musique : mais l'homme qui pense y est mal à son aise. Il serait mal venu du peuple, et même des grands, s'il prenait la peine d'écrire quelques homélies philosophiques au sujet du miracle de *Saint-Janvier* : et il éprouverait l'adresse des *Lazaronis*, espèce de mendians, faisant le métier de filoux, s'il détournait sur eux l'attention du gouvernement, qui a la faiblesse de tolérer leur existence précaire.

ts du
, dont
e
s ba
, auss
re. Un
tranger
ore, ou
consi-
s et de
Hollande

pté dans
abondant
de fruits;
gibier, le
mines de
ufre, sur-

et aiment
ux et bons
vec succès.
briller par
de ville est

t la vue y
droit de la
e qui pense
des grands,
nes au sujet
Lazaronis,
nait sur eux
ur existence

Europe. Italie. L'An 1805. Royaume

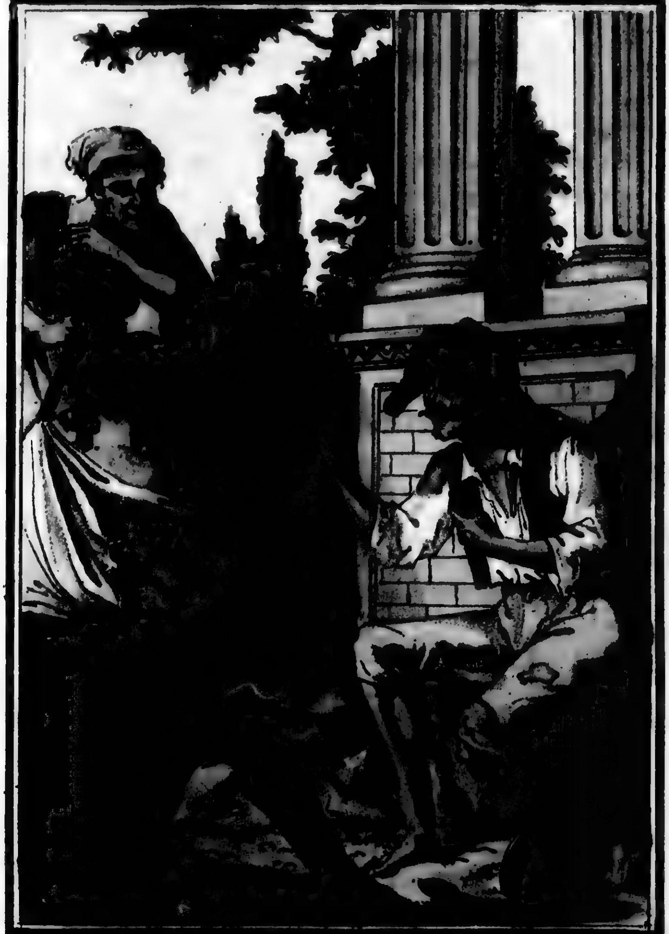


J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.ne Sculp.

Homme & Femme de Naples



Europe, Italie L'An 1805. Royaume.



J. G. St Sauveur del. Lachaussée jne sculp.

Hommes & Femme du peuple Napolitain dits Lazzaronia.

Habitans de Frascati.

Frascati, en latin *Tusculum* parce qu'elle occupe à-peu-près le même terrain que le *Tusculum* des anciens, est une ville située à douze milles de Rome, au sud-est, au pied d'une colline. Elle est petite, mais fort connue par les maisons de plaisance des seigneurs et princes romains. *Frascati* a succédé à *Tusculum*, vers la fin du XIIe. siècle. Des cardinaux y remplacent les consuls.

Les mêmes motifs qui firent tant rechercher la campagne de Tusculum des anciens romains, continuent à attirer aujourd'hui les nouveaux à Frascati. La beauté du ciel, la bonté du sol et la proximité de Rome ont fait élever sur cette riante colline quantité de châteaux, parmi lesquels on distingue sur-tout ceux de Mondragone, de Belvedère de Conti, de Spada et de Pallavicini. La Villa Pamfili est la plus élevée. La Villa Ludovisi est fameuse par ses eaux et son site. C'est le lieu le plus fréquenté dans les *Villegiatures*. Les Romains de nos jours diffèrent de leurs premiers ancêtres; car dès la mi-août ils craindroient de se trouver hors des murs de leur capitale, à cause de ce qu'on appelle le *mauvais air*, occasioné par les approches de la canicule, et purifié par les pluies du mois de septembre. Ce qui a fait prendre deux tems de vacances, ou, comme on s'exprime à Rome, deux *Villegiatures;* l'une avant, l'autre après le mauvais air. La campagne chez les anciens Romains étoit dans toutes les saisons, mais plus particulièrement en été. Sous un climat aussi chaud, on préféroit pour les vacances le tems le plus ardent, par la raison qu'il rend incapable de toute occupation. Les modernes sont passionnés pour les Villegiatures. Tous veulent *les faire*, selon l'expression du pays. Cependant, si on en excepte les meilleures maisons, très-peu de personnes ont des campagnes en propre; mais on en emprunte, ou on en loue, souvent en différens lieux pour les deux saisons. Frascati est le quartier des environs de Rome, préféré à tous les autres lieux. Cette petite ville, si intéressante par les souvenirs qu'elle occasionne, et si agréable par sa situation que le tems n'a pu changer, est

un évêché auquel le pape seul nomme toujours un cardinal. On y compte six couvens d'hommes et un de femmes.

Quant aux talens, Frascati n'a pas tout-à-fait *dégénéré* de Tusculum, puisqu'il fut le berceau de Métastase : ce poëte dramatique, qui fit passer dans la langue et sur la scène italienne les beautés du théâtre grec et français, sans les affoiblir, et qui peignit ressemblant Caton son ancien compatriote et Régulus; en même-tems méconnu des siens, ne trouva que loin d'eux une existence douce, et une sépulture honorable dans la capitale de l'Allemagne.

Frascati et son territoire ne sont pas bien peuplés, et cela ne sauroit être autrement par-tout où se trouvent de grands seigneurs jaloux de posséder de vastes parcs. Le luxe et la vanité sont les fléaux de la population. Les habitans de la ville, hommes et femmes, et les paysans suivent le costume et les modes françaises. Les *contadines fracastanes*, qui, ainsi que les filles de Tivoli, ne sont pas aussi jolies qu'il plaît aux artistes de les peindre ordinairement, portent des manches liées avec des rubans en rosettes; elles tressent leurs cheveux, et couvrent leur tête d'un voile ou mouchoir empesé et ployé par bandes; il est de forme quarrée par-devant; et il leur tombe très-bas par derrière. Ce voile est quelquefois garni de dentelles sur les bords; et il y en a, sur-tout parmi les vieilles, qui le font tomber sur les côtés.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Europe. L'An 1806. Etats du Pape



J.G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Dame et Paysanne de Frascati

Habitans de S.-Pétersbourg.

LA Russie est l'empire le plus vaste et l'un des moins peuplés du globe. Située partie en Asie, partie en Europe, elle est bornée au N. par la mer glaciale ; au S. par la grande Tartarie ; à l'E. par la mer du Japon, et à l'O. par la Pologne et la Suède. Rome, au plus haut point de sa gloire, ne comptoit pas autant de provinces. Alexandre ne parcourut jamais une étendue de pays aussi immense. Un tiers de l'Asie est tributaire du cabinet de St.-Pétersbourg.

Si la liste nombreuse des peuples inscrits sur les registres de la chancellerie Russe est imposante, elle ne soutient pas son importance, après un examen réfléchi. Plus des trois-quarts de ces possessions ne sont que des déserts, ou de chétives peuplades qui errent en liberté et n'entendent parler qu'une fois l'an d'un maître ; à peine en savent-elles le nom ; et elles changeroient de souverain sans s'en appercevoir.

Heureuses de n'être point nées plus près du trône qui les range parmi ses sujets ; elles subiroient la destinée des paysans Russes, lesquels attachés à la glèbe où ils n'ont pas demandé à naître vivent serfs d'un suzerain ; la mort seule peut les affranchir. Semblables aux troupeaux qu'ils engraissent, on les donne en présent, en échange ; on se les passe de main en main, comme les fruits du sol : leur existence est toute passive. L'Europe éclairée offre encore aujourd'hui ce spectacle révoltant, cet humiliant tableau, dans toute sa partie septentrionale.

Une telle constitution n'avoient pas lieu chez les premiers Russes. Scythes d'origine, ils conservèrent assez long-tems le caractère indépendant de cette race antique. Ils élisoient eux-mêmes leurs chefs, quelquefois ils allèrent en chercher un chez leurs voisins ; c'est ainsi que Durick, Suédois de nation, fut élu leur prince au neuvième siècle. Au onzième, le roi Henri I prit pour femme la fille d'un souverain Russe. Au treizième siècle, la Russie fut imposée par un descendant du Tartare Gengis, et paya ce tribut pendant 200 ans. Elle secoua le joug à la fin

du quinzième siècle, et devint une puissance formidable sous Iwan IV, dit *le sévère*, pour ne pas dire *l'inhumain*. Mais en dégageant l'empire des entraves étrangères, le *souverain maître* (1) ou *Conservateur* réduisit en servitude ses propres sujets, lesquels ne s'en ressentent encore que trop de nos jours : enfin Pierre I, ne voulant pas régner sur une peuplade barbare, métamorphosa les Russes ; il n'en fit pas des hommes, mais il eut à cœur de polir leurs fers, et de leur donner un certain éclat. Il eût peut-être donné plus de consistance à son trône et à sa nation, si, au lieu d'étendre une domination déjà beaucoup trop vaste, il eût su se prescrire lui-même des limites. Quant à l'état actuel de la Russie, les contemporains discrets en laisseront porter un jugement à leurs neveux.

Le dénombrement complet des habitans de toutes les Russies se monte à peine à vingt millions d'hommes ; et à peine en compteroit-on un million dignes de figurer parmi les peuples policés de l'europe. Les autres végètent, comme autrefois nos devanciers dans les Gaules du tems des Druides.

Le catholicisme grec est la religion dominante. Le clergé Russe jouit du travail de près d'un million de paysans attachés à son service ; ces paysans ne se rasent point la barbe.

Jadis, les Russes n'étoient qu'agricoles, chasseurs ou pâtres. Aujourd'hui ils sont devenus d'assez habiles fabricans d'étoffes ; ils savent mettre en œuvre la soie et la laine, et la toile de tapisseries. Ils font d'assez beaux velours. Ils tirent leur soie, principalement de la Chine, de la Perse et de l'Italie ; leurs laines, de la Turquie et de quelques provinces de l'empire. On y tient la première de ces productions ; une trentaine de manufactures les emploient, et occupent près de trois mille ouvriers. La laine ne sert qu'à des draps grossiers pour les domestiques et les soldats.

Les Russes exportent diverses pelleteries recherchées, des cuirs rouges et noirs, connus sous le nom de *roussi*, qu'ils apprêtent mieux qu'aucune nation d'Europe, sur-tout à Pleskow, à Jaroslow et à Casrom. On leur passe en échange des étoffes de laine, de soie, des indiennes et toiles de coton, toiles fines, etc. Le commerce intérieur est assez considé-

(1) Significations du mot Tzar, qu'on donne à Iwan IV.

rable : on traite avec la Chine, par Caravanes. On lui porte des peaux; elle donne des peaux de tigres et de panthères, des toiles de coton, des étoffes de soie, etc. La Perse envoie de la soie crue ou travaillée. La Bukarie fournit des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton du pays des Indes. Presque tous les peuples d'Asie, tributaires du sceptre impérial, s'acquittent avec leurs pelleteries. Le commerce des toiles rapporte des sommes considérables.

La Russie est divisée en gouvernemens, dont le nombre n'est pas encore bien déterminé. La Livonie et l'Estonie sont deux principales provinces de l'empire. Elles produisent du lin et du chanvre; mais le sol seroit susceptible d'un bien plus grand rapport. Le despotisme seigneurial y rend l'industrie stagnante. On n'est pas ménager de ses peines, quand on est certain d'en recueillir les fruits; mais on n'ensemence pas volontiers un champ, qu'un autre a le droit de récolter. La noblesse en ce pays est tout, et ne fait rien. Tout le poids de la vie retombe sur les vassaux. Ceux-ci n'ayant point de propriété, pas même celle de leur personne, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour subvenir à leur existence précaire. Rendus à eux-mêmes, ce seroit toute autre chose.

Riga, ville principale de cette contrée, est presque le seul endroit où il y ait quelqu'activité et quelqu'aisance. Reval fait aussi du commerce. La ville de Narwa a beaucoup perdu.

On auroit une haute idée de l'empire de Russie, si on en jugeoit d'après St.-Pétersbourg, sa capitale, située dans l'Ingrie. Cette belle ville doit sa fondation à Pierre I. Le luxe qui y règne annonce une civilisation de plusieurs siècles; et au commencement de celui-ci, on ne voyoit encore que quelques cabanes de pêcheurs dans l'Isle de Bazile On fabrique à St.-Pétersbourg des tapisseries, des bas de soie, des chapeaux, etc. Son commerce est très-étendu. Ses environs sont ornés de plusieurs châteaux. Le palais de St.-Pétersbourg est si magnifique, qu'on ne craint pas de le mettre en parallèle avec Versailles.

La province de Pleskow a donné son nom à sa ville principale, qui étoit encore une République au commencement du seizième siècle. Elle est beaucoup déchue en perdant sa liberté. On y a fait encore un assez bon commerce de cuirs de Russie, de chanvre et de lin. Depuis que St.-Pétersbourg est quelque chose, Archangel n'est plus rien. On y trouve

du moins la tolérance religieuse, établie et passée en loi, quoique cette ville doive son nom et peut-être son existence à un monastère consacré à l'ange Michel. Son divin patron n'a rien fait pour elle.

Wologda est plus considérable. On y fait un plus grand commerce. Cette ville envoie des cuirs de Roussi, des toiles de lin teintes ou glacées à St.-Pétersbourg; des soies de cochons à Archangel. Elle transporte aux frontières de la Chine des toiles, des cuirs du Wadmel, du petit-gris, des galons d'or et d'argent, des peaux de castors du Canada, du velours, des étoffes de laine, de soie, etc. Les Chinois donnent en échange du damas, des satins, de la soie torse, etc.

La ville de Moscow l'emporte sur toutes les autres de commerce de la Russie, peut-être sans en excepter St.-Pétersbourg, qui lui a enlevé le titre de capitale.

En 1759, il y avoit dans la ville dite Jaroslaw plus de cinquante manufactures de cuirs de Roussi, trois de soieries, chacune de cent métiers, une de draps de 900 métiers. La grande fabrique de Zatrapesnow, établie par Pierre I, est dans son voisinage. On y compte 200 métiers et 600 ouvriers. On y met en œuvre la laine, la soie, le chanvre, le lin, le papier, etc. On y tient aussi les étoffes.

Les Français, plus que tout autre peuple de l'Europe, ont influé sur la civilisation rapide de la Russie. C'est la France qui inspira aux Russes le goût des lettres et des arts. Jamais aussi nos écrivains célèbres n'ont reçu plus d'acueil que de Catherine II. Cette souveraine a été, pour ainsi dire, au-devant des Voltaire, Diderot, d'Alembert, Marmontel, etc. Qu'on nous permette à ce sujet de terminer cet article par une petite anecdote très-peu connue :

En même tems que Voltaire recevoit l'encens grossier, mais pur, des villageois du Mont-Jura, une impératrice, célèbre par son amour pour les lettres et les arts, lui rendoit hommage avec toute la munificence de son rang. Des fourrures; des pierreries, le portrait de Catherine II, avec une lettre écrite de sa main, et un vase d'ivoire, ouvrage de ses doigts industrieux, sont envoyés de St-Pétersbourg au vieillard de Ferney. Mais ce qui dut le flatter plus encore, la législatrice de ces peuples nombreux soumettoit le code nouveau qu'elle leur préparoit, à l'examen du philosophe.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme & Femme de S.t Petersbourg



Europe



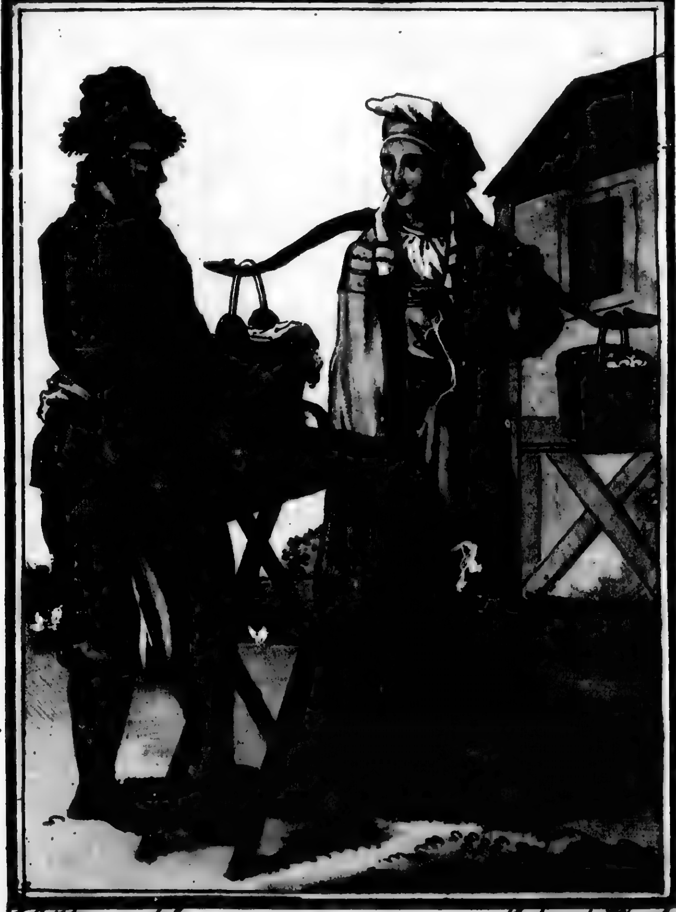
Europe L'An 1805 Empire Russe

J. G. St Sauveur del Lachaussée jne sculp

Artisanne & Bourgeoise de St Petersbourg

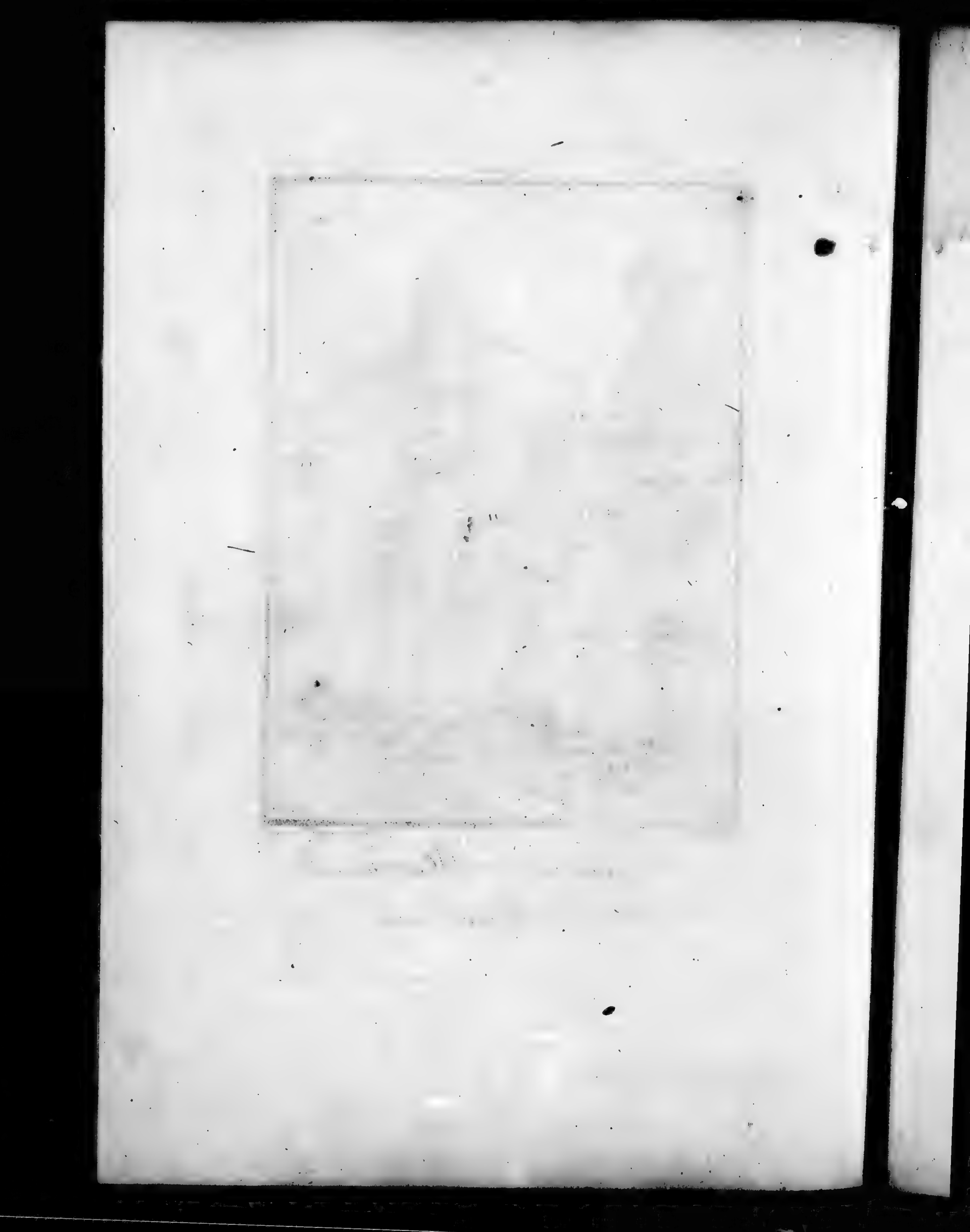


Marchand d'Plumbout
de St. Petersbourg



J. G. St Sauveur del. Lachaussée Jne sculp.

Marchand & Marchande de St Petersbourg







J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Paysan & Paysanne des environs de St. Petersbourg

Habitants de la Finlande.

La Finlande, située entre le soixante et soixante-sixième degré de latitude septentrionale, est bornée au nord par la Laponie suédoise et par la Moscovite; au couchant, par le golfe Bothnique, au midi, par celui de Finlande, et au levant par la Moscovie. Elle est d'une étendue évaluée à cent vingt lieues marines ou cent cinquante lieues communes de France, du levant au couchant.

Asiatiques d'origine, les Finlandais tiennent beaucoup du caractère des nations orientales, fondu avec celui des Européens, et sur-tout avec les Lapons, dont ils ne se sont séparés qu'au treizième siècle. Avant cette époque, ils avaient des Rois et une Religion à eux : alors, ils honoraient un Dieu universel, sous le nom de *Joumar* ou *Joumala*. Sa statue, d'environ six pieds de hauteur, était ornée d'un collier d'or. Persuadés que le bien et le mal sont inséparables, ils croyaient aussi au diable, nommé *Perkel*. Ils n'adoraient jamais l'un sans l'autre; car, pour obtenir de *Joumar* les biens qu'ils sollicitaient, il fallait appaiser la colère de *Perkel* pour en prévenir les maux. Indépendamment de ces deux divinités, ils en reconnaissaient une infinité d'autres qu'ils faisaient rapporter aux deux principales.

Joumala avait plusieurs divinités subalternes, et *Perkel* plusieurs démons inférieurs, tels que les esprits impurs, les spectres, les feux follets.

Les Moscovites, en subjuguant la Finlande, y établirent leur religion et leur rit; mais Eric, roi de Suède, autorisé par le pape Alexandre, la leur enleva vers le milieu du douzième siècle, et elle fut érigée en Duché. Le zèle apostolique d'Étienne et de Henri, évêques d'Upsal, seconda les vues d'Eric, et ce peuple, malgré lui, embrassa le Christianisme. Il prévoyait, avec raison, qu'en cessant d'être idolâtre, il cesserait d'être libre; c'est ce qui arriva : sa liberté lui fut ravie, et il devint le tributaire de ses convertisseurs. Le Pape devait trop à Eric pour ne pas lui donner une récompense immortelle : il en fit un saint, et l'on ne le connaît que sous le nom de Saint-Eric.

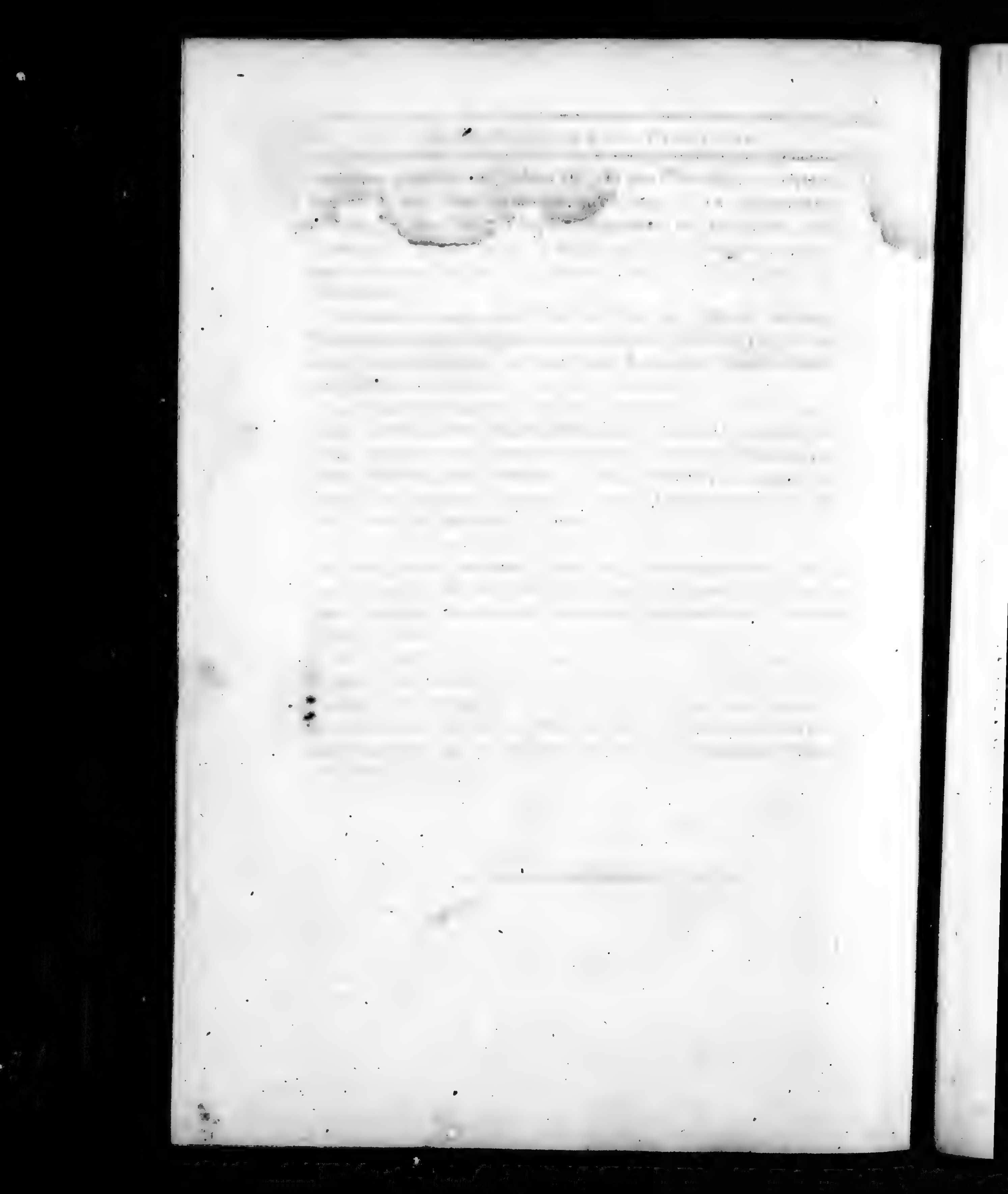
Au seizième siècle, de Catholiques, les Finlandois devinrent Luthériens; mais, dans l'une et dans l'autre communion, ils furent attachés à leurs

anciennes pratiques religieuses. On y fit peu d'attention; ce n'était point leur salut, mais leur soumission qu'on exigeait. Au commencement de ce siècle, le czar Pierre s'empara entièrement de la Finlande, durant la guerre qu'il entreprit contre la Suède; mais, par le traité de Nydstat, elle fut rendue aux Suédois, à la réserve d'une partie de la Carélie, qui resta à la Russie.

Le terroir est assez fertile vers les côtes des golfes de Bothnie et de Finlande; mais il est presque désert dans l'intérieur du pays, qui est rempli de lacs, de montagnes, de marais et de forêts d'une grande étendue. On trouve dans la Finlande des mines de divers métaux.

Les Finlandais conservent encore les mêmes cérémonies religieuses qu'ils avaient avant qu'Eric les eût soumis à sa domination. Les lundis et les vendredis sont pour eux des jours malheureux. Le soir du mardi-gras se passe dans l'obscurité; à la Toussaint, on régale tous les personnages canonisés par l'Église romaine. On dresse le couvert à l'entrée de la nuit; les hôtes sont reçus à la basse-cour, par le maître du logis, endimanché, et la tête nue, qui les conduit à la table, où il leur laisse le temps de faire honneur au festin préparé pour eux. Quand on présume qu'ils sont assez repus, on les reconduit poliment jusqu'à la porte, une bouteille d'eau-de-vie à la main. Les restes du repas sont portés dans l'auge des écuries, pour repaître les esprits follets.

Les mariages et les enterrements se font à la suédoise; mais à la campagne, il est un usage qui ruine ordinairement les familles : une fiancée finlandaise est obligée de donner à chaque convive cinq aunes de toile et une paire de bas ; elle reçoit en échange quelqu'argent, mais pas assez pour la dédommager de ses frais; d'où est venu le proverbe : *Que fille à marier ruine la ferme.*



Europe L'An 1806 Suede. Russie

J. G. S. Sauveur del. Lachaussée j.r Sculp.

Homme et Femme de la Finlande

G
cet
fai
au
vin
et
qu'
soi
cou
C
de
rivi
et
I
à s
et
des
I
peu
les
carl
nati
toir
et I
lieu
du
étai
trôn
C
de
dev
par

Habitants de la Dalécarlie.

Guillaume Delisle, dans sa carte des Royaumes du Nord, comprend cette province dans les Nordelles; mais Hubner, qui paraît mieux au fait, la met dans la Suénonie propre, ou méridionale. Elle est bornée au nord et au levant par la Jemtie, l'Helsingie, et la Gestricie, provinces des Nordelles; elle a la Wesmanie et le Wermeland au midi, et est séparée de la Norwège, au couchant, par de hautes montagnes qu'on appelle *Daarafield*. Son étendue, du midi au nord, est d'environ soixante-dix lieues communes de France, et sa largeur, du levant au couchant, de cinquante.

Ce pays est ingrat et hérissé de montagnes; mais on y trouve quantié de mines de fer, de cuivre, et même d'argent. Il est arrosé par diverses rivières, dont la principale est celle de *Dala*, qui lui donne son nom, et qui se jette dans le lac Silian, situé au milieu du pays.

Les habitants de la Dalécarlie sont grossiers, forts, robustes, faciles à soulever, et très-entendus au travail des mines; ils sont bons soldats, et on remarque que ce sont eux qui ont commencé et fini la plupart des révolutions qui se sont passées en Suède.

La Suède serait encore libre, s'il n'eût tenu qu'aux Dalécarliens. Cette peuplade, fidelle à son origine scythe, a toujours joué un rôle dans les révolutions politiques du nord de l'Europe. — Ce furent les Dalécarliens qui, par amour de la liberté, ouvrirent l'avis, dans une assemblée nationale de la Suède, d'immoler le roi Damalder, comme victime expiatoire, pour faire cesser une famine de trois années, causée par l'avarice et la mauvaise administration de ce Prince négligent. Le sacrifice eut lieu sur l'autel des dieux du pays. Cet acte se passa dans le courant du troisième siècle. Alors le Souverain dépendait de ses sujets, et n'en était, pour ainsi dire, que l'agent à leurs gages. A cette époque, le trône de Suède, loin d'être envié, essuyait des refus.

Ce furent les paysans de la Dalécarlie qui, les premiers, essayèrent de secouer le joug étranger qu'on voulait imposer à la Suède, prête à devenir province du Danemarck. Eric III, Roi de ce dernier pays, parut avoir égard aux vives réclamations des priviléges de la Nation,

faite par les Dalécarliens; mais il obtint dans la suite, par des détours, ce que lui refusaient, à force ouverte, des hommes courageux, mais simples.

Ce fut vers ce peuple, comme vers son dernier refuge, que Gustave-Vasa tourna ses pas, après qu'il se fut sauvé des prisons du Danemarck. Il s'y tint long-temps caché sous le costume du pays. On dit même qu'il se loua à un mineur pour battre le bled dans la grange. Une autre fois, tapis dans un chariot couvert de paille, il s'y laissa blesser par des soldats danois chargés de le découvrir. Dans la principale bourgade de la province, nommée *Mora*, les paysans, assemblés en grand nombre, pour les fêtes de Noël, en 1520, l'écoutèrent avec intérêt. Deux cents d'entre eux, dès le commencement de l'année 1521, le reconnurent pour leur chef, et lui promirent fidélité; en sorte que c'est à ces deux cents Dalécarliens qu'il faut accorder tout l'honneur de la révolution qui s'opéra à cette époque.

La Dalécarlie se divise en trois parties qu'on nomme *Vallées*. Il n'y a que des bourgs et des villages dans cette province. Fahlun est le principal. Plusieurs géographes lui donnent cependant le titre de ville, à cause de sa grande population et de l'étendue de son commerce. — On y trouve plusieurs manufactures de draps et de fils.

détours,
x, mais

Gustave-
emarck.
it même
ge. Une
a blesser
rincipale
ablés en
ent avec
ée 1521,
orte que
honneur

s. Il n'y
principal.
à cause
y trouve

Europe L'An 1806. Suede



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme et Femme de la Dalécarlie

pé
fo
de
ci
rai
pe
de
—
qu
On
été
rar
Le
gra
par
fru
san
dan
lati
faut
C
d'un
qui
trait
men
leur
nati
L
le vi

Habitans de la Laponie.

VOYAGER en Laponie, c'est, dit Regnard, se frotter à l'essieu du pôle : en effet ce pays, voisin de la mer glaciale, doit être regardé comme formant au nord les bornes de l'univers. — Il s'étend du 69°. au 76°. degré de latitude septentrionale, et est renfermé entre les Alpes glaciales, la Norwège, la Suède et la Russie. — Les voyageurs ont, avec raison, regardé comme le dernier peuple de la terre une nation qui, pendant plusieurs années, est privée de l'aspect consolateur et vivifiant de ce soleil, auquel le reste de la terre doit la lumière et la fécondité. — La terre, toujours froide et resserrée, n'y produit aucunes verdures; quelques arbres, d'un feuillage noir, couvrent le sommet des montagnes. On y a, dans la partie la plus septentrionale, trois mois de nuit, et en été trois mois de jour. Il n'y a ni printems ni automne; il y pleut rarement en été, et pendant l'hiver la terre est toute couverte de neiges. Le ciel est ordinairement pur et serein, l'air net et sain, à cause des grands vents qui y règnent continuellement. Les Lapons, découragés par l'ingratitude de ce sol avare, ne cherchent pas les moyens de le fructifier, et ne tirent de la terre que ce qu'elle produit spontanément et sans culture. — La rigueur du climat, mortelle pour les Européens, est dangereuse pour les naturels eux-mêmes; une grande partie de la population est détruite par l'âpreté du froid, l'inclémence de l'air et le défaut de nourriture végétale.

Ces infortunés habitans d'une terre, regardée comme proscrite, sont d'une taille peu élevée, et d'une figure peu avantageuse.—Les femmes, qui dans tous les pays sont au-dessus des hommes, par la douceur des traits, les agrémens de la figure, la grace et la souplesse des mouvement, sont cent fois plus laides et plus désagréables en Laponie que leurs époux. Il semble que la nature ait accumulé sur cette malheureuse nation tous les désavantages et toutes les imperfections.

Les Lapons n'ont guères plus de quatre pieds et demi de haut. Ils ont le visage pâle et basané, le corps tirant sur le roux, l'estomac large, le

ventre petit, les cuisses et les pieds menus et très-propres à la course; la tête grosse, le front grand et large, les yeux enfoncés, les cheveux courts et durs. — Ils sont colères, brutaux, fort paresseux, et superstitieux en raison de leur extrême ignorance.

L'amour est pour eux, comme pour les animaux, une fonction du corps, un mouvement purement physique qui revient périodiquement au printems, et qui s'éteint avec cette saison : pleins d'égards et de soins, pendant la saison des amours, pour leurs épouses et pour leurs enfans, ils les oublient le reste de l'année; ils désertent, et ne se rappellent qu'au printems suivant qu'ils sont époux et pères de famille.

Leur morale n'est pas fort au-dessus de leur physique; leur ame, peu expansive, se ressent de la rigueur du climat; leur intelligence, lourde et peu active, les éloigne de tous les arts; leur dénuement absolu les rend intéressés, et l'impossibilité où sont tous les habitans de la Laponie de trouver leur subsistance dans le pays qu'ils habitent, les porte sans cesse à se voler et à se détruire mutuellement; enfin leur vie errante augmente la facilité, et assure l'impunité de toute espèce de crime.

On les distingue en Lapons des côtes et Lapons pasteurs; les premiers sont plus instruits, plus riches et plus corrompus; les seconds sont plus pauvres, plus ignorans, et se croient plus heureux.

Les Lapons pasteurs entendent à peine la langue du pays; ils n'ont aucune habitation, et vivent absolument comme leur troupeau, avec lequel ils courent de pâturage en pâturage. Un chien de berger, en Europe, est au moins l'égal pour l'instinct du Lapon pasteur.

Les Lapons des côtes s'établissent dans les lieux les plus poissonneux, et y forment des habitations en bois et en chaume peu régulières, mais parfaitement bien closes et à l'épreuve de la pluie et des frimats.

Un fusil, des filets, quelques vases de terre, des peaux, des nattes et un traîneau forment tout l'ameublement de cette habitation, dans laquelle vivent pêle-mêle la famille et les troupeaux de *rennes*.

Ces animaux forment la principale richesse du pays; aussi à la naissance d'un enfant, le père est obligé de lui assurer la propriété d'un *renne,* qui est sur-le-champ marqué d'un signe distinctif : c'est pour ce jeune enfant une source de richesses, et il a un troupeau complet lorsqu'il parvient à l'âge de former un établissement.

La fécondité, la force et la vélocité du renne forment la consolation du malheureux Lapon, et l'adoucissement de ses souffrances au milieu de ses forêts.

Un traîneau, attelé de deux de ces animaux, parcourt, dans l'espace d'une heure, trois à quatre lieues sur terre, et six à sept sur la glace : une corde, passée dans la bouche des rennes, remplace la bride de nos chevaux, et un bâton pointu sert tout à-la fois à les diriger et à les animer.

Précieux sous tant de rapports pour les Lapons, le renne est encore leur nourricier : dans un climat rigoureux où les légumes sont absolument inconnues, où le poisson et la viande sont les seuls moyens de subsistance, le lait de renne est pour eux un beaume tempérant et épuratif : ils le mêlent avec de l'eau et en font leur boisson habituelle; ils en composent des fromages, et tout à-la-fois il est le remède de tous leurs maux et leur aliment le plus agréable. Au lieu de pain et de farine, ils ont des poissons secs qu'ils mettent en poudre.

On a remarqué généralement que les habitans des pays froids étaient passionnés pour les liqueurs fortes : les Lapons ne démentent pas cette observation; ils donneraient tout ce qu'ils possèdent pour un verre d'eau-de-vie.

Le costume de ces peuples est un peu moins sauvage que leur habitation et leur nourriture. L'usage du linge leur est peu connu; ils s'habillent de peaux d'animaux et de draps grossiers.

L'éducation semblerait devoir être peu soignée chez un peuple errant; cependant les Lapons prennent le plus grand soin de former le cœur, le corps et l'esprit de leurs enfans : tous les jours ils sont baignés dans l'eau de neige ou de glace, et il ne leur est permis de se marier que lorsqu'ils se sont illustrés à la chasse ou à la pêche par quelque prise importante.

On ne cultive pas avec moins de soin l'esprit du jeune Lapon. La mère, toujours plus instruite que son époux, apprend à ses enfans la langue et les mystères de la religion qu'elle professe.

La langue, bornée à un très-petit nombre de mots, a paru à tous les voyageurs absolument éloignée de tous les idiômes connus; ils la comparent au hennissement du cheval, et les principes en sont, disent-ils, si incertains, que très-souvent les Lapons eux-mêmes ont l'air de ne pas s'entendre mutuellèment.

Ceux qui tiennent encore à leur ancienne religion, n'ont point de temple; c'est sur des montagnes et dans des forêts sacrées qu'ils placent leurs divinités.

Oubliées tant que leurs adorateurs sont heureux, ces divinités ne sont fêtées que lorsque les Lapons sont menacés de quelques malheurs.

Les sacrifices sont en Laponie, comme par-tout ailleurs, le moyen le plus usité pour célébrer l'être suprême; mais ils ont cela de particulier, que l'on ne peut offrir aux idoles que des ossemens secs et dépouillés de toute chair.

Un animal qui rongerait un de ces os, serait sur-le-champ massacré; et l'os de la partie de son corps, analogue à celle qu'il aurait rongée, serait offert en expiation à la divinité.

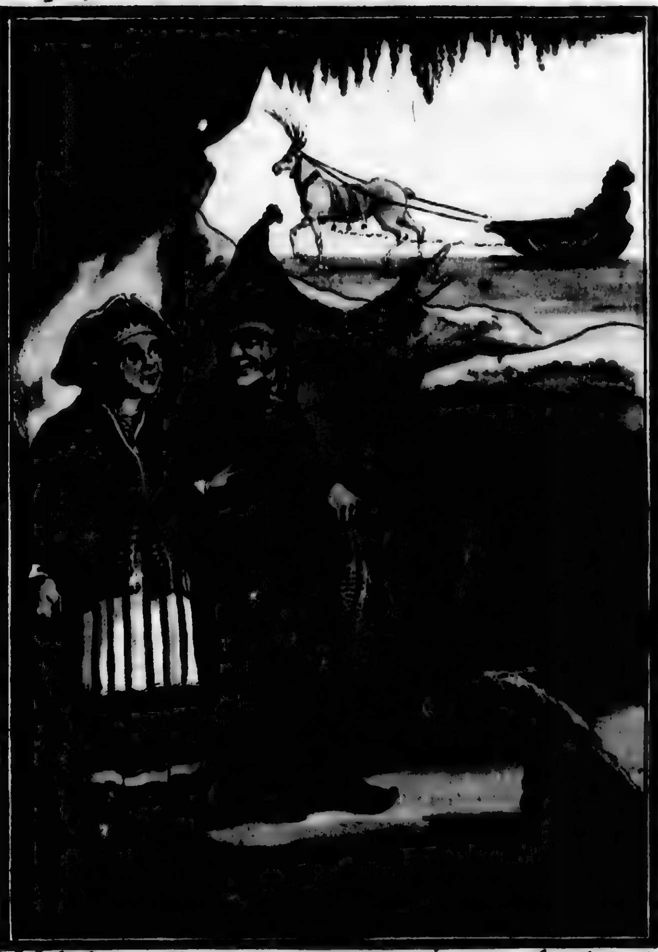
Le gouvernement des Lapons varie suivant les divers royaumes auxquels ils sont soumis. Trop faibles pour se défendre contre les peuples qui les environnent; trop peu attachés à leur patrie pour craindre une domination étrangère, ils ont été asservis et partagés entre la Suède, la Norwège et la Russie.

Chaque famille a un terrain particulier, d'une assez grande étendue; ils changent l'emplacement de leurs cabanes à mesure que leurs rennes ont consommé les pâturages. Leurs cabanes sont composées de perches qui s'inclinent les unes sur les autres et finissent en pointe, au milieu de laquelle ils laissent une ouverture pour donner passage à la fumée du feu qu'ils font au milieu, et autour duquel ils couchent pêle-mêle. Le vent rabat souvent la fumée dans l'intérieur, ce qui leur rend les yeux malades et chassieux. Les perches de leurs cabanes sont recouvertes en dehors et en dedans, quand ils en ont le moyen, de peaux de bêtes ou de drap.

Les pelleteries d'ours, d'élans, de loups, de goulus, de castors, d'hermines et de rennes, sont les seuls tributs et les seules bases de spéculation commerciale qu'ils puissent offrir à leurs souverains : c'est à *Tomo*, dernière ville du monde, au nord, que se tiennent les foires, où les Lapons viennent apporter leurs magnifiques pelleteries.

Chaque jour accroît l'esclavage de ces peuples, et l'univers entier sera libre avant que les Lapons aient secoué le joug des Russes et des Danois.

Europe. L'An 1805. Suede et Russie.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & Femme de la Laponie

I
su
gu
pe

pa
ge
ou
ch
ou
ce
I
la
trê
jou
ter
de
dan
ten
une
se n
nen
pres
sero
faut
Sur
orne
et v
lieu
lieu

Habitans de Berne.

Le canton de Berne est le second et le plus grand des treize cantons suisses. — Il a environ soixante lieues de long, sur trente dans sa plus grande largeur. On divise ce canton en deux parties, dont l'une est appelée *le pays allemand* et l'autre *le pays de Vaud*.

Berne en est la capitale ; c'est une grande et belle ville qui fut bâtie par Berchtold V en 1191. Il y a dans cette ville douze sociétés de gens de métiers, appellées abbayes : chaque bourgeois, gentilhomme ou artisan est obligé de s'y enrôler, sans quoi il ne peut parvenir aux charges. — On entretient toujours à Berne des ours, en mémoire d'un ours que le fondateur prit, dit-on, à la chasse, dans l'endroit où il bâtit cette ville.

Les Bernois sont les plus riches de leurs compatriotes : on fait monter la fortune de plusieurs paysans jusqu'à 200,000 livres foncières. Si l'extrême opulence traîne à sa suite le luxe, la propreté accompagne toujours l'aisance : en cela la ville de Berne est comparable à celle d'Amsterdam. Les maisons, simples en-dehors, sont pourvues abondamment de tout ce qui contribue à rendre la vie intérieure agréable, et jusques dans les campagnes les fenêtres sont garnies de jalousies. On ne se contente pas toujours de la fayance pour le service de la table ; et il s'y fait une grande consommation du meilleur vin venu de l'étranger. Loin de se négliger, les villageoises se mettent avec tant d'élégance qu'elles donnent des distractions aux voyageurs occupés de toute autre chose. Le bras presque nud est de l'embonpoint le plus appétissant. Pour le corset, on seroit tenté de supposer plus que de la coquetterie à celle qui le porte. Il faut les voir marcher droites, pas serrés, tête haute, épaules effacées. Sur les grandes routes on rencontre aussi en certains jours des carabas ornés, voitures légères où toute une famille endimanchée se fait traîner et va en promenade. — L'abondance dans le canton de Berne a donné lieu au luxe, à la dissipation et à leurs suites. Depuis la réforme, les lieux consacrés à la débauche ne sont pas si publics, mais le libertinage

n'y a rien perdu : l'incognito est souvent favorable au vice. A Berne on tranche la tête aux infanticides ; et la honte d'être mère rend les filles capables de ce crime dû aux préjugés de la société, plus forts que le cri de la nature. Au moment de l'ivresse, l'amour aveugle peut-il voir le glaive suspendu derrière la porte de Berne ? Et alors sent-on tout le poids de l'avilissement qui va être le premier châtiment d'une première foiblesse ? C'est ainsi qu'on passe d'une faute bien excusable au forfait le plus inoui. — Dans les Etats de Prusse il n'y a point d'infanticide, parce qu'une fille enceinte n'est aux yeux de la loi et du magistrat qu'une mère qu'il faut protéger et secourir.

On ne renferme pas les criminels dans d'étroits cachots pour y végéter inutilement : condamnés aux plus rudes travaux publics, leur punition tourne à l'avantage de la société, et répare le mal qu'ils y ont fait.

Sans perdre cette franchise qui fait la base du caractère helvétique, les Bernois ont su y joindre cette urbanité, ces prévenances que les étrangers rompus aux usages des brillantes capitales de l'Europe desireroient rencontrer dans les autres cantons de la Suisse.

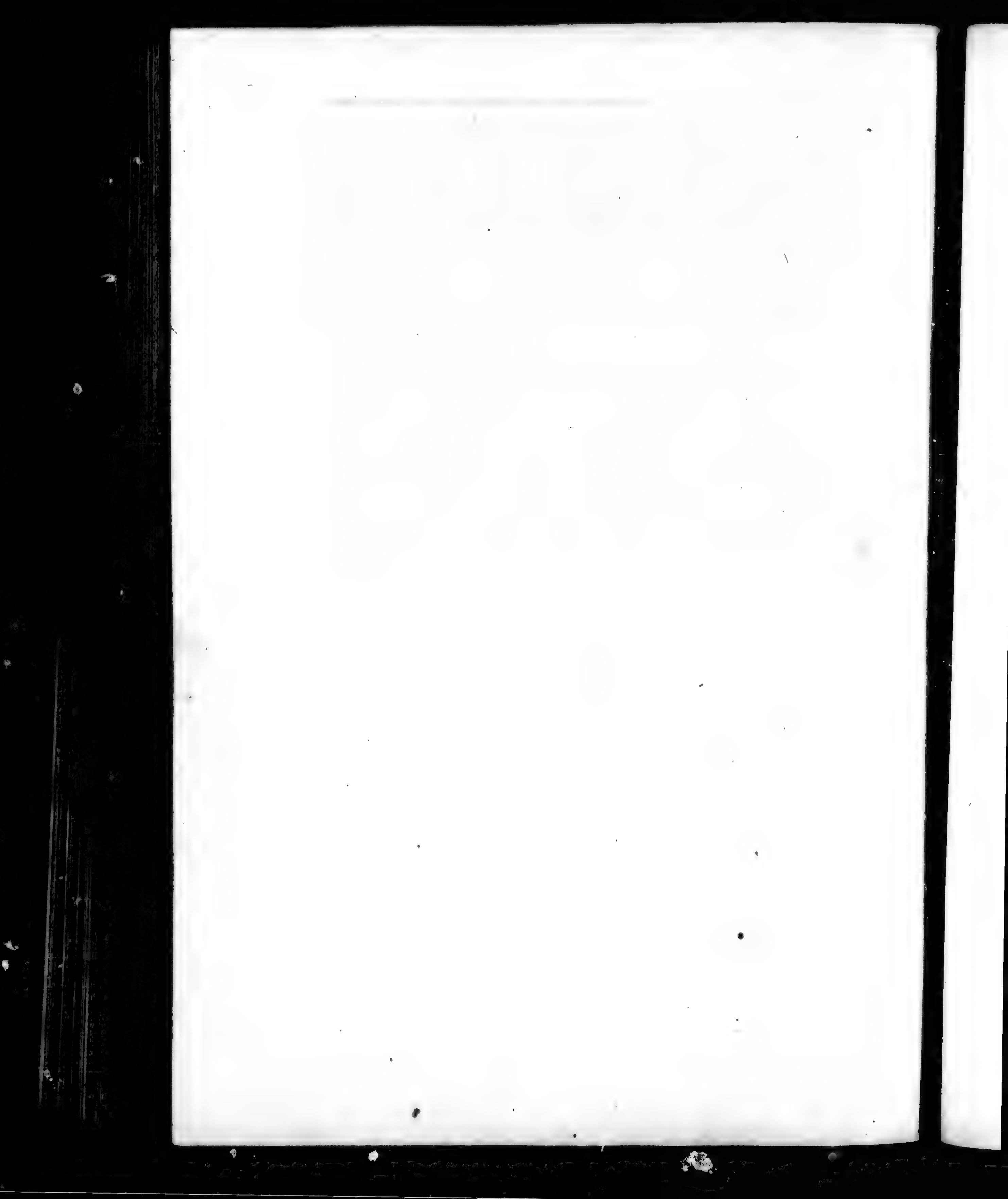
Les Bernois sont bons, braves, intelligens, industrieux et versés dans le commerce.

---

erne on
tes filles
ns le cri
voir le
le poids
ère foi-
forfait le
e, parce
ne mère

végéter
punition
fait.
vétique,
que les
e desiro-

st versés



Europe | L'An 1806. | République



J. G. S.t Sauveur del. — Lachaussée j.ne Sculp.

Homme & femmes de Berne, en Suisse

Habitants de la Suisse.

Soleure, Zurich, Lucerne, Bâle, Schwatzenbourg, Argow, Entlibuch, Baden.

La Suisse est un grand pays d'Europe, connue aujourd'hui sous le nom de *République helvétique*. Elle est bornée à l'ouest par la Franche-Comté; à l'est, par le Tyrol; au nord, par le Sundgaw, la forêt Noire, et une partie de la Souabe; au sud, par la Savoie, le Milanais, les provinces de Bergame et de Bresse. Elle a environ quatre-vingt-dix à cent lieues de long, sur trente-trois à trente-six dans sa plus grande largeur, et sa population est de 1,653,000 habitants. Son terroir est différent, selon la position des lieux. En général, il n'est pas si fertile que celui d'Italie, ni aussi stérile que celui des pays du Nord. La Suisse nourrit quantité de moutons et de superbes bestiaux. Elle produit du vin, du froment, de l'orge, de l'avoine, du lin et du chanvre; on y fait du beurre et des fromages excellents: on y trouve des forêts entières de pins et de sapins. — Les branches les plus importantes de l'industrie des Suisses, sont les fabriques de mousselines, de toiles de coton, et de toiles peintes.

L'air y est excellent. C'est un des plus hauts pays de l'Europe, et on remarque que les trois plus grands fleuves de cette partie du monde, qui sont le Danube, le Rhin, et le Rhône, y prennent leur source, ou dans les environs. Aussi la Suisse est-elle remplie des plus hautes montagnes, sur-tout vers les frontières du Tyrol, du Milanais. Plusieurs de ces montagnes sont couvertes de forêts, que les Suisses conservent pour la sûreté du pays.

Sur ces hautes montagnes, qui semblent toucher le ciel, il n'est pas rare de voir en même temps régner les quatre saisons de l'année. La cime est couverte de neige et de glaçons, et il y règne un hiver perpétuel; en descendant, on trouve des prairies couvertes de fleurs, comme au printemps; plus bas, on y voit des fruits comme en été, et au pied de la montagne, on moissonne les champs dans le temps qu'on vendange ailleurs. La montagne de *Splugen*, qui sépare l'Italie de la Suisse, a cela de particulier, que, du côté de la Suisse, on n'y voit que neige et glaces; tandis que la verdure et les fleurs s'entremêlent du côté de l'Italie.

Les pâturages sont excellents dans ces montagnes, et l'on y élève de très-beaux troupeaux de vaches et de superbes chevaux : c'est la première richesse du pays. Ces groupes de montagnes offrent aux infirmités de l'homme une immense pharmacie entretenue des mains de la nature même ; des plantes médicinales et des vulnéraires renommés. Il y a des mines de fer et d'argent. On y trouve aussi des sources thermales et minérales fort salutaires.

La Suisse était divisée en Treize Cantons, sans compter ses Alliés. Ces Cantons étaient Lucerne, Uri, Schwitz, Underwald, Zug, Fribourg, Soleure, tous catholiques ; Zurich, Berne, Bâle, Schaffhouse, qui sont protestants : Glaris et Appenzell, où la religion est mêlée. Tous ces cantons étaient autant de républiques qui étaient confédérées pour leur conservation respective. Ce furent les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwald qui commencèrent à secouer le joug de la Maison d'Autriche, le premier janvier 1308. Trois braves paysans de ces cantons, Arnold de Melchtal, Wenner de Stauffacher, et Walter Fust, conçurent et exécutèrent ce projet. Mais l'ancien Gouvernement est changé aujourd'hui ; et ces diverses Républiques n'en forment plus qu'une sous le nom de *République helvétique*, divisée en dix-huit nouveaux cantons ou départements, à qui on a donné le nom des rivières ou des montagnes qui s'y trouvent, ou des villes qui en étaient les capitales.

Les Suisses sont de belle taille, forts et robustes : leurs femmes sont jolies. Retirés au milieu de leurs montagnes, en quelque sorte séparés des nations qui les avoisinent, ils ont su se conserver long-temps avec les mœurs simples et pures qui conviennent à des républicains, à de fiers amis de la liberté. Peu leur suffit ; leur vie est pleine de frugalité, et leurs mets les plus ordinaires sont le lait, le beurre et le fromage ; mais leur commerce avec leurs voisins les a un peu changés ; car les habitants des villes, sur-tout de Fribourg, de Soleure et de Berne, ont pris, la plupart, les manières françaises. — Les Suisses, en général, sont brusques et très-emportés par fois, mais ils ne sont pas méchants. Ils aiment leur patrie, et cependant ils ont toujours eu l'habitude d'aller vendre leurs personnes pour quelques années au service des princes étrangers : trafic honteux qu'ils voient sous un autre point de vue, parce qu'ils aiment la guerre, et que chez eux il est presqu'humiliant de n'avoir pas été soldat.

Les femmes Suisses sont laborieuses, économes et modestes ; elles se

plaisent à faire régner le bonheur dans leurs maisons. Leur gloire, dans leur âge avancé, est de se voir mères de plusieurs beaux hommes : cette gloire est sacrée, la nature l'avoue, et c'est peut-être celle qui honore le plus, parce qu'elle est la plus avantageuse à l'humanité.

SOLEURE, l'un des plus beaux cantons de la Suisse, est situé partie dans la plaine, et partie dans le Mont-Jura, qui semble s'abaisser pour faire passage aux eaux, pour le plaisir de la vue, et pour les commodités de la vie. Il s'étend en longueur le long de la rivière d'Aar, qui le traverse du sud-ouest au nord-est, dans l'espace de dix-huit lieues, sur neuf dans sa plus grande largeur. — Ce canton peut mettre dix mille hommes sur pied. Cependant deux villes, quatre bourgs et plusieurs villages forment l'ensemble de ses richesses politiques, mais le sol est d'une fertilité extrême. Le service militaire, comme presque par toute la Suisse, enlève à l'agriculture les sujets dont elle a besoin. Cette nation, qui ne se croit née que pour la guerre, dédaigne la vie agricole.

Après avoir égaré ses yeux sur les noirs sapins de la gorge de Baulstast, on aime, en la quittant, à les promener sur le paysage enchanteur que l'immense vallon de l'Aar leur découvre. La scène change, l'horizon s'étend: les Alpes glacées le terminent, et resplendissent aux rayons du soleil. Ce n'est plus cette majesté sévère et terrible, c'est la nature parée qui se présente avec tous ses attraits. —Au milieu s'élève la ville de Soleure, qui va en s'abaissant par une pente douce vers l'Aar. Cette rivière la sépare en deux parties, jointes par un pont et fortifiées à la moderne. C'est une cité considérable, dont les rues sont larges et propres; l'on y voit d'assez belles maisons, parmi lesquelles on distingue l'Hôtel-de-Ville, la Monnaie, et l'hôtel des ambassadeurs de France, qui y résident depuis deux siècles.—Les environs de Soleure sont remplis de maisons de campagne qui rendent ce séjour agréable.—Les curieux ne manquent pas de se promener jusqu'à un hermitage situé à une lieue de Soleure : la beauté du lieu et ses agréments champêtres les intéresseront davantage que le travail de l'hermite. Leur promenade jusques sur l'une des sommités du Jura offre une vue également riche et plus étendue. On saisit, des points les plus élevés, non-seulement tout le canton de Soleure, le plus fertile de tous ceux de la Suisse, après celui de Lucerne, mais aussi une partie considérable des autres. On découvre jusqu'à sept lacs.

A sept lieues de Soleure on trouve la petite ville d'Olten, qui est fort

jolie, et qui est située sur une colline à gauche de l'Aar, avec un pont sur cette rivière; c'est là que se réunit la Société helvétique, qui y tient ses assemblées. Cette société est composée de tous les hommes qui conservent le goût de l'ancienne chevalerie suisse; elle s'assemble une fois dans l'année, et pendant trois jours on lit, le matin, les productions propres à réchauffer le patriotisme et l'esprit national. Le soir on fait un repas où l'on boit du vin crû dans les champs de bataille; on chante des chansons nationales, et on célèbre Guillaume-Tell. Après ces trois jours, chacun se retire chez soi, bien pénétré d'enthousiasme patriotique, et bien résolu d'en donner de nouveaux traits l'année suivante, à pareille époque.

Les habitants du canton de Soleure sont, comme tous les Suisses, judicieux, entendent bien leurs intérêts, sont ennemis des nouveaux impôts, et aiment souverainement leur liberté, la forme de leur Gouvernement, et leur patrie.

LUCERNE est le plus puissant des cantons Suisses catholiques, et le plus considérable de l'Helvétie, après ceux de Zurich et de Berne. Il est borné au nord, au midi, et au couchant, par le canton de Berne, et au levant par ceux de Zug, Schwitz et Underwald; il a environ quinze lieues d'étendue du midi au nord, et douze du levant au couchant. Le pays est fertile en bled et en pâturages. Ce canton peut mettre seize mille hommes sur pied. — Lucerne, qui en est la capitale, est située à la sortie de la rivière de Ruff, sur un lac fort étendu, auquel cette ville donne son nom. Sa position est délicieuse. Les deux parties de la ville s'étendant sur les deux côtés de la rivière, sont jointes par deux ponts couverts, qui servent de promenades très-agréables, et offrent la plus belle perspective. La ville est grande, et passe pour belle, quoiqu'en général elle soit mal bâtie. Les rues sont étroites, et les maisons construites sans goût; elle est ceinte de murailles flanquées de tours; et un grand nombre de jardins, qu'elle renferme dans son sein, y occupent beaucoup de terrain : elle est riche, commerçante, et sert d'entrepôt aux marchandises d'Allemagne et d'Italie.

ENTLIBUCH est un vallée peu loin de Lucerne, séparée, d'un côté, de l'Underwald, et de l'autre, de l'Emmethal, par des chaînes de montagnes. La seule occupation des habitants est le soin des troupeaux, et presque tous habitent des maisons isolées, éparses sur le penchant des montagnes; de sorte qu'excepté le village d'Entlibuch, à peine on y trouve un seul homme. Les Entlibuchiens sont jaloux de leur liberté, et nombre de fois

ils ont fait des efforts pour secouer le joug des Lucernois, et former un nouveau canton.

La ville de BALE est la capitale du canton de ce nom. Elle se trouve placée au 47e. degré de latitude, et au 25e. de longitude. Elle est dans une situation délicieuse, sur les bords du Rhin, et dans le lieu même où ce fleuve prenant une largeur, une profondeur et une rapidité considérable, quitte sa direction de l'orient à l'occident pour tourner tout-à-coup vers le nord. Cette ville, qui est une des plus considérables de la Suisse, est ancienne, grande, belle, et malheureusement presque pas peuplée. Sa position sur les bords du Rhin l'a rendue très-commerçante. Les bâtiments publics n'ont rien qui puisse piquer la curiosité des voyageurs; tout le luxe est réservé pour l'intérieur des maisons. — Le commerce et les sciences y fleurissent également. On y professe la religion prétendue réformée. Cette ville est entourée de murailles fort épaisses, flanquées de tours et de fossés larges, dans lesquels on nourrit des cerfs, des biches, et différentes sortes d'animaux sauvages. Il règne à Bâle une telle simplicité de mœurs, que, malgré le voisinage de la France, les modes parisiennes, qui sont universellement répandues parmi les habitants aisés de Fribourg et Soleure, y sont totalement inconnues. L'usage des voitures dans l'intérieur de la ville n'est point prohibé comme à Zurich; mais cette tolérance est rachetée par une singularité bien extraordinaire; il est défendu à tout citoyen ou habitant qui se sert d'un carrosse, d'avoir un domestique derrière.—Bâle est divisé en deux parties jointes ensemble par un beau pont de 250 pas, partie de pierres; la plus grande est du côté de la Suisse, située sur une colline en amphithéâtre, ayant 7500 pas de circuit: la plus petite est située du côté de l'Allemagne, dans une plaine très-vaste, à la droite du Rhin, ayant près de 3000 pas de circuit. Cette position est des plus favorables pour le commerce, et cet avantage n'a point été négligé; car on compte dans Bâle un grand nombre de manufactures de toutes espèces, et ses principaux négociants font un commerce aussi riche qu'étendu.

SCHWARTZBOURG est un des quatre bailliages qui appartiennent en commun aux cantons de Berne et de Fribourg; il n'est pas bien considérable. Ce bailliage est composé de six à sept paroisses qui sont enfermées entre les deux petites rivières de *Sense* et de *Schwartz-wasser*, qui lui servent de limites. Ce baillage a un gros bourg du même nom, qui est le chef-lieu; il est dominé par un château où le bailli fait sa résidence. Plu-

sieurs autres villages et bourgs moins considérables en dépendent. Les habitants font tous profession de la religion protestante, et sont tous Allemands.

L'ARGOW ou l'*Argeu* est un pays de la Suisse arrosé par la rivière de l'Are ou d'Aar, d'où il tire son nom. On lui donne 8 à 9 lieues d'étendue. Plusieurs villes et bourgs sont renfermés dans son enceinte, tels que Buren, Arbourg, Linz-bourg. Habsbourg, Zoffingue, et les bains de Schinznach; une partie même de Lucerne, où est Munster, est censé être dans l'Argow. Ce pays est la partie la moins montagneuse de la Suisse, et en même temps la plus fertile. On y trouve beaucoup de champs et de prairies naturelles et artificielles. La petite ville de Zoffingue est très-commerçante, et contient beaucoup de manufactures de toiles, de rubans et d'étoffes. A Schinznach sont des bains en grande réputation, aussi célèbres que ceux de Baden, et plus fréquentés; leur position est plus jolie, et l'on y trouve plus de commodités; peut-être est-ce à cause du grand nombre de personnes qui y viennent faire des parties de plaisir.

BADEN, ville capitale de ce nom, est à trois lieues de Zurich. Cette ville est très-ancienne; elle existait du temps des Romains, et portait alors le nom de *Thermæ-Helveticæ*. Tous les jours on y découvre des médailles et d'autres antiquités. Cette ville, célèbre d'ailleurs par le traité de paix qui y fut conclu en 1714, entre l'Empereur et la France, est située sur la rivière de Limmat, dans une plaine resserrée entre deux côteaux fort élevés; elle est jolie, et passablement grande et commerçante. Ses habitants sont catholiques. Les eaux minérales qui rendent cette ville célèbre, et qui lui ont donné son nom, sont mêlées d'alun et de soufre; elles sont à un quart de lieue au dessous, le long des deux côtés de la rivière de Limmat.





J. G. S. Sauveur del. [illegible] sculp.

Paysannes des environs
de Soleure. | de Zurich.

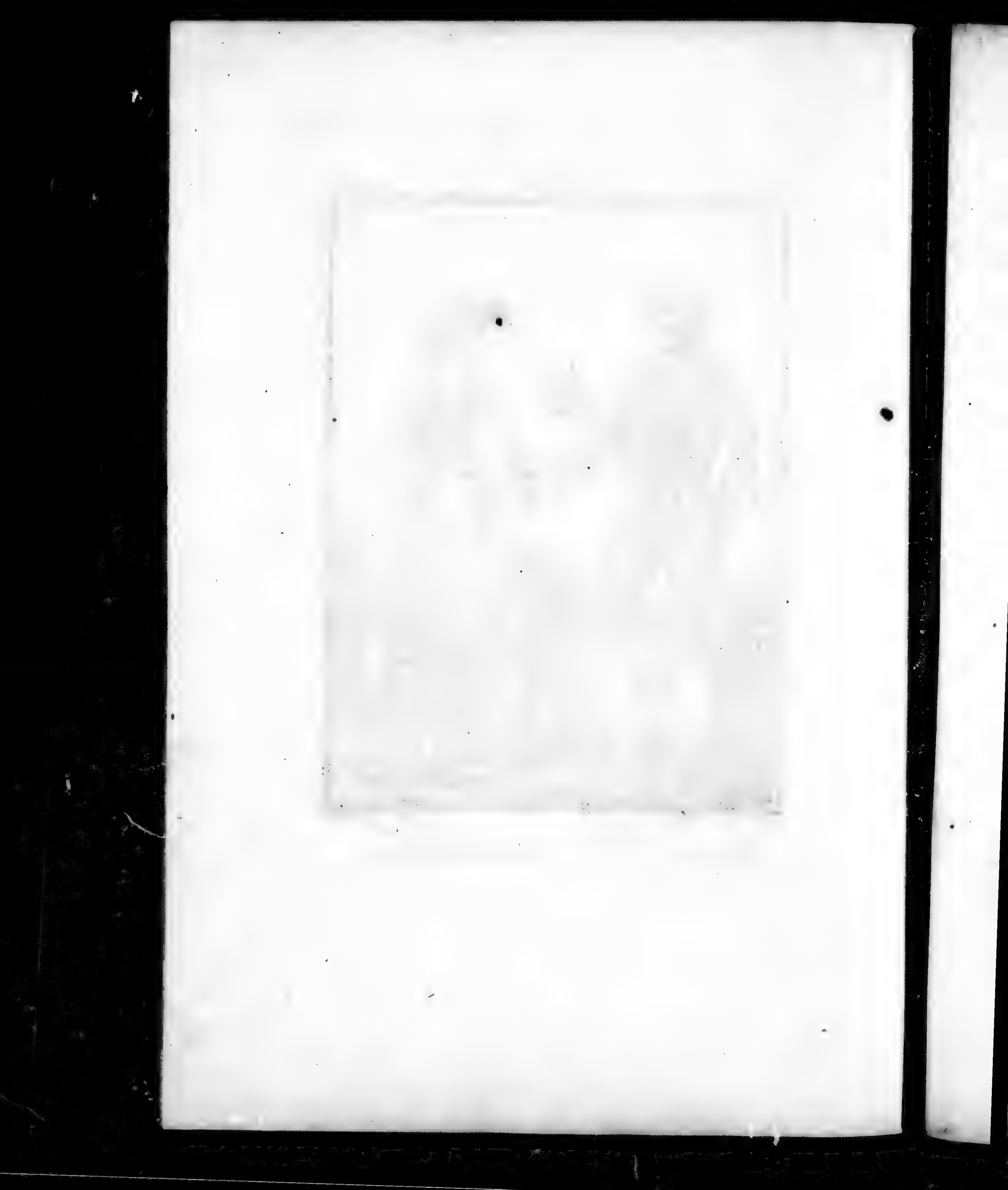


Europe. L'An 1806. Suisse.



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée J.e Sculp.

Homme et Femme de Lucerne







J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Paysannes des environs
de Bâle . | de Schwartzbourg





J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Homme et Femme de l'Argow.





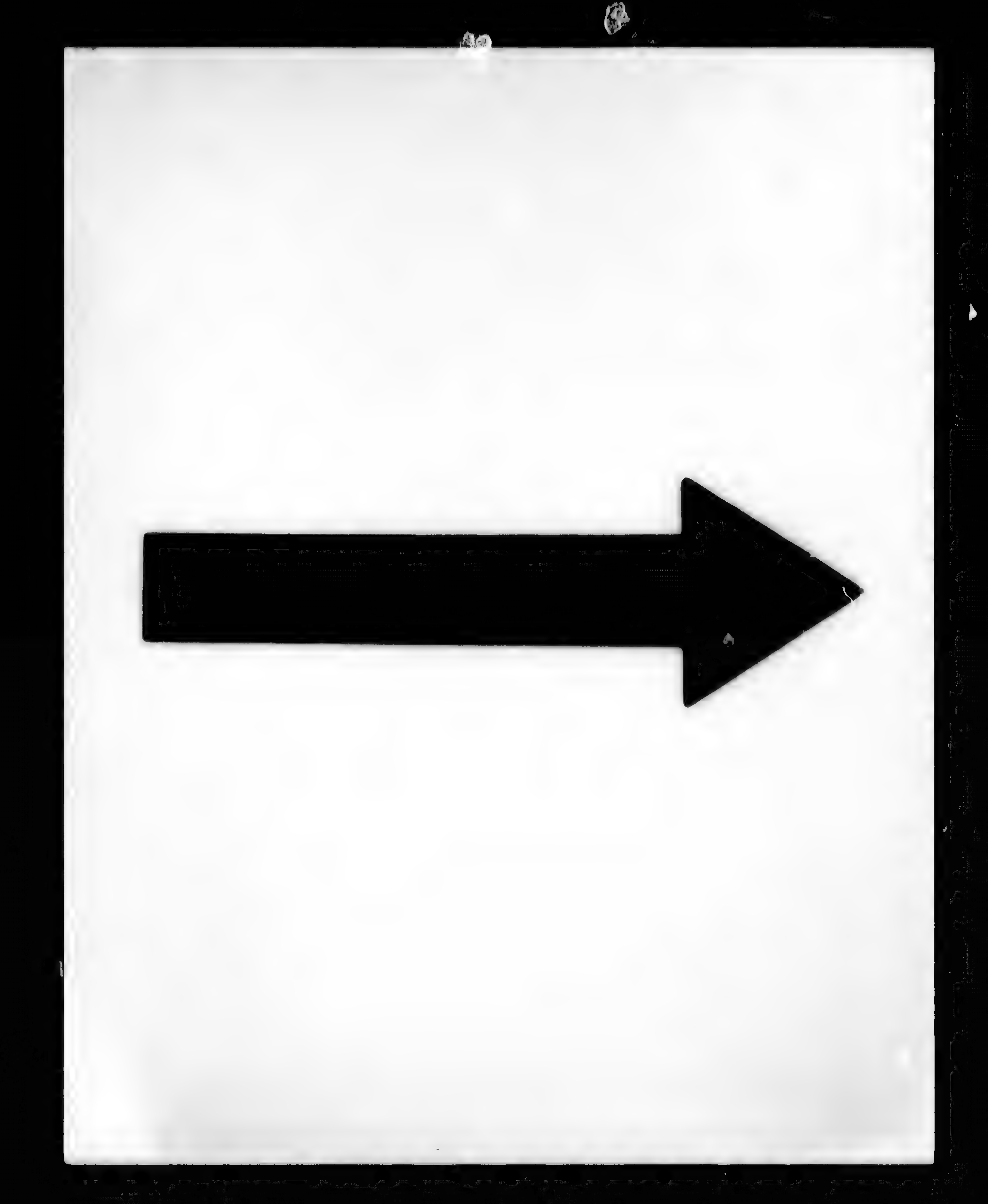
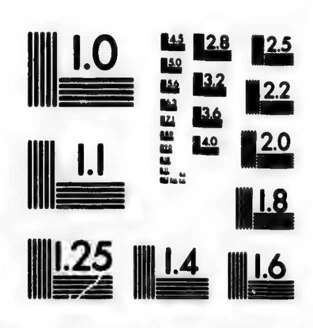


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



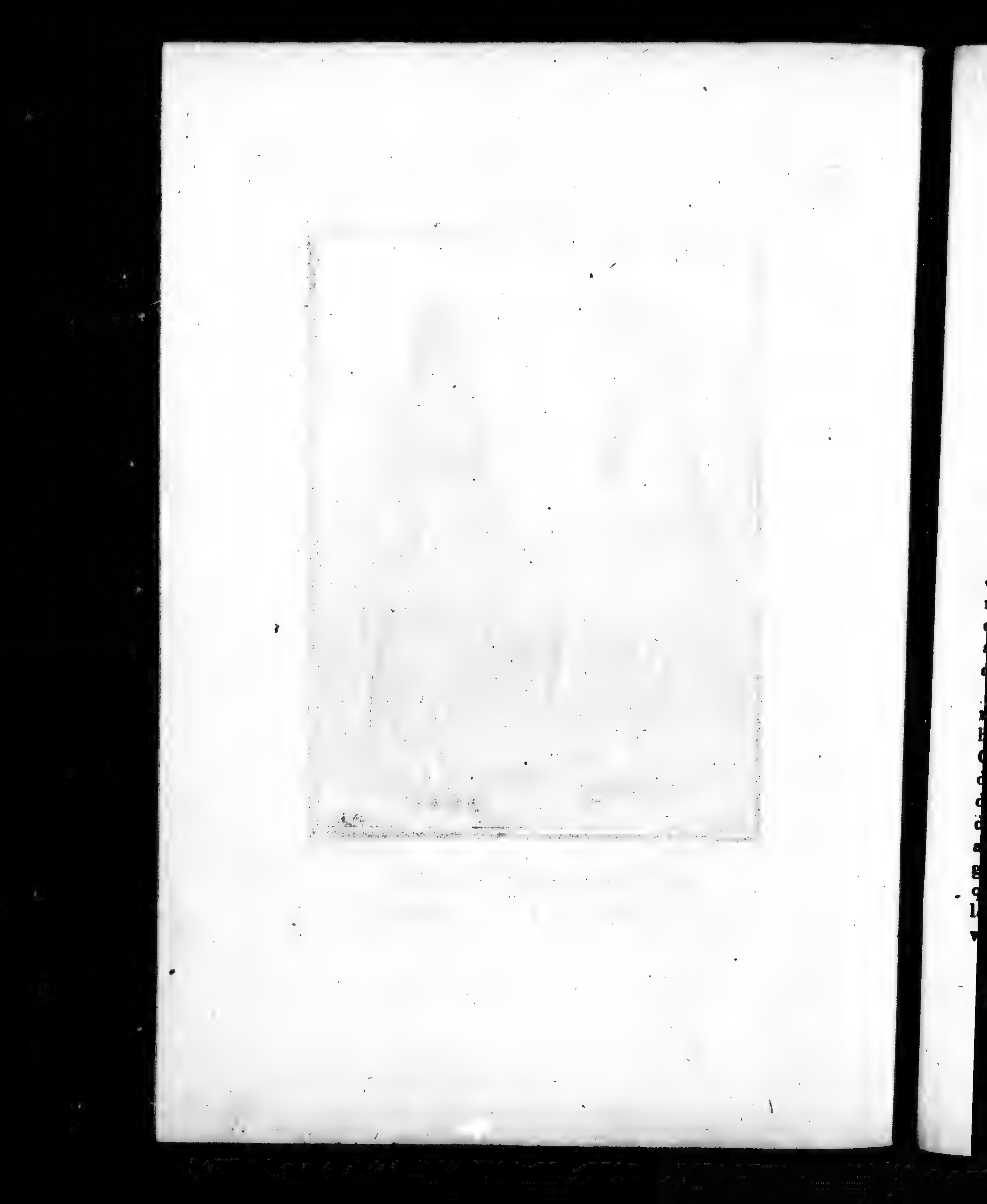
Europe. L'An 1806. Suisse



J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.ne Sculp.

Paysannes des environs

de l'Entlibuch | de Baden



Habitans de la Forêt Noire.

La Forêt noire, connue des anciens sous le nom de *Sylva martiana*, est une portion considérable de la grande Forêt Hercynienne, comme semble l'attester encore aujourd'hui le village de *Hercingen*, près le bourg de *Waldsée*. Les modernes l'ont appellée Forêt noire, à cause de l'épaisseur de ses bois. On la trouve dans la Souabe, entre Furstenberg et Wirtemberg. Jadis elle s'étendoit jusqu'au Rhin. Rhinfeld, Seckingen, Lauffenbourg et Valdshut ne se nomment les quatre villes forestières, que parce qu'elles étoient renfermées dans la Forêt noire. Ce grand pays d'Allemagne est plein de montagnes qui s'avancent jusqu'au Brisgaw, qui est seul couvert de grands arbres, sur-tout de pins; les vallées seules sont abondantes en pâturages. On prétend que le terroir gâte les semences, à moins qu'on n'ait soin de le brûler auparavant. Tous les sites y ont un caractère prononcé et des teintes fières et sauvages. Les chemins y sont tellement difficiles, que chaque voiturier met une sonnette à un de ses chevaux, pour avertir ceux qui viennent, afin que chacun se place convenablement pour passer sans danger. Les courriers se servent d'un cor. Le pâtre attache aussi une clochette au col de la vache qui mène le reste du troupeau.

S'il en faut croire les commentaires de César, en fait d'histoire naturelle, la Fôret noire (ainsi que l'Hercynienne) nourrissoit plusieurs bêtes sauvages inconnues aux autres pays. Il y a (dit le Conquérant des Gaules) des bœufs de la figure d'un cerf, qui ont une corne au milieu du front, plus grande et plus droite que celle de pas un autre animal, dont le haut sa sépare en plusieurs branches; le mâle n'est point différent de la femelle. Il y a aussi une espèce d'ânes sauvages qui ressemblent aux chèvres, et qui ont la peau marquetée; mais ils sont un peu plus grands et sans cornes, et n'ont aucune jointure aux jambes; de sorte qu'ils ne se couchent point pour se reposer; s'ils tombent, ils ne relèvent plus. Quand on a reconnu leur gîte à la piste, on scie les arbres voisins, ou on les déchausse; si bien que, venant à s'y appuyer

pour se reposer, ils tombent à la renverse, et sont facilement pris. Il y a aussi des taureaux sauvages monstrueux par leur grosseur, mais semblables du reste aux autre, et d'une force et d'une vîtesse extraordinaires; peu d'hommes et d'animaux peuvent échapper leur rencontre; on leur tend des pièges, mais on ne peut les apprivoiser, quelques petits qu'on les prenne. La jeunesse s'endurcit à la chasse de ces bêtes, et garde leurs cornes par vanité, comme une marque de valeur. Elles sont différentes de celles de nos taureaux, tant pour la grandeur que pour la forme, et sont recherchées avec grand soin pour boire dans les grands repas, après en avoir garni l'ouverture avec de l'argent.

La Forêt noire renferme plusieurs villes qui méritent d'être citées. Villengen, par exemple, est très-jolie, quoique peu considérable. Dans la grande rue, on voit placée sur une fontaine la statue de Charles-Quint, dont rien ne pourra laver la mémoire; Charles-Quint, le premier des hommes en fait de politique, le dernier quant à la probité, prince qu'on auroit dû condamner de bonne heure au genre de vie dont il fit choix sur la fin de ses jours; car enfin il vaut encore mieux, sans doute, troubler la paix d'un couvent que celle du monde entier.

Fleschens, ville d'Empire, et située dans le territoire de la Forêt noire, ne paroîtroit qu'un village, si elle n'étoit pas fermée de murailles, mais ces murs sont dignes de la garnison; à gauche et à droite de la principale porte, on voit deux files de soldats peints sur du carton.

La Forêt noire procure à Schasthouse une partie des soldats que les recruteurs étrangers y enrôlent; elle fait encore mieux, elle envoie du bled au même canton. C'est d'ici que les Suisses catholiques, après la bataille de Copet, firent venir des légions de prêtres qui repeuplèrent leurs églises.



Europe. L'An 1806 Cercle de Souabe



J. G. St. Sauveur del. Duchemin j.ne sculp.

Homme & femme de la Fôret noire

C
I
I
I
C
e
S
e
e
q
E
de
es
ar
bo
de
sû
co
bu
m

po
fa
se
tit
tie
le
da
il
gis

Habitans de Constantinople,

Capitale de l'Empire Ottoman.

Constantinople est une des plus grandes, des plus célèbres villes de l'Europe. — On y compte jusqu'à 900,000 habitans : elle est située à l'extrêmité orientale de la Romanie. Cette ville nommée anciennement Bysance prit le nom de Constantinople lorsqu'elle eut été rebâtie par Constantin le Grand, qui y établit le siége de l'Empire; aujourd'hui elle est la capitale de la Turquie d'Europe et de tout l'Empire Ottoman. Sa situation est la plus agréable et la plus avantageuse de tout l'univers : elle est sur ce célèbre détroit qui sépare l'Europe de l'Asie. Cette ville est mal bâtie; c'est un amas de petites maisons de bois peintes en briques, dont 7 à 8000 brûlent en un jour quand le feu y prend. L'ancienne Byzance fait une partie de la ville. Les Mosquées, principalement celle de Sainte-Sophie, sont magnifiques et d'un revenu immense. Le Sérail est aussi fort riche. — Galata est le principal faubourg de la ville. Les ambassadeurs d'Europe ont leur palais à Pera, qui est comme le faubourg de Galata. Les tremblemens de terre et la peste y font souvent de grands ravages. Le port de Constantinople est immense, et un des plus sûrs de l'Europe : c'est un bras de mer qui s'enfonce dans les terres. Son commerce est considérable. — On en tire des laines, des cuirs de buffles, de vaches et de chamois; de la cire jaune, de l'alun, du mastic, du poil de chèvres, du coton et du buis.

L'Empire Ottoman est l'un des plus vastes états du monde connu; pourquoi faut-il ajouter? et l'un des plus despotiques. Comment se fait-il que plus les associations d'hommes sont nombreuses, moins elles se trouvent libres? L'inverse, ce semble, devroit avoir lieu. La superstition est le principal nœud qui lie, tant bien que mal, toutes les parties du colosse politique soumis au Croissant. Le coran a tout fait dans le principe, et maintient tout encore. Mais le fanatisme religieux qui, dans les mains de Mahomet, fut l'instrument de la servitude, n'auroit-il pas pu devenir tout aussi bien l'instrument de la liberté? Et si le législateur des Arabes en avoit le choix, il est digne de toute l'exécration

attachée à son nom, pour n'avoir pas saisi l'occasion que lui offroit son génie, de rendre aux hommes leur dignité première.

Mais, pour nous renfermer dans les bornes que nous prescrit la nature de cet ouvrage, contentons-nous de quelques tableaux isolés, choisis parmi la multiplicité d'objets que nous aurions à traiter. Comment, en effet, décrire avec méthode un édifice immense qui n'a point de plan, et qui se soutient à peine sur ses bases vicieuses.

On remarquera en premier lieu que les Turcs paroissent avoir perdu de vue l'étymologie du nom qu'ils portent, *Turcæ*, lequel signifie, au sentiment des anciens lexicographes, *agriculteurs par excellence*. En général, les terres de la domination des Ottomans sont naturellement fertiles. Mais le sol est mal cultivé là où le droit de propriété reçoit des atteintes journalières.

Les langues peignent les nations qui s'en servent. Le genre féminin sembloit en effet devoir être exclu d'un idiôme parlé par un peuple qui regarde les femmes si au-dessous des hommes.

En effet, les femmes dans ce pays sont élevées en conséquence. On en prend soin comme d'un fragile instrument de plaisir; et si la société civile consiste en un échange continuel d'égards et de bons procédés entre les deux sexes, il n'existe point de société en Turquie. On s'y marie sans se voir, on jouit sans s'aimer; les sens sont épuisés déjà, et l'on ne sait pas encore si l'on a un cœur.

Les rangs inférieurs sont plus heureux, en ce que l'observation de l'étiquette orientale, contrariée par la nécessité, les laisse davantage à la nature. Guidé par les yeux, le véritable amour du moins peut faire un choix; et les frais qu'entraîne l'entretien d'un harem interdisent ce luxe aux individus d'entre le peuple; les femmes de cette classe ne partagent pas avec plusieurs rivales la tendresse de leurs maris, et jouissent de toutes les douceurs d'un ménage paisible. D'où l'on pourroit conclure que presque par-tout, en lui supposant un peu moins de misère, un peu plus d'éducation, le sort du peuple est encore de beaucoup préférable aux destins brillans de ceux qui l'oppriment, qui le dédaignent, et pourtant ne peuvent s'empêcher de lui porter envie.

Il y a en Turquie plusieurs sortes de mariages: ceux que l'on fait à vie, sauf le droit de répudiation; et ceux qui n'ont lieu que pour un

tems limité par l'acte civil qu'on en dresse. D'où l'on voit que les hommes, égoïstes ici plus encore qu'ailleurs, n'ont eu égard qu'à eux seuls, et se sont ménagé une porte ouverte pour quitter la partie aussitôt que l'ennui s'empareroit d'eux. La destinée des femmes y est donc absolument passive et précaire : telles sont les mœurs que nécessite le despotisme

La guerre vient mettre le comble à ces désordres, et leur sert d'aliment. Le foible devenu la propriété du fort, l'intérêt spécule sur la débauche; et la jeune Circassienne ne cesse d'être prisonnière des Tartares, que pour se voir esclave chez les Turcs. Et comment les droits d'homme à homme seroient-ils respectés dans une contrée où le père vend ceux que la nature lui a donnés pour ses enfans, dans un pays où l'amour maternel ne tient pas contre de l'or ?

Les femmes esclaves et même les autres reçoivent une éducation conforme au rôle qu'on leur destine. La musique, et sur-tout la danse, sont les deux talens qu'elles possèdent par excellence. Les maîtres, à l'usage desquels elles sont consacrées, ont encore plus besoin de desirer que de jouir. Il faut des liqueurs fortes à un palais blasé. Le sel du plaisir devient bientôt fade pour qui a le sentiment émoussé. Deux amans délicats sont heureux long-tems avant, long-tems après le moment du bonheur. Un Musulman dans son harem n'a peut-être jamais connu l'amour et ses ressources. Semblable au géant Antée, il faut qu'il touche la terre pour reprendre de nouvelles forces. Il faut que les autres sens concourent à lui faire retrouver celui du plaisir. Les tableaux lascifs qui font fuir la chaste volupté, peuvent seuls allumer le flambeau du desir dans les yeux de la débauche.

Ce qui achève de dégrader le sexe en Turquie, c'est l'existence habituelle qu'il mène dans les Harems. Les femmes réduites à leur société seule se corrompent vîte. C'est une loi de la nature; les deux sexes ne valent que par leur mélange. Ils ne sont distincts l'un de l'autre que pour se rapprocher : malheur à eux, s'ils s'obstinent à demeurer étrangers l'un à l'autre; l'ambition, la rivalité, la jalousie, l'ennui, l'inaction physique et toutes ses suites sont autant de germes impurs, qui portent la corruption dans l'enceinte étroite où végète un groupe de jeunes beautés nées sous un climat ardent, victimes réduites à se consumer lentement au feu des passions qui leur ont été données pour les vivifier.

Les filles qui habitent le sérail pour le divertissement du Grand-Seigneur, outre de vieilles duègnes qui surveillent leur conduite, sont encore sous les yeux d'une gouvernante en chef moins âgée. Sitôt que le Prince régnant est défunt, on fait passer dans le vieux sérail toutes les femmes qu'il a connues pendant son règne, ainsi que celles qui ne sont plus d'âge à donner du plaisir. Là ces malheureuses ont tout le loisir de pleurer la mort du Prince ou celle de leurs enfans étranglés ordinairement par son successeur. Mais dans le sérail du nouveau Sultan ce seroit un crime de pleurer l'ancien Grand-Seigneur : il faut que tout le monde se réjouisse, ou en ait l'air à son avènement à l'Empire.

Les Grands de l'Empire, pour faire leur cour à la nouvelle Divinité impériale, lui font présent des plus belles esclaves qu'ils peuvent se procurer. Ils ont en cela un motif d'intérêt assez bien entendu. — Si leur présent est agréé, l'esclave prise en affection par le Prince est reconnoissante, et emploie sa faveur pour faire avancer celui qui l'a produite. Il arrive de là que le sérail est toujours *avitaillé* de jolies filles qui se renouvellent sans cesse, sur-tout quand le Croissant est en guerre avec quelques puissances de la Chrétienneté. En général les femmes européennes, et sur-tout les Françaises, ont toujours le pas dans le sérail sur les beautés africaines ou asiatiques. La première chose qu'on propose, ou plutôt qu'on exige des filles d'Europe, est le changement de culte ; et quand elles y consentent, le cérémonial n'est pas long. On leur enjoint alors de lever le doigt du milieu vers le ciel, en répétant trois fois *allah ! allah ! allah !* On les renferme ensuite dans un vaste enclos, dont le pourtour est garni d'un grand nombre de petits appartemens... On diroit d'un dortoire de Religieuses. — Toutes ces filles mises en réquisition mangent et travaillent ensemble. Quand l'heure du coucher arrive, elles se retirent chacune dans le petit appartement qui lui est assigné. Le corridor est éclairé d'un flambeau pendant toute la nuit, et chaque dixaine de ces filles est surveillée par une vieille femme. La duègne se couche au milieu d'elles afin d'entendre ce qu'elles disent, et voir tout ce qu'elles font. Cette précaution n'empêche pas, comme je l'ai déjà dit, qu'il ne se commette bien des turpitudes parmi toutes ces beautés peut-être plus à plaindre qu'à blâmer ; et en cela elles sont plus malheureuses que coupables, et ce n'est pas peu dire.

C'est la gouvernante en chef qui interroge ces malheureuses victimes, lorsqu'elles entrent dans le sérail : c'est elle qui leur détaille ce qu'elles ont à faire, et qui les visite de la tête aux pieds pour en rendre compte au Prince, afin qu'il détermine son choix d'après toutes les particularités qu'elle lui décrit. Leurs moindres défauts, les plus petites beautés sont indiquées avec exactitude, en sorte que le Grand-Sultan sait par cœur toutes ces filles, quoiqu'elles soient en grand nombre. La surintendante des plaisirs du Grand-Seigneur les fait ranger sur une seule file, quand celui-ci la prévient qu'il viendra au sérail ; alors il les passe en revue, et laisse tomber en passant le *mouchoir* devant celle qui lui revient le plus : elle le suit aussitôt, et quand il en a usé selon son désir, il la renvoie en lui abandonnant pour sa peine ses riches habits, et tout l'or qui peut se trouver dans sa ceinture.

Celle à qui le Prince a jeté le mouchoir se mêle rarement aux autres qu'elle regarde comme subalternes : cependant elle-même joue un rôle bien avilissant, quand elle est admise à la couche impériale. L'étiquette est pour elle de se glisser dans le lit par le côté opposé au chevet, à-peu-près comme l'épagneul chéri, quand sa maîtresse est couchée.

Une particularité qui ne sera pas du goût de toutes les femmes, c'est que tout le long de la nuit, dans la chambre à coucher du Grand-Seigneur, brûlent deux torches de cire blanche pour procurer au Prince le plaisir d'examiner en détail les trésors les plus cachés de la beauté qu'il s'est fait amener. Cinq ou six vieilles femmes se tiennent à la porte en dehors avec des eaux parfumées pour laver la jeune Odalisque à chaque faveur qu'elle reçoit de son auguste maître ; car le Sultan ne connoît jamais deux fois de suite la même femme sans lui faire subir un bain de propreté à chaque fois.

Les filles qui n'ont point eu d'enfans mâles peuvent obtenir la permission de se marier avec un officier de la cour ottomane. Ordinairement il n'y a que celles qui sont riches qui peuvent effectuer ce trop juste vœu. Aussi pour y parvenir pendant qu'elles ont du crédit, ou qu'elles sont favorites, elles amassent le plus de bien qu'elles peuvent, et une fois reléguées au vieux sérail, elles font transpirer au dehors le bruit qu'elles sont très-opulentes, afin d'attirer les demandes en mariage.

Celles de ces pauvres filles qui n'ont pu obtenir un coup-d'œil, et dont

la beauté s'est flétrie comme une fleur que le jardinier distrait ou trop occupé a oublié d'arroser, sont logées par la suite dans un triste appartement, et réduites à la paie de trente *aspres* par jour (36 s.). Elles passent le tems qui leur paroît bien long à exécuter des ouvrages de broderie; mais du reste elles sont assez bien entretenues. La Sultane valide et les sœurs du Grand-Seigneur n'habitent point le sérail: les femmes seules y résident. Les grands officiers de l'Empire demeurent en ville et les capidgis-bachis (chambellans du prince) n'y couchent que dans les tems de trouble et lorsque le *Padishah* (nom du Grand-Seigneur) leur en a donné l'ordre.

Le harem (habitation des femmes) contient les pavillons particuliers des sept *Khadunns* (femmes légitimes du Grand-Seigneur). Les sept femmes sont distinguées par première, deuxième, troisième, ainsi de suite. Elles ont chacune leur maison et leurs esclaves, de manière qu'en leur accordant à chacune au moins 160 à 200 filles (odalisques) pour les servir, on trouve dans tout le harem environ 13 à 1400 concubines, toutes à la disposition du *Padishah*, qui a le droit de les admettre à sa couche, s'il en trouve à son gré, lorsqu'il va visiter une de ses *Khadunns*.

Ces sept femmes vivent séparément, ne se voyent presque jamais et se connoissent à peine; elles ont leurs jardins, leurs pavillons, leurs bains, leurs amusemens à part; et rarement le Grand-Seigneur en fait trouver deux ensemble. — Le lecteur en sentira la possibilité, lorsqu'il saura que l'Empereur n'appelle jamais aucune femme dans ses appartemens, et qu'il va les visiter chez elles lorsque la fantaisie lui en prend.

Les Turcs passent pour être hospitaliers envers les animaux. Mais on n'a pu leur en faire honneur que d'après des exemples particuliers, qui ne prouvent rien. Il se trouve ailleurs des vieux fous des deux sexes, qui prodiguent à des chiens et à des chats les soins les plus assidus, les vivres les plus abondans, refusés à l'indigent infirme, doublement malheureux à la vue de cette odieuse prédilection. Dans les hautes classes de la société, le singe qui amuse, la perruche babillarde, l'épagneul capricieux, l'angola au long poil, sont choyés par une maîtresse de maison, et s'emparent tellement de toute sa sensibilité, qu'il ne lui en reste plus pour l'humanité souffrante. Les Turcs sont à-peu-près de même. Le Ramazan ou leur carême les excite cependant à être chari-

tables; mais ce tems de jeûne et d'expiation, quand il est expiré, semble leur donner le droit de ne se rien refuser, et d'oser tout sur le plus foible. Et c'est ainsi qu'un excès d'abstinence et de dévotion motive chez eux et justifie un excès d'ivresse et d'intempérance en tout genre.

Les femmes en Turquie sont vêtues presque comme les hommes, à la réserve de la tête sur laquelle elles portent diverses coëffures, suivant la diversité des pays soumis au Croissant.

Il n'y a presque point de différence non plus entre l'habit des riches et celui des gens du commun. Les premiers ne se distinguent que par leurs bagues et autres bijoux.

Les femmes vont nuds pieds dans les maisons; ce qui ne leur est pas bien difficile, d'autant qu'elles ne marchent que sur des tapis ou des nattes, les pauvres comme les plus opulentes. Ce n'est que quand elles vont dehors, en visites ou pour affaires, qu'elles se revêtent de bas ou chausses, pour l'ordinaire de velours ou de drap rouge, et mettent à leurs pieds des sandales jaunes montées sur deux traverses de bois, élevées de cinq à six pouces. Les pantoufles des hommes sont de maroquin.

Les femmes Juives et Chrétiennes ont un grand voile qui pourroit leur descendre un peu plus bas que les genoux; mais pour l'ordinaire elles le laissent flotter assez artistement pour être à demi-voilées : les femmes turques du commun font usage du même habillement.

Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens et aux Juifs de porter le turban blanc; et ceux-ci n'oseroient le faire sans exposer leur foi ou leur vie. On leur permet encore moins de porter la couleur verte, livrée caractéristique qui distingue les Musulmans des autres nations.

Le *chal* est une étoffe de laine fine, fabriquée en Perse et aux Indes. Les Turcs, hommes et femmes, s'en servent pour s'envelopper la tête lorsqu'ils sortent, soit pour se préserver du froid, ou pour n'être point reconnus; ils ont aussi des manteaux qui les en garantissent, leurs habits de dessous sont toujours croisés et fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent sous ces revers, entre la doublure desquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent et autres effets qu'ils soignent plus particulièrement.

Dans l'intérieur des maisons, on ne connoit point les cheminées ni les poëles; on a l'habitude de se servir du *Tanndour* qui est une table

élevée, recouverte d'un large tapis dont les bords tombent à terre; au-dessous on place une bassine remplie de braise, on se range à l'entour, on met les pieds dessous la table, et on relève sur ses genoux les bords du tapis. De cette manière on reçoit une chaleur graduée, et sans grande dépense on se garantit des rigueurs de l'hiver.

Les Derviches sont des religieux qui, à l'imitation des Chrétiens de la primitive église, firent d'abord profession d'une vie austère, et s'appliquèrent uniquement aux choses divines. L'extravagance et le fanatisme ont corrompu dans la suite les premières maximes de leur institut: on ne sauroit plus dire en quoi consiste aujourd'hui la règle des Derviches. Ils portent un grand bonnet de feutre pointu.

Les uns sont mariés, ils tiennent des boutiques et exercent des métiers; d'autres enfin vi ent dans le célibat. Les mardis et les vendredis ils se rendent à la mosquée; après avoir entendu le sermon que fait l'un d'eux sur quelques versets de l'alcoran, ils se mettent à tourner en rond, et avec une telle vîtesse qu'il y en a dont à peine on peut voir le visage; pendant ce tems-là quelqu'un d'eux joue d'une flûte faite de roseau qui ne contribue pas peu à animer leur tournoyante dévotion. Cet exercice se fait en mémoire de *Mévéleva* qui tourna, disent-ils, de la sorte pendant quinze jours entiers sans prendre aucune nourriture. Il tomba ensuite en extase, et eut du ciel des révélations merveilleuses.

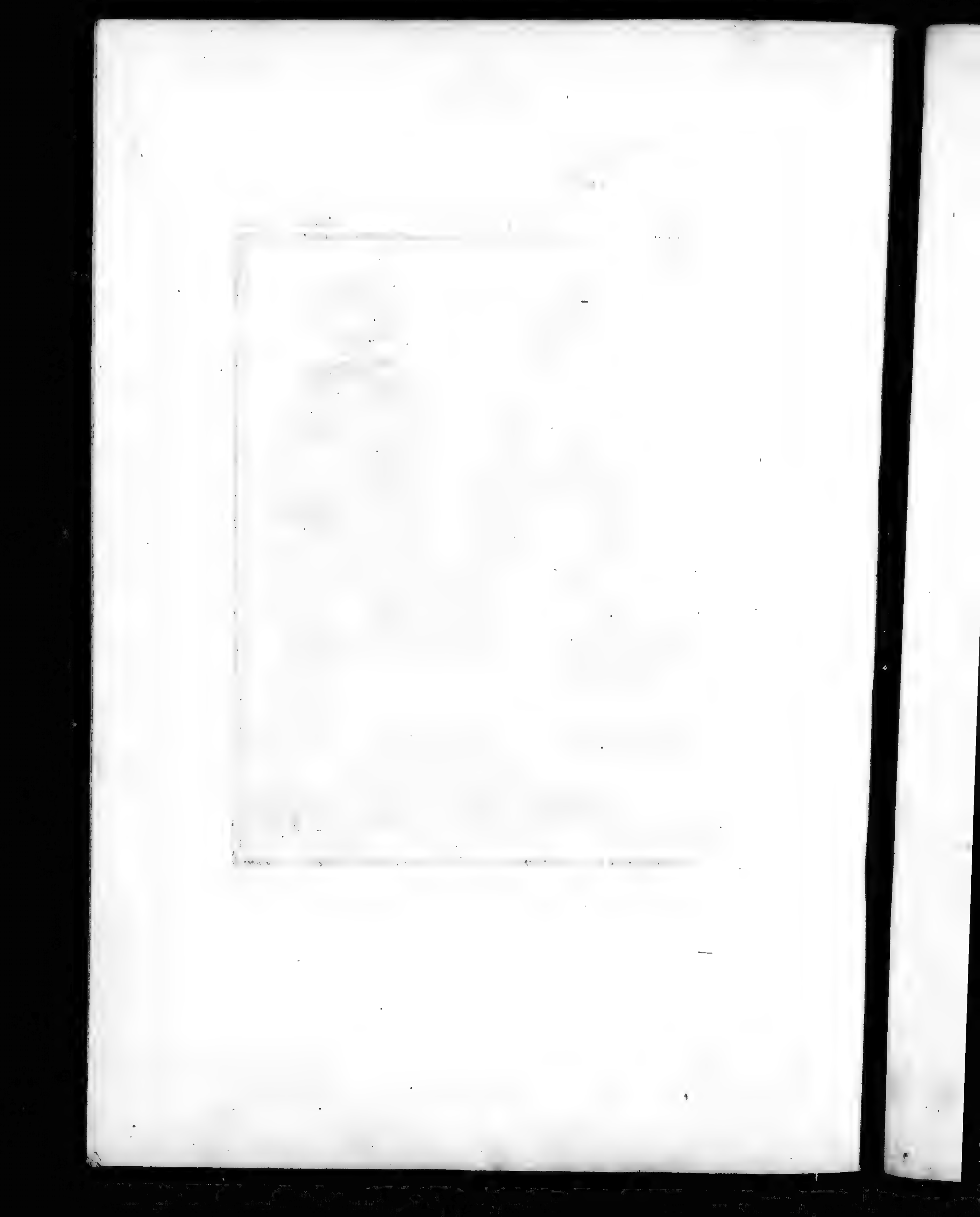
Il y a beaucoup de Juifs épars dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman. Ils y sont ce qu'ils sont par-tout ailleurs, patiens et à l'épreuve de tout; l'amour du gain est leur seule passion. Leurs compagnes font le métier de courtières; elles portent aux jeunes femmes enfermées dans les harems des marchandises en pierreries, étoffes, comestibles, etc.; mais elles sont bien et dûment visitées par les eunuques qui ne leur font aucune grace. Il faut qu'elles soient bien connues pour être admises en la présence des Princesses du sang ottoman. En un mot, ces femmes juives ressemblent assez à nos revendeuses à la toilette; elles en connoissent toutes les allures, etc.

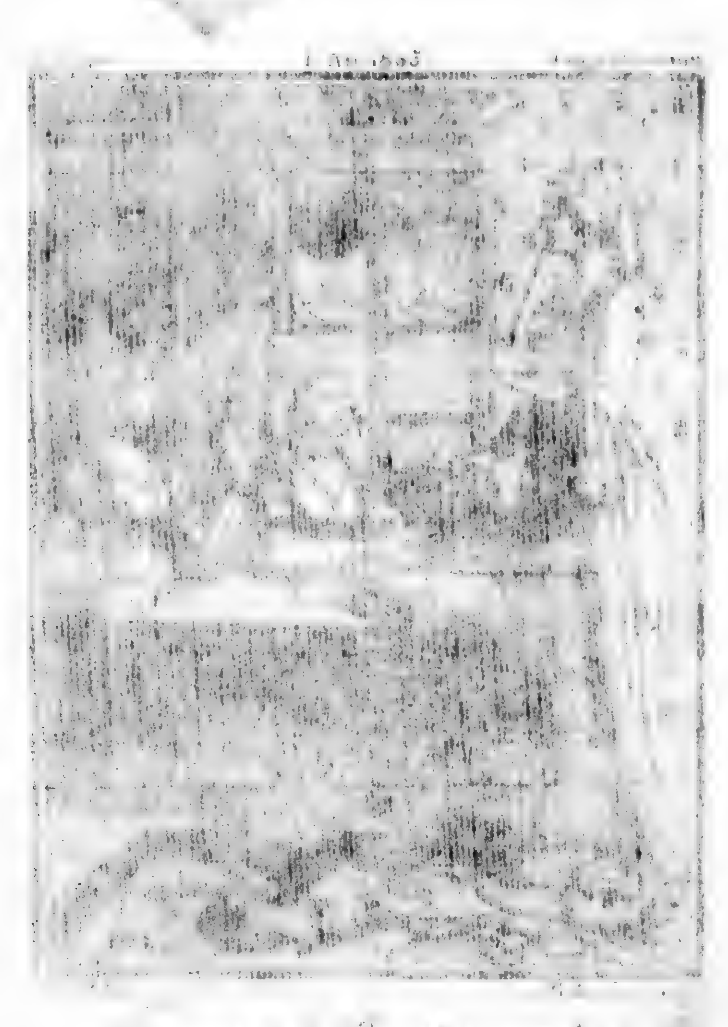
Europe. L'An 1805. Emp. Ottoman.



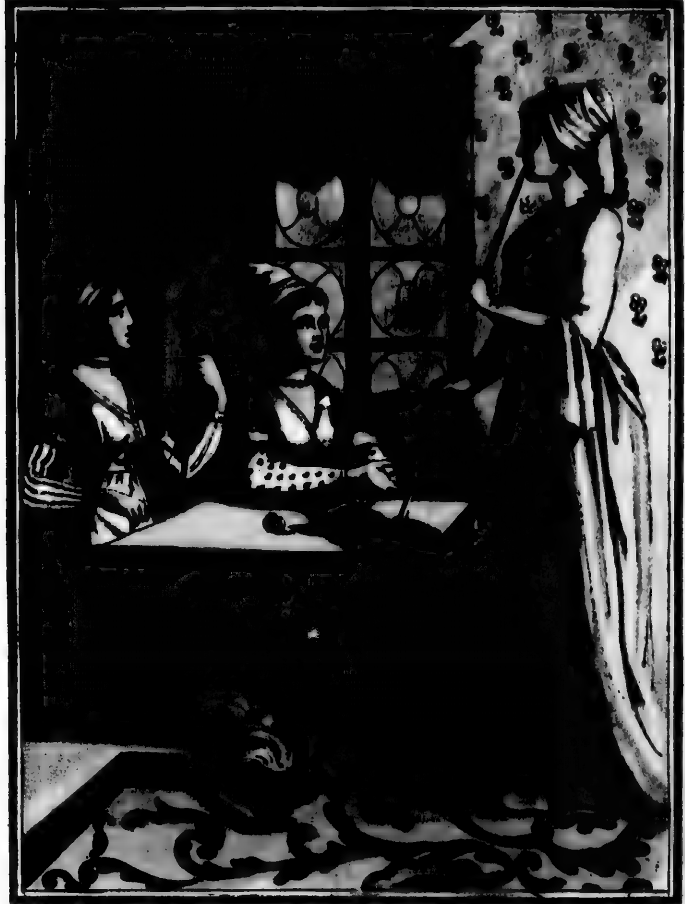
J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Habitants de Constantinople.





Europe. L'An 1805. Emp. Ottoman.



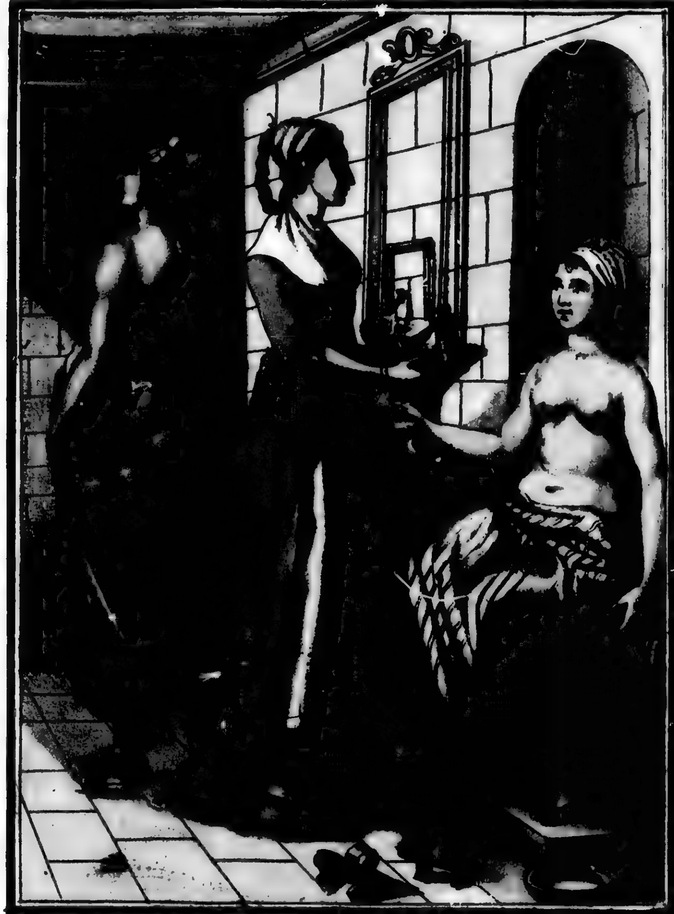
J.G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Femmes de Constantinople avec leur Tanndour.

Europe. L'An 1806. Emp. Ottoman.



Bain des femmes à Constantinople.



J. G. S.t Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Bain des femmes a Constantinople.



Ier An 1805.



J. G. S.t Sauveur del. Lechaussée j.e sculp.

Derviches faisant la priere.

Europe. [illegible] [illegible]

Femmes de Constantinople

[illegible]



J. G. S. Sauveur del. Lachaussée J. sculp.

Femmes de Constantinople faisant la Priere

Habitans de l'Albanie.

L'Albanie est un pays considérable, habité par des Turcs, des Grecs et des Catholiques. On la compte parmi les provinces de la Turquie européenne, sur le golfe de Venise. Sa population passerait avec raison pour un prodige, si chaque mère n'y allaitait pas ses enfans.

On la divise en deux parties; l'une, limitrophe de la Dalmatie, est habitée par des Turcs et des chrétiens catholiques.

L'autre partie commence à la Vallona, distante de cent milles des frontières de la Dalmatie, et s'étend jusqu'à l'isthme de la Morée. Toute cette étendue de pays, dont la longueur est environ de deux cents milles, est pareillement habitée par des Turcs et des Grecs. Ces derniers forment au moins les six septièmes de la population. Tout ce pays est gouverné par cinq pachas, qui continuellement se font la guerre entr'eux, et qui, outre le joug de la Porte Ottomane, font peser sur ces malheureux habitans un sceptre de fer.

Sur les côtes de l'Albanie, on trouve plusieurs fortes places, appartenantes au gouvernement vénitien; savoir, Butrentron, Parga, Prevesa et Venisa.

Butrentron est un petit lieu, avec une forteresse et quelques familles.

Parga est une place imprenable par sa situation. Trois cents familles environ forment toute sa population. Les habitans n'ont point de terres en propre; ils cultivent celles des Turcs.

Prevesa compte quatorze mille habitans, et s'accroît chaque jour par l'hospitalité qu'elle accorde aux familles qui s'y réfugient, pour se dérober à l'oppression des Turcs. Le territoire n'est pas proportionné à la population; et l'on dit que le Turc, lors de la fondation de cette ville, avait accordé autant de terrein qu'en pouvait parcourir un cheval dans l'espace d'une heure. On trouve aujourd'hui qu'il est beaucoup moins considérable qu'il devait l'être. Cette ville est défendue par une petite forteresse, et son territoire est gardé par un certain nombre d'hommes armés, qu'on appelle *Armatoli*. Il en est ainsi dans toutes les parties de l'Albanie.

Des écrivains et des géographes du dernier siècle, entr'autres Giacomo Grandi et le père Coronelli, ont cru que la nouvelle ville de Pervesa a été bâtie sur les ruines de l'antique Nicopolis. Laurent Echard adopte cette opinion. Mais ces savans n'avaient point vu, à trois milles du côté du nord-ouest, les ruines de la ville bâtie par l'empereur Auguste, en mémoire de la victoire d'Actium. On sait qu'elle fleurit par sa population et ses richesses, jusqu'à ce qu'elle fût détruite par des tremblemens de terre. Ses ruines sont ce qu'on appelle aujourd'hui *la vieille Prevesa*. Pour la nouvelle, chaque jour sa grandeur et sa population augmentent, comme nous l'avons déjà dit; elle n'a point, dans sa construction, la régularité des villes d'Italie : les maisons, la plupart, sont isolées et séparées; chaque famille a la sienne.

Venisa est une place forte, avec une petite ville. Son territoire est fertile, et située sur le golfe de l'Arta, autrement appelé *golfe de Preveso*.

Les pachas nomment différens capitaines, qui gouvernent les places de l'Albanie qui sont sous leurs ordres; et un des principaux émolumens de leur place est ce qu'ils retirent du peuple, de la manière suivante. Chaque capitaine est le seul qui ait droit d'acheter l'huile que produit son district : à certain jour de l'année, il en fixe le prix; et alors tout le monde est obligé de la lui apporter à ce prix. — Le bénéfice qu'il retire en revendant cette même huile, est très-considérable.

Outre l'huile, l'Albanie produit de la soie, du coton et du menu bétail. Le climat est tempéré; l'air et l'eau y sont excellens. Les hommes y sont sains, très-agiles, grands, robustes, sobres, courageux, infatigables, bons cavaliers et grands voleurs. Ils descendent des anciens Scythes.

L'esprit public des habitans de l'Albanie est partagé, comme eux, en deux partis; celui des Turcs et celui des Grecs. Les premiers aiment à vivre dans le désordre, sans lois, sans mœurs, sans lumières. Les seconds, pouvant à peine soutenir le joug qui les accable, se tiennent continuellement sur la défensive pour repousser le brigandage des vagabonds armés qui désolent continuellement ce pays.



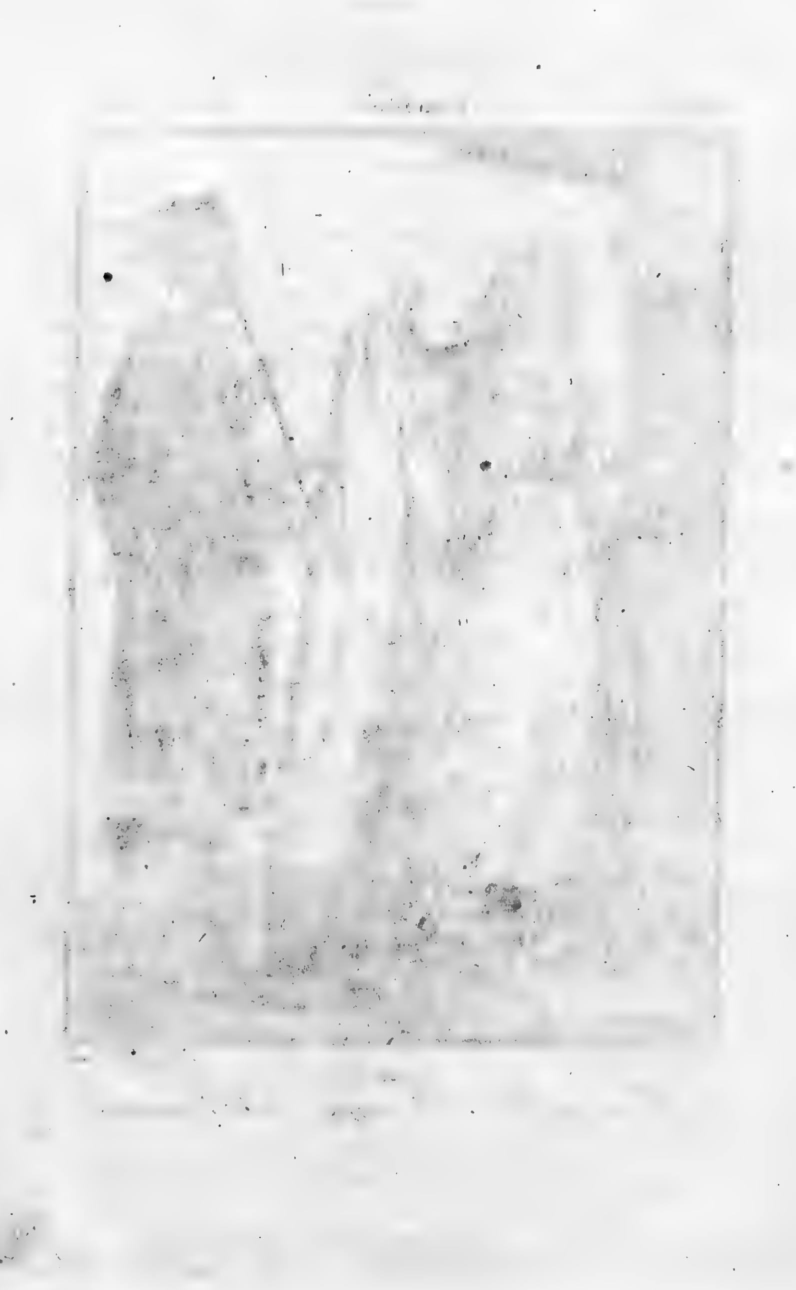
[illegible]

Europe. L'An 1805. Posses. Turq.



J. G. St Sauveur del. Lachaussée j.e sculp.

Homme & Femme Albanois.



Habitants de Misistra.

Près des lieux où Lycurgue donna des lois, sur les bords de l'Eurotas, aujourd'hui Basilipotame, est bâtie la ville de Misistra, une des plus considérables de l'Empire Ottoman. Elle est divisée en quatre parties séparées, savoir : la ville, le château, le *Mesochorion* et l'*Exochorion* ; le premier, appelé *bourg du milieu*, le second, *bourg du dehors*. Ces deux bourgs sont séparés par la rivière qui est traversée par un beau pont de pierres. Le château est situé sur une montagne qui, de loin, paraît un pain de sucre. Deux rues d'une énorme grandeur, et quelques petites très-étroites qui coupent les grandes, forment la ville. Auprès du grand Bazar, on trouve une mosquée qui était autrefois une église des Chrétiens. L'église métropolitaine des Grecs est dédiée à la Vierge ; elle a sept dômes ; des degrés de marbre et de belles colonnes en font l'ornement ; le pavé est à la mosaïque. Les Chrétiens ont plusieurs églises que les Turcs leur ont laissées. C'est dans le Mésochorion que se trouve la plus belle des mosquées, qui a un hôpital très-bien tenu, où l'on reçoit les pauvres de toutes les nations et de toutes les religions : ce faubourg est le plus peuplé ; on y compte deux mille maisons et autant dans la ville ; mais ces dernières n'ont pas la beauté des premières.

Deux caravensérails sont élevés à *Misistra*, pour les voyageurs ; les Juifs y possèdent plus de mille maisons et trois synagogues. La secte saducéenne a une synagogue et des cimetières particuliers.

Les Turcs sont gouvernés, à *Misistra*, par un *bey*, par un *aga* et par le *vaivode*. Quatre *gérontes* sont chargés d'administrer la justice aux Chrétiens. Tous les trois ans ils sont élus et tirés des meilleures familles de la Grèce ; ils font la levée et la répartition du tribut que les Chrétiens paient au Sultan. La plus grande partie du commerce, dans cette ville, vu la rareté du numéraire, est faite par les Juifs.

L'habit des habitants de Misistra est élégant : il est composé d'une large culotte à la grecque, d'un gilet rayé avec goût, et d'un petit vêtement à la barbaresque, sans manches, et garni de fourrures. Ils ont la dague au côté et les reins soutenus d'une large ceinture : leur chaussure est une simple babouche, abolument semblable à nos anciennes pantoufles de Palais.

Les femmes ont conservé quelque chose de la simplicité du costume des anciennes Lacédémoniennes; ce sont à peu près les mêmes ornements. Leur première robe est longue, et est recouverte d'une espèce de petit doliman à longues manches, étroites par le haut et larges dans le bas. Elles ont, comme les hommes, une large ceinture dont elles jettent une partie sur l'épaule.

A la manière des Créoles, elles s'enveloppent la tête d'un ample mouchoir plus ou moins riche. Elles nourrissent leurs enfants, en ont le plus grand soin, et imitent ces anciennes femmes de Sparte, qui s'occupaient elles-mêmes de l'éducation de leurs enfants, et auraient rougi de les confier à des esclaves, et de ne pas remplir le premier devoir des mères.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

Europe. L'An 1801. Possessions Turq.



J.G. St Sauveur Del. Mixelle j. Sculp.

Homme & Femme de Misistra en Grèce



Habitans de Lemnos.

Ile de la Grèce.

Les fêtes des Bacchantes et les forges de Vulcain ont rendu célèbre à jamais l'île de Lemnos, aujourd'hui Stalimène, située entre le mont Etna et la Romanie, vers le quarantième degré de latitude nord.

C'est dans cette île que la fabuleuse antiquité avait placé les forges de Vulcain. C'est là que les Cyclopes fabriquaient les armes de Mars et les foudres de Jupiter.

C'est dans les vastes forêts, et sur les côteaux brûlans qui couvrent cette île, que se célébraient ces fêtes dégoûtantes, où des femmes couronnées de lierre, et le thyrse à la main, sacrifiaient à Bacchus leur raison, leur pudeur, et tous les infortunés qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage.

Ces fables qui paraissent au premier coup-d'œil dénuées de toute espèce de fondement, ont un grand sens, et le voyageur qui porte un regard observateur sur toutes les parties de l'île de Lemnos, y retrouve les sources premières de la Mythologie, et démêle au milieu de ces récits exagérés par l'imagination brûlante des poëtes grecs, l'origine et les mœurs des premiers habitans de Lemnos.

Vulcain doit être regardé comme le fondateur de cette île. Fils de Jupiter et de Junon, sa difformité le fit reléguer à Lemnos : la vue des métaux mis en fusion par la chaleur des volcans, lui fit concevoir l'idée d'aller chercher dans le sein de la terre les matières métalliques jusqu'alors inconnues des humains, de les amollir par l'action du feu, et de leur faire prendre, par la fusion, une consistance et une forme.

Cet art, le plus utile peut-être de tous ceux que l'Univers doit à la Grèce, immortalisa le fils de Jupiter et le fit placer au rang des dieux sous le nom de *Vulcain*, dont l'analogie avec le mot *volcan* est facile à saisir.

Les habitans de Lemnos, toujours environnés de flammes et de fumée, et endurcis par le plus pénible des travaux, parurent aux autres

habitans de la Grèce, des hommes d'une espèce différente: on leur donna le nom de Cyclopes; on ne parla que de leur difformité et de leur barbarie.

Les premiers regards de l'homme se tournent toujours vers la terre; et le sentiment de ses besoins est le premier de tous; aussi les premiers métaux amollis par les Cyclopes furent-ils employés à la culture et aux nécessités de la vie. Mais bientôt cette précieuse découverte devint pernicieuse à l'humanité: les lances, les casques, les épées, les armes de mort sortirent de ces mêmes forges où Vulcain avait fabriqué le soc des charrues, et les combats, jusqu'alors peu meurtriers, devinrent plus sanglans. Ce tems de guerres et cet abus affreux du plus utile des arts, nous sont retracés dans la Mythologie, par l'âge de fer.

Les fêtes de Bacchus ont dû être accueillies avec enthousiasme par un peuple de forgerons; et les épouses des Cyclopes, aussi peu civilisées, aussi peu délicates qu'eux, ont dû paraître plus propres que les autres femmes à un culte qui commandait l'ivresse et la débauche: c'est sans doute par cette raison que les fêtes des Bacchantes ont été célébrées avec plus d'éclat à Lemnos que dans les autres villes grecques.

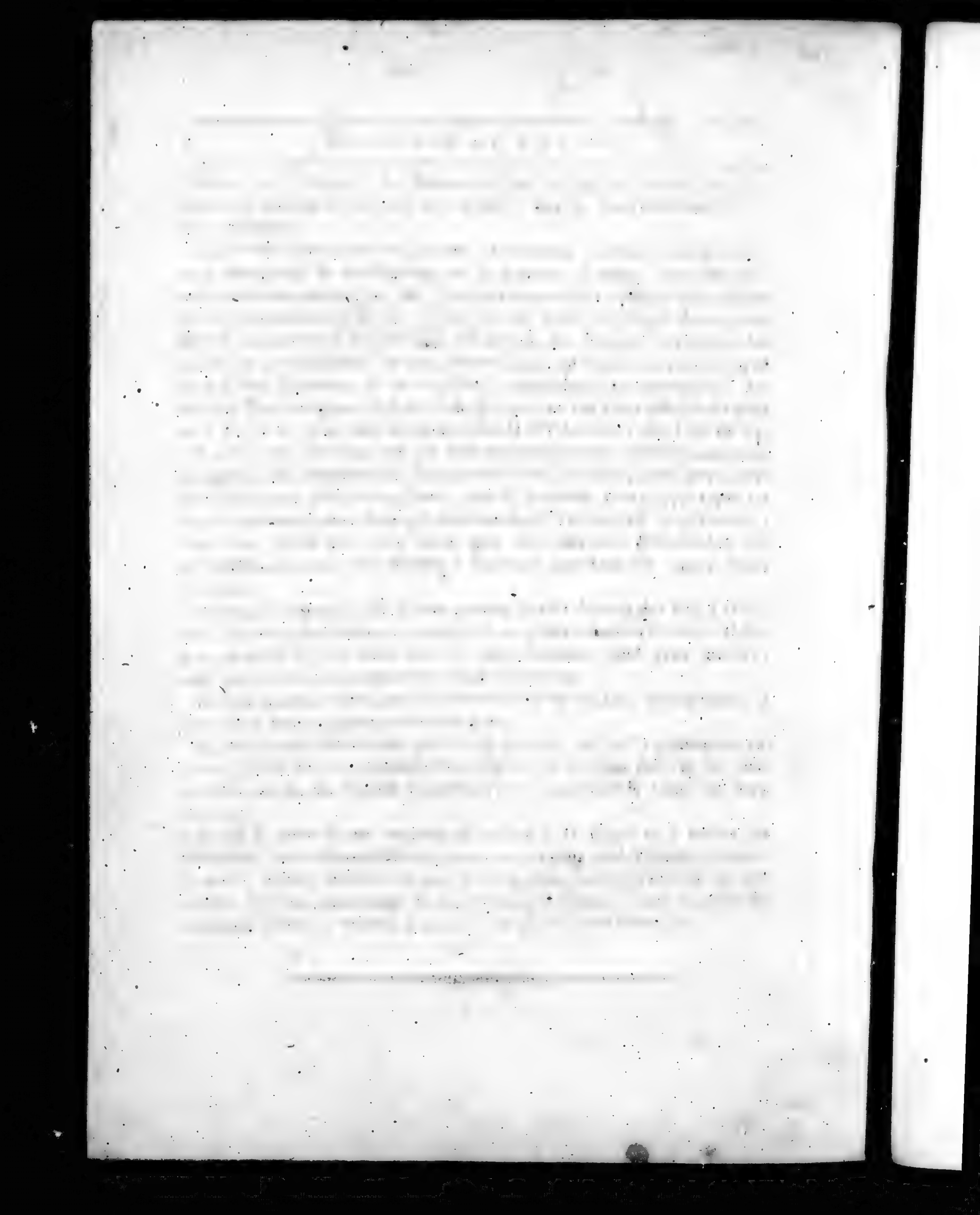
Dans les momens où la Grèce sembla devoir donner des fers à l'Univers, la ville de Lemnos participa à sa gloire. Aujourd'hui les habitans de cette île, courbés sous le joug ottoman, sont sans mœurs, sans émulation, sans caractère, sans commerce.

Ils ont quelques fabriques d'étoffes de soie et de lin, qui suffisent à peine aux besoins des naturels du pays.

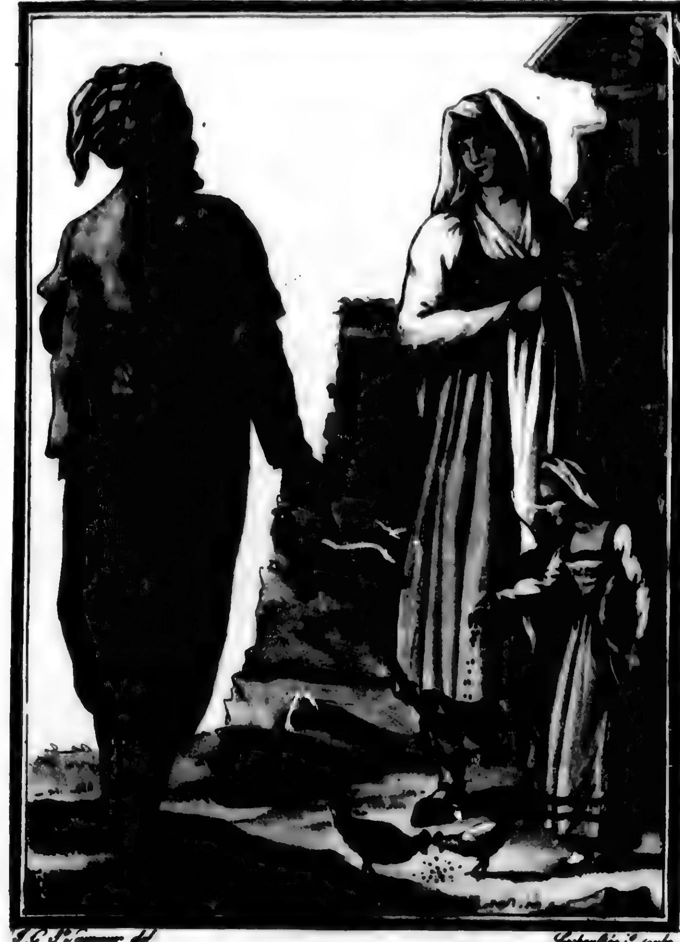
La terre anti-vénéneuse que l'on y trouve, en est la principale richesse. Cette terre se ramasse tous les ans à un jour fixe, et est couverte du sceau du Grand Seigneur, d'où lui vient le nom de *terre sigillée*.

Le sol de cette île est en général propre à la vigne et à toutes les semences. Le soleil cesse de s'y faire voir au plus tard à quatre heures. Le mont Athos, derrière lequel il se couche, couvre cette île de son ombre. Elle est composée de quatre-vingts villages, tous peuplés de chrétiens grecs, et soumis à un vaïvode de la Porte ottomane.





Europe. L'An 1805. Posses. Turq.



J.G. St Sauveur del. Labrousse j.e sculp.

Homme & Femme de Lemnos.
en Grèce.

Habitans de Tinne,

Isle de la Grèce.

L'isle de Tinne, autrefois Ténos, n'a pas plus de douze lieues d'étendue : elle nourrit dans l'aisance plus de vingt mille habitans ; c'est une des mieux cultivées de tout l'Archipel : elle est située entre les îles *Micone* et *Andros* : son extrémité méridionale est sous le 37e degré de latitude : le sol y est extrêmement fertile, et produit des fruits excellens ; le vin surtout y est d'une qualité très-recherchée. — Le commerce des vers à soie est la principale source des richesses des insulaires, qui mènent une vie vraiment pastorale. — La ville se nomme *Poli*, et est le centre d'une infinité de petites habitations éparses, élevées de deux étages, et bâties en beaux marbres blancs et jaspés. L'éclat et la richesse de ces marbres contrastent d'une manière frappante avec la simplicité qui règne dans l'intérieur des habitations : meubles, portes, fenêtres, parquets, vases, tout est d'une espèce de bois jaune, tous les jours lavés avec le plus grand soin.

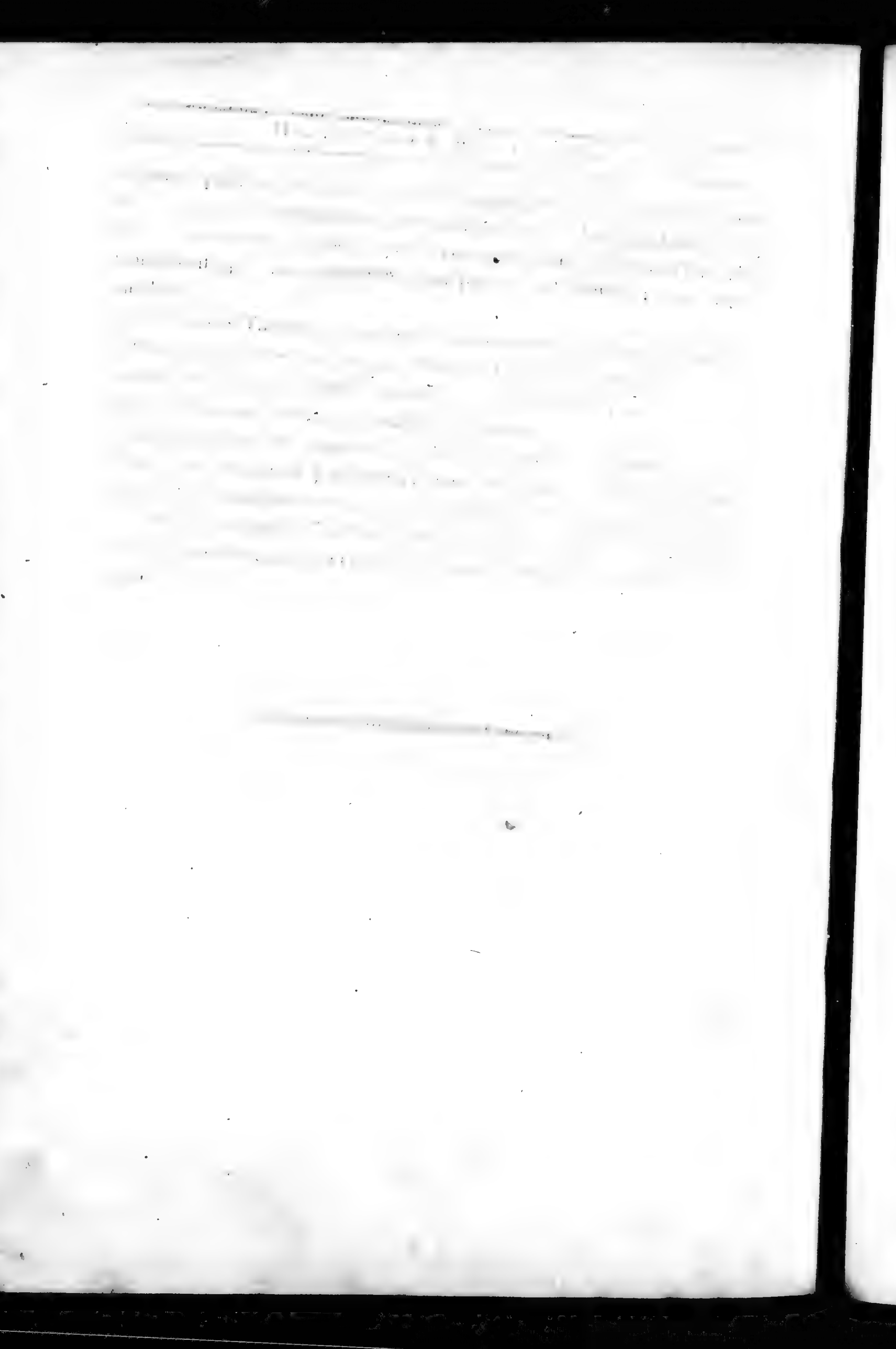
On voit dans cette île beaucoup de catholiques latins et de schismatiques grecs qui y sont en plus petit nombre. — Ces derniers sont soumis en tout à l'autorité de l'évêque latin, qui l'exerce avec beaucoup de rigueur sur les Papas et les Caloyers. — Par une singularité dont aucun pays du monde n'a encore offert d'exemple ; dans les mêmes églises, sous le même toit, on célèbre l'office grec et la messe latine, sans que ce mélange de cultes ait jamais occasionné la plus légère division. — Les Tiniotes ont un maître qui les gêne peu ; car éloigné d'eux, ils n'entendent plus parler de lui pendant un an, du

moment qu'ils ont satisfait au tribut imposé par le Croissant qui les a enlevés aux Vénitiens leurs premiers souverains. Le Grand-Seigneur leur abandonne le soin de se gouverner eux-mêmes; ainsi les Tiniotes n'obéissent qu'à des magistrats élus par eux et choisis parmi leurs vieillards.

Les femmes Tiniotes se consacrent entièrement aux devoirs domestiques que leur sexe leur impose. Elles en font leurs plus chères occupations; et les plus riches, comme les plus pauvres, avec un zèle égal, s'adonnent à tous les détails du ménage.

Généralement les femmes de l'île de Tinne sont gaies, et ont toutes, les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, et une physionomie piquante qui supplée à la beauté et y ajoute toujours; l'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes sans les cacher, et est un mélange agréable des costumes turc et grec.





Europe L'An 1804 Possession Turq.



J. G. St. Sauveur del. Mixelle j.e sculp.

Dame de Tine en Grèce, avec sa Servante.



Habitans de l'Ile de Pathmos.

La plupart des îles de l'Archipel sont célèbres dans l'histoire du monde, par la naissance des grands hommes de l'antiquité, ou par les fables qui en ont attribué la fondation à des Dieux. Pathmas, aujourd'hui nommé *Pathmos*, n'est connu que par les tourmens que St. Jean l'Evangéliste y a endurés pendant vingt ans.

L'île de Pathmos, située vers le trente-septième degré de latitude, dans l'Archipel, mer Méditerranée, n'est plus en ce moment ce qu'elle était lorsque Saint Jean l'Evangéliste y fut relégué; la plus grande partie de son sol, qui n'a cependant que dix-huit milles de tour, est absolument inculte : on n'y voit plus aucune trace de ces beaux bois de palmier, qui l'ont fait nommer autrefois *Palmosa;* elle est actuellement absolument découverte et sans arbres. Le vin, qui y croît avec peine, est assez estimé, mais l'on n'y recueille que très-peu de blé et d'orge : les perdrix, les lapins, les cailles, les pigeons sauvages y sont très-communs et forment la principale nourriture des habitans du pays.

Les habitans, naturellement mous, paresseux et superstitieux, sont cependant forcés, pour exister, de se livrer au commerce; mais les écueils dont l'île est environnée, et qui la rendent presque inabordable, éloignent les étrangers.

La ville de Pathmos, capitale de l'île, offre encore les ruines d'une belle cité; quelques inscriptions anciennes, négligées ou inconnues des naturels du pays, fixent l'attention des voyageurs. Les maisons y étaient belles et élevées : on y comptait douze cents hommes et quelques fabriques; mais les invasions des corsaires ont forcé les habitans de se retirer dans l'intérieur des terres, sur le sommet des montagnes, où ils se fortifient tous les jours.

La religion schismatique grecque est la seule qui soit professée dans toute l'étendue de l'île. Les Latins y ont eu originairement quelques

chapelles, mais ils ont été forcés de se retirer. On compte dans un si petit endroit plus de deux cents chapelles : chaque papa Grec a la sienne, et croirait offenser l'Etre suprême, s'il célébrait ailleurs l'office divin.

Le monastère de Saint-Jean exerce, au nom de l'évêque de Samos, la puissance ecclésiastique dans l'île : ce monastère, bâti sur le sommet d'un rocher et fondé par l'empereur Alexis Comnème, est tout à-la-fois la cathédrale et la forteresse du pays. Tous les insulaires se sont formés des habitations sous les murs, où ils peuvent braver la fureur des corsaires.

On retrouve à Pathmos une partie des usages de l'ancienne Grèce, dans le respect pour les morts, et dans le cérémonial des funérailles.

Les pères, les enfans, les maris, les femmes, tous les parens, sont obligés de se rendre réciproquement les derniers devoirs et de suivre le sarcophage. Le deuil doit être dans le cœur et non dans les habits; c'est dans la plus riche parure que tous les parens doivent se rendre aux funérailles.

Un homme à gages, revêtu des habits du mort, suit, comme chez les anciens, le cercueil ; et des femmes, qui n'ont pas d'autre profession, versent, comme à Rome et à Athènes, des larmes achetées, et chantent les vertus du mort.

Enfin tous les assistans vont déposer sur ses lèvres le baiser de paix, en lui disant : *Porte à nos parens ce tendre baiser ; c'est la dernière de nos caresses; hélas! ne l'oublie pas.*

Le costume des habitans de Pathmos ressemble en général à celui des habitans de l'Archipel. Les femmes n'ont de remarquable que la grande tunique à manches qu'elles portent, et qui ne ressemble ni au doliman turc, ni à la robe des femmes grecques.

Europe. L'An 1805. Possess. Turq.



J. G. St. Sauveur del. Lachaussée j.ne sculp.

Habitants de Patmos



Habitans de Santorin.

Ile Sporade de la Grèce.

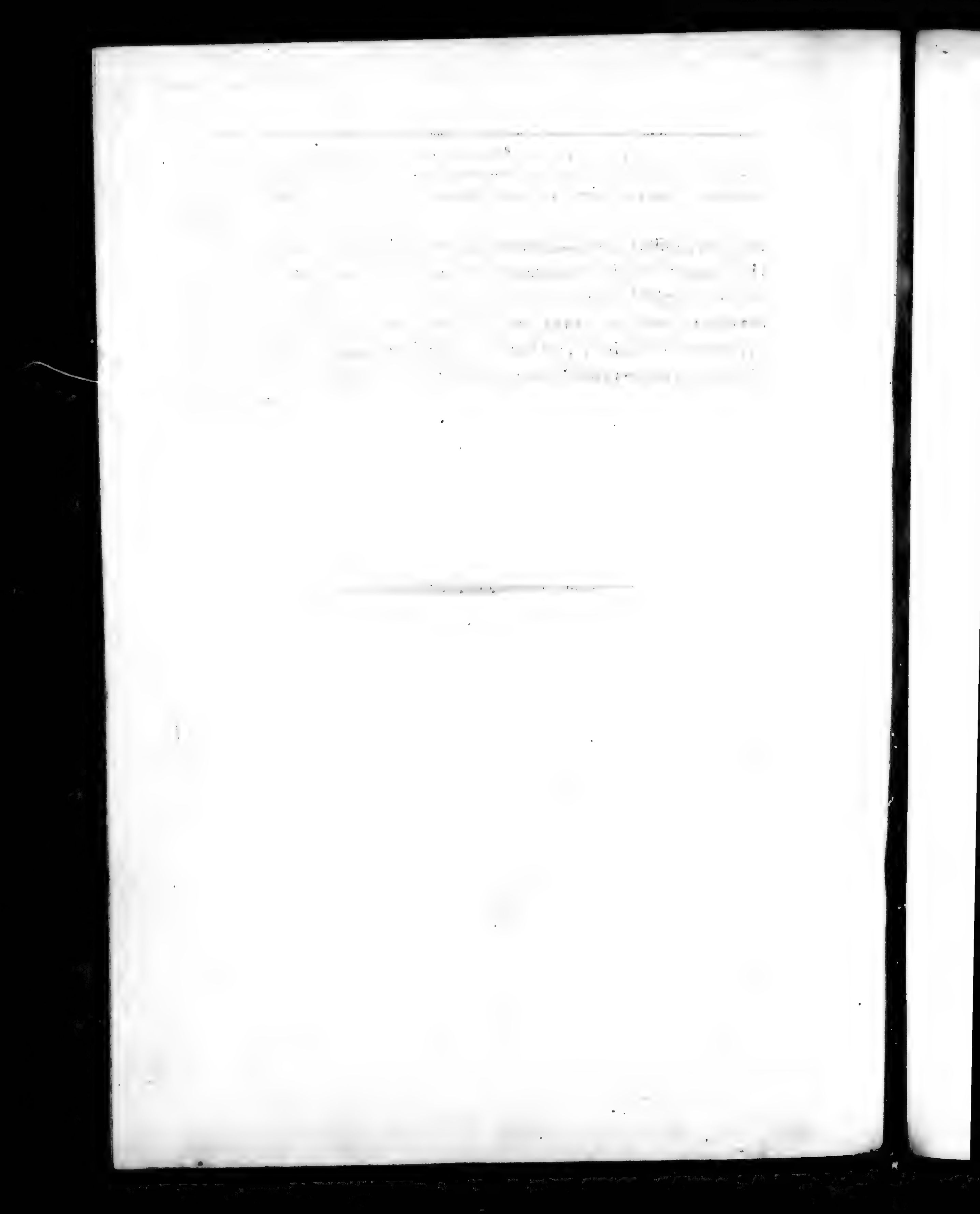
Santorin, autrefois *Thera*, est situé au nord de Candie, qui est l'une des deux grandes îles de l'Archipel. Elle est remarquable par la quantité de petites îles qui l'environnent, et qui sont sorties de la mer après des tremblemens de terre; aussi la regarde-t-on comme le foyer d'un volcan. Malgré qu'elle soit menacée au premier moment d'un renversement total, elle est encore peuplée de huit à neuf mille habitans. Les insulaires jouissent de peu d'aisance, mais les Santorines sauvent les apparences le plus qu'elles peuvent : leur pauvreté disparaît sous le faste et la coquetterie héréditaires chez les femmes Grecques. Elles semblent toujours vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune. La vanité leur fait oublier les besoins les plus réels, ou plutôt elles n'en ont pas de plus grands qne celui de la parure. Les maîtresses de maison apprêtent elles-mêmes chaque repas, et font ce qu'on appelle tout le ménage : dans ce moment elles quittent leurs beaux habits, qu'elles reprennent au plus vîte, pour n'être pas surprises dans leur négligé.

Cette île est assez fertile, et produit une grande quantité de vignes qui donnent d'excellent vin. On y recueille aussi beaucoup d'orge et de coton, mais très-peu de froment. La construction des maisons ne coûte pas extrêmement de soins : ce sont pour la plupart des abris légers, sans couverture. En quelques endroits les insulaires ont creusé les rochers pour s'y former des logemens, sans doute espérant y être

mieux garantis contre les tremblemens de terre qu'on y éprouve souvent.

L'inspection détaillée des deux gravures ci-jointes suffira pour bien saisir le costume en usage parmi les habitans de l'île de Santorin. Il a quelque chose de galant et de noble tout-à-la-fois. Malgré les révolutions du temps et la métamorphose des lieux, les Grecs modernes ont su conserver dans le fond du caractère, et dans les manières extérieures un certain air de famille qui n'échappe pas à l'œil de l'observateur.

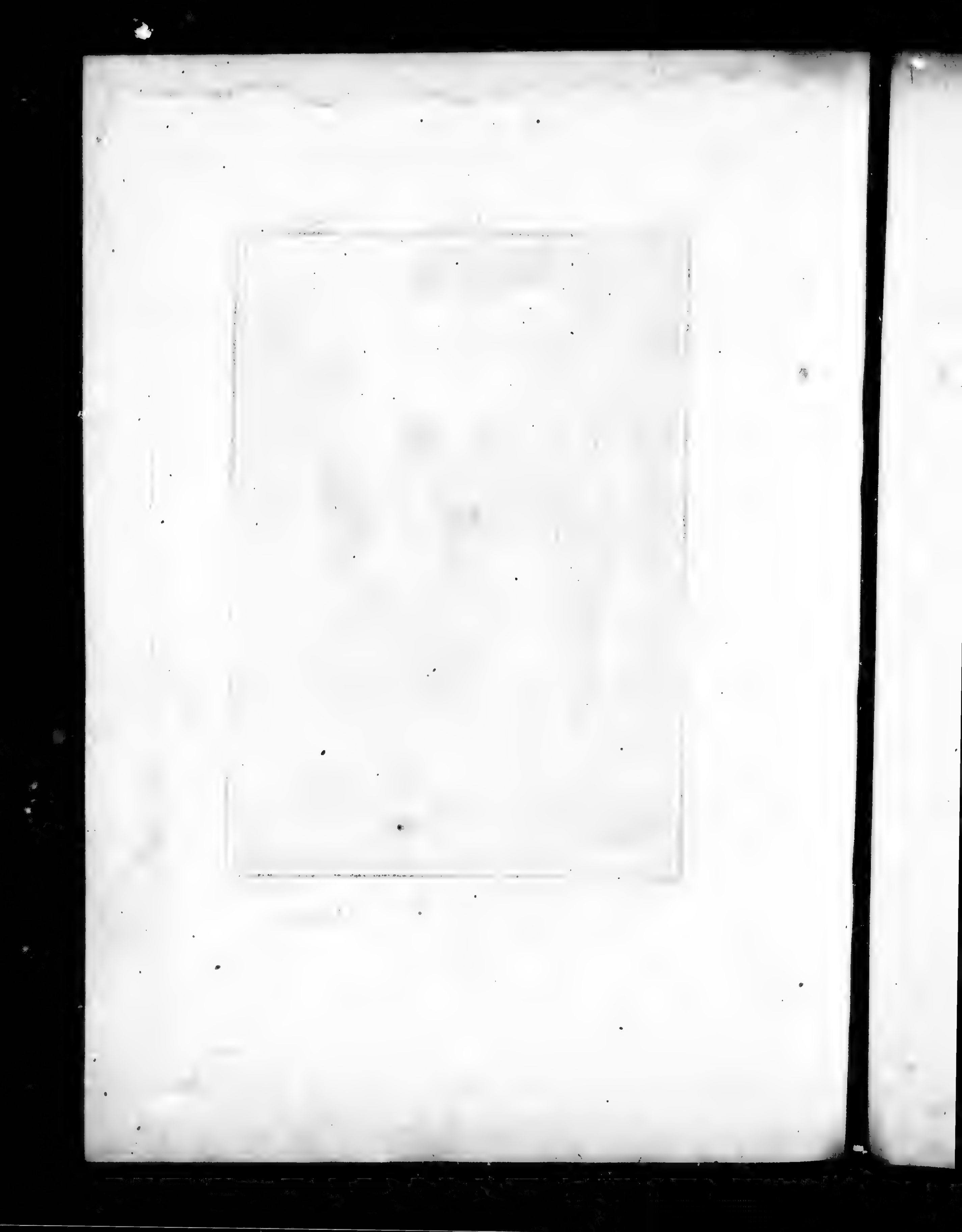






J. G. S. Sauveur Del. [illegible] Sculp.

L'Homme & Femme de l'Isle de Santorin en Grece.





Europe. L'An 1801. Possession Turq.



J. G. S. Sauveur Del. Mixelle j.e Sculp.

Dames de l'Isle de Santorine en Grèce

Habitans de Nio.

Ile Sporade de la Grèce *).

L'ILE d'*Ios* tire son nom d'une colonie d'Ioniens qui en furent les premiers habitans. Elle n'est célèbre que par la mort d'Homère. Sept villes ont prétendu à la gloire d'avoir vu naître le père de la poésie; mais aucun n'a disputé à l'île d'*Ios* le triste honneur de conserver ses cendres. Il venait d'ajouter à ses différens poëmes des vers à la louange de quelques villes Grecques, et allait en faire hommage aux Athéniens, lorsque la mort. qui le surprit à Ios, priva le poëte des honneurs qu'il étoit prêt de recevoir, et Athènes du plaisir de les lui rendre. La ville d'Ios paroît avoir été située dans le même lieu où est aujourd'hui celle de *Nio*. En effet, on trouve dans la vie d'Homère, attribuée sans fondement à *Hérodote*, que les habitans descendaient de la ville pour donner des soins à *Homère*, qui étoit resté malade près du port. Leurs soins furent inutiles, et il ne leur resta que l'espérance d'immortaliser leurs regrets. Ils lui élevèrent un tombeau, et une inscription attesta le dépôt précieux que renfermoit ce monument.

Nio est habité par des Grecs fort laborieux. Son terroir est fertile surtout en grains et en vins.

---

*) *Iles Sporades*. Les Grecs les ont ainsi appelées, parcequ'elles sont dispersées. Elles sont situées entre l'Asie et la Grèce. Plusieurs de ces îles sont attribuées à l'Asie, et ce sont celles qui sont voisines des côtes de la Natolie: d'autres appartiennent à la Grèce. Elles sont cependant toutes situées également dans l'Archipel, ou mer Blanche.

L'habillement des femmes est assez agréable : une simple camisole marque leur taille sans la contraindre, et leurs jupons fort courts, au lieu d'alarmer la décence, ne font qu'annoncer la pureté de leurs mœurs. Elles peuvent paroître trop vêtues, mais on ne les trouvera jamais vêtues immodestement. Les usages conservés précieusement chez les habitans de cette île, leur manière de vivre entr'eux, leurs prévenances pour les étrangers rappelle la simplicité des premiers âges. Les voyageurs en éprouvent tout le charme. Maîtres, femmes, enfans, tous s'empressent à les servir, et à prévenir leurs besoins. Ces bons insulaires regrettent dans de pareilles occasions ce qui peut manquer chez eux ; ils courent eux-mêmes le chercher chez leurs voisins, et rarement ils permettent à leurs domestiques de partager aucuns de ces soins. Leur empressement n'est jamais mêlé de curiosité, c'est celui de la simple bienveillance, de l'humanité sans mélange d'aucune espèce d'intérêt ; c'est enfin le portrait fidèle et touchant de l'antique hospitalité.

Europe [illegible] [illegible]

Femme et Fille Bourgeoises [illegible]

[illegible] en Grèce

L'habillement des femmes, qui est sans broderies, leur simple caraco qui marque leur taille sans la contraindre, et leurs jupons très-courts, au lieu d'alarmer la décence, [illegible] qui annonce la pureté de leurs mœurs. Elles peuvent paroître trop vêtues, mais on ne les trouvera jamais vêtues immodestement. Les usages conservés précieusement chez les habitans de cette île, leur manière de vivre entr'eux, leurs prévenances pour les étrangers rappelle la simplicité des premiers âges. Les voyageurs en éprouvent tout [illegible], [illegible], [illegible], tous s'empressent à [illegible], à prévenir leurs besoins. Ces bons insulaires cherchent dans de pareilles occasions ce qui peut manquer chez eux; ils courent eux-mêmes le chercher chez leurs voisins, et rarement ils permettent à leurs domestiques de partager aucuns de ces soins. Leur empressement n'est jamais dicté de [illegible], c'est celui de la simple bienveillance, de l'humanité sans le mélange d'aucune espèce d'intérêt : c'est enfin le portrait fidèle et touchant de l'antique hospitalité.

Europe . L'An 1801 . Possession Turq.



J. G. St. Sauveur Del. Mixelle Sculp.

Femme & Fille Bourgeoises de l'Isle de Nio, en Grèce.